



Henriette
Bernier

Les Ombres
de l'enfance

ROMAN

A close-up photograph of a child's hand holding two vibrant red leaves. The child's face is blurred in the background, and they are wearing a dark blue garment with a white cuff. The text is overlaid on the upper half of the image.

Henriette
Bernier

Les Ombres
de l'enfance

ROMAN



Terres de France

PRESSES
DE LA CITÉ



OceanofPDF.com

Du même auteur
chez le même éditeur
en version numérique

L'Enfant de l'autre, 2004

L'Enfant de la dernière chance, 2006

Le Choix de Pauline, 2007

Petite Mère, 2009

Le Rêveur de l'écluse, 2010

Bals, petits bals, 2012

Le Bon Numéro, 2013

OceanofPDF.com

Henriette Bernier

LES OMBRES DE L'ENFANCE

Roman

Terres de France



OceanofPDF.com

DILETTE

30 septembre 1950

OceanofPDF.com

— Allez, petiote, on a encore bien travaillé aujourd’hui, on a bien gagné le goûter. Va donc me chercher la brouette, que je mette mes paniers et mes outils dedans.

La gamine fait oui, de la tête, et trotte jusqu’à la remise toute proche. Soulever et pousser la brouette que ses mains et ses bras d’enfant ne peuvent pas empêcher de chavirer l’amuse. Elle s’amuse mais elle ne rit pas. Elle ne rit jamais. Elle plisse juste un peu le nez et les yeux, c’est tout. De même que quand elle court, elle ne fait que de petits pas rapides, jamais de grands élans.

Louise soulève et dépose l’un après l’autre dans la brouette deux gros paniers remplis de pommes de terre. Les dernières. Elle les a toutes arrachées elle-même, à la fourche-bêche, comme elle les avait plantées, et binées, et aspergées de produit contre les doryphores, comme elle fait tout chez elle, par la force des choses, étant donné qu’elle vit seule. Pas tout à fait, puisqu’il y a la petite, mais question travail elle ne peut encore rien lui demander sinon des bricoles, plutôt une manière de l’occuper et de lui faire plaisir. D’ailleurs, la gamine s’est déjà saisie de la fourche-bêche qu’elle tire derrière elle en se retournant tous les trois pas pour voir les ondulations que les dents de l’outil dessinent dans le sable de l’allée. Elle est gentille, la petiote, comme dit Louise elle « va au-devant », elle n’attend pas l’ordre. Le café à moudre, les œufs à ramasser, le grain à donner aux poules, les miettes à récupérer sur la table après les repas pour les

petits oiseaux, les pinces à linge à tendre à Louise quand elle étend sa lessive... Le tout sans mot dire, ou presque. Pas rieuse, pas parleuse non plus.

Louise Chauvy, « la Louise », comme la nomment tous les habitants du village, est la grand-mère de la petite, Odile, surnommée Dilette.

Louise est veuve. Son mari, Arsène Chauvy, travaillait au chemin de fer, sur la voie, d'abord simple manœuvre, puis chef d'équipe par ancienneté. Un brave homme, de l'avis général, qui fréquentait peut-être un peu trop le bistro, mais jamais au point de ne pas retrouver le chemin de la maison ou de s'y mal conduire, en paroles ou en gestes. Le seul jour où il n'est pas rentré tout seul, c'est quand les gars de son équipe, un après-midi, l'ont rapporté à dos d'homme à la Louise. Alors qu'il effectuait avec eux un travail de remblaiement destiné à consolider une voie, il s'était soudain affaissé, puis avait tardé à reprendre un peu de connaissance. Le médecin que l'un des gars s'était empressé d'aller chercher au bourg n'avait pas pu rassurer la pauvre Louise. Le cœur de son homme qui n'avait pourtant guère plus de cinquante ans était à bout de souffle. Et de fait Arsène avait quitté ce monde quelques jours plus tard. C'était avant la guerre, en 38. De l'eau a coulé sous les ponts depuis. Douze années, pas moins, ont passé.

Ce fut un coup rude pour Louise. Mais les valeurs qui l'avaient toujours guidée dans la vie, travailler, pouvoir marcher la tête haute, ne rien devoir à personne, valeurs partagées avec Arsène dont les frasques ne tiraient jamais à conséquence, l'avaient aidée à remonter la pente. Elle n'était pas sans ressources, ni matérielles ni affectives. Elle possédait sa maison, modeste certes, héritée des parents de son

homme. Elle percevait une pension, modeste elle aussi, de la compagnie des chemins de fer, et grâce à son jardin, son verger et sa basse-cour, elle limitait ses dépenses.

Et puis elle avait sa fille, Marguerite, dite Margot, qui faisait sa fierté, comme elle avait fait celle de son père. Elle aurait aimé une famille plus nombreuse, mais la nature en avait décidé autrement, en ne lui accordant que cette naissance unique alors qu'elle désespérait d'être enfin mère.

Margot avait seize ans à la mort de son père. Elle n'avait jamais quitté ses parents, et partageait son temps entre sa mère qu'elle secondait pour les tâches ménagères et une vieille dame du village, couturière de son état, qui l'avait prise en apprentissage dès sa sortie de l'école dans le but de la voir lui succéder. Elle était vive, aimable et riieuse, et de plus très jolie avec sa chevelure rousse et frisée et sa frimousse piquetée de taches de son.

La découverte du deuil avec tout ce que cela comporte d'incompréhension, de paroles, de gestes rituels, de scènes difficiles à supporter, en plus du chagrin, l'avait fortement marquée, et même au début révoltée. Pourquoi son père ?

Puis le temps avait fait son effet, et la jeunesse aussi, qui heureusement n'entend pas qu'on la sacrifie. De son côté, Louise encourageait sa fille, lui disait qu'elle était heureuse quand elle la voyait rire, qu'elle ne faisait pas de mal, au contraire, que là-haut son père n'aurait pas aimé la savoir toujours triste. Ainsi peu à peu Margot avait retrouvé ses petits plaisirs d'adolescente, les promenades du dimanche avec les copines, les fous rires pour des riens, les comparaisons de leurs toilettes, de leurs coiffures, les essais de maquillage, les premières paires de bas, les premiers bals.

Dans quelques années, pensait Louise, elle se mariera, pourvu que ce soit avec un gars de par ici, que je ne la perde pas trop... On ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve...

Mais l'avenir, dans ces années-là, ne réservait hélas rien de bon. La guerre. Ensemble, Louise et Margot avaient été embarquées dans l'aventure de l'évacuation, puis du retour, de l'occupation, des difficultés de toutes sortes. Pas parmi les plus éprouvées, elles en étaient conscientes. Des familles attendaient, parfois en vain, dans une incertitude angoissante, des nouvelles de maris, de fils, de pères, tous des hommes jeunes, prisonniers en Allemagne, quand ils n'avaient pas été tués dès les premiers assauts. Elles n'étaient pas non plus au nombre des malheureux que les restrictions affamaient, notamment dans les villes. Dans ces circonstances aussi la nature remplissait son rôle, en permettant aux jeunes de ne pas perdre toute leur insouciance, de ne pas leur faire oublier leurs désirs, leurs envies, leurs instincts, même s'ils avaient pour la plupart assisté à des scènes violentes ou couru des dangers.

Un après-midi de novembre 1943, Margot remplaçait au lavoir sa mère qui souffrait de ses rhumatismes. Le linge avait bouilli le matin sur le fourneau, elle devait le froter, le rincer et le tordre. Elle passait moins de temps chez la couturière, dont la clientèle avait considérablement diminué. Il était difficile de se procurer des tissus, devenus aussi rares que nombre de denrées alimentaires, au point que comme celles-ci les textiles figuraient sur la liste des produits soumis au régime des tickets. Les femmes qui s'y connaissaient un peu en couture, ou se sentaient assez hardies pour s'y lancer, n'osaient pas demander à la couturière de « refaire du neuf avec du vieux », par exemple tailler des robes ou des manteaux d'enfants dans des vêtements usagés, ou les « retourner » carrément, l'envers devenant l'endroit, et le faisaient elles-mêmes.

Margot n'était pas seule au lavoir. A son arrivée, elle avait entendu le bruit d'un battoir. C'était Mauricette, l'une de ses amies, ravie de l'aubaine. Les femmes, des plus jeunes aux plus âgées, connaissaient toutes la corvée de la lessive, qui leur pesait moins quand il y avait de la compagnie. Leurs discussions, leurs plaisanteries, leurs commérages, parfois aussi leurs prises de bec, adoucissaient le travail.

Les deux jeunes filles avaient d'abord échangé les mots d'usage, Mauricette à genoux dans son coffre, seulement redressée, sa brosse dans la main, tournée vers son amie encore debout.

« Bonjour, ça va ? – Oui et toi ? – C’est quoi ton linge aujourd’hui ? – Des draps et du linge de maison. – Moi aussi, c’est pas ce que je préfère. – Tant pis, faut y aller. »

Puis Margot s’était installée et elles s’étaient mises au travail. Mais elles n’avaient pas tardé à relancer la conversation, façon information cette fois.

— Il paraît qu’il y a des maquisards dans le bois de la Ravinette ?

— Des maquisards ? Comment tu sais ça, toi ?

— C’est Lucien, il est venu chercher un lapin chez nous, il a dit à maman que c’était pour eux, et qu’il ne fallait en parler à personne.

Lucien, un vieux bonhomme qui vivait, ou plus exactement vivotait, seul, bien vu de tous mais toujours discret, n’était sûrement pas le seul à savoir que le bois de la Ravinette, et peut-être d’autres lieux dans la campagne environnante, abritait en effet des maquisards.

En réalité les deux filles, pour avoir entendu des conversations chez elles, entre leurs parents ou avec des voisins, ne l’ignoraient pas non plus. Mais il en était toujours question à mots couverts, le sujet s’avérait plus que délicat, et contenait sa part de mystère et de danger. Le terme de maquis désignait à la fois les groupes d’hommes qui les composaient et les endroits où ils se cachaient. On en citait la présence ici ou là, comme à la Ravinette par exemple.

Les maquisards étaient des combattants de l’ombre, des hommes dont certains avaient répondu à l’appel de De Gaulle dès juin 40 pour former les Forces françaises libres, alors que d’autres s’y étaient engagés plus tard sur le sol national occupé. Ceux-là étaient pour la plupart des jeunes garçons réfractaires au STO. Leur but n’était pas seulement d’échapper aux occupants, mais aussi de lutter contre eux par des opérations destinées à les déstabiliser, les retarder, les

affaiblir. Ils organisaient des actions de sabotage, tendaient des embuscades, participaient à des parachutages d'hommes et de matériel, aidaient les aviateurs britanniques et les juifs menacés. Si de nombreux maquis appartenaient à des organisations solides et devaient obéir à des chefs, il y avait aussi des groupes dits Corps Francs qui agissaient plus librement. Combien pouvait-il y avoir de maquisards sur le territoire français à l'automne 43 ? Les chiffres n'étaient pas précis, entre 25 000 et 40 000... De façon générale, ils bénéficiaient de la bienveillance des populations locales. Les campagnes, les petits villages, les fermes isolées se révélaient particulièrement propices à la clandestinité.

Ainsi donc, et ce n'était plus un secret pour la plupart des habitants, il y avait des maquisards à proximité de Villiers, le village meusien où vivaient Margot et Mauricette. Et aussi des gens pour les aider. Le fameux Lucien, qui parcourait souvent les champs, les prairies, les bois, à la recherche de champignons, et s'adonnait au petit braconnage à l'occasion, s'était un jour trouvé nez à nez avec une demi-douzaine de jeunes gaillards. Voyant à qui ils avaient affaire, ils avaient accepté la causette avec le brave vieux. Ils lui avaient avoué manquer d'activité et commencer à s'ennuyer ferme, lui expliquant leurs difficultés pour assumer leur quotidien. Un bouche à oreille prudent s'était peu à peu mis en place, si bien que quelques personnes, des paysans, des bûcherons, qui avaient des raisons de monter à la Ravinette, leur portaient des victuailles – pain, lait, vin, œufs –, toujours cachées dans les charrettes, parce que la rencontre de patrouilleurs allemands était toujours possible, même si le village ne semblait pas les intéresser.

Les deux filles s'étaient remises au travail, silencieuses. Les maquisards, à cause de ce qu'elles avaient entendu à leur sujet, les intriguaient, les effrayaient même un peu, elles n'auraient pas su dire vraiment pourquoi. Elles préféraient ne pas en savoir davantage.

Il y avait trois marches à descendre pour accéder au lavoir, trois marches de pierre sur lesquelles claquaient les sabots des femmes, et les brodequins des hommes, quand, chose rare, l'un d'entre eux s'y présentait.

— Voilà quelqu'un, dit Mauricette. On n'a pas entendu de brouette, qui ça peut être ?

Elles tournèrent la tête. C'étaient deux hommes, pas du village, des inconnus. Du haut des marches, ils regardaient les filles. Surprises, méfiantes, elles fuirent ces regards, se penchèrent à nouveau sur l'eau.

— Bonjour, mesdemoiselles.

Pas de réponse. Ils vinrent se poster en face d'elles. Elles levèrent les yeux. Ils souriaient. C'étaient des hommes jeunes, comme elles. Mais pas rasés. Mal coiffés, les cheveux coupés n'importe comment. Elles se tournèrent l'une vers l'autre, se comprirent sans rien dire. Des maquisards...

C'en était. Il s'agissait bel et bien de deux gars descendus de la Ravinette, qui, lassés de leur inactivité forcée, planqués mais déçus, auraient voulu, à défaut de devenir des héros, en sentir passer au moins un petit souffle. Sans rien dire aux autres – ils étaient une dizaine dans leur planque, une cabane sommairement construite –, ils avaient décidé d'aller faire un petit tour dans ce village dont le vieux Lucien et les hommes qui les approvisionnaient leur avaient dit que, pour ce qui avait trait à la guerre, pour le moment il ne se passait rien. Rien sinon l'attente. Jusqu'à quand ?

- Moi je m'appelle André, on me dit Dédé.
- Moi c'est Roland, et vous ?
- On vous fait peur ? On sait bien qu'on n'est pas très présentables, mais quand même... Alors ?
- Moi c'est Mauricette, et ma copine c'est Margot.

Cette descente au village des deux garçons entraîna des suites. Au sein de leur groupe, d'abord, divisé quant à leur situation, leur impatience, leur impression d'inutilité, leurs doutes. Tous n'étaient pas d'accord pour prendre des risques, même si tous se sentaient comme oubliés, livrés à eux-mêmes, sans contact extérieur depuis des semaines, sans directives, sans ordres.

Quelques rares villageois avaient vu André et Roland déambuler dans les rues, avant leur visite au lavoir. Avaient-ils deviné qui ils étaient ? Personne n'avait osé les approcher, à part un paysan qui les avait reconnus puisqu'il faisait partie de ceux qui montaient en douce à la Ravinette pour les ravitailler.

— Qu'est-ce que vous faites ici, les gars ? Y a guère de risque, d'accord, mais on ne sait jamais. Et nous on pourrait trinquer comme vous en cas de problème. Faut se méfier de tout et de tout le monde. Ici, tous les gens sont contre les Boches, en principe. Mais ça n'empêcherait peut-être pas que certains vous dénoncent, par précaution. On m'a déjà demandé, à moi, ce que j'allais faire du côté de la Ravinette. Je comprends que vous en ayez marre de vivre comme vous vivez là-haut, mais soyez prudents. Allez, suivez-moi quand même, venez boire une goutte à la maison.

Entrer dans une maison meublée, chauffée, être invités à s'asseoir, les avait touchés, presque aux larmes. Le paysan avait appelé « la patronne », sa femme, qui leur avait servi la goutte, et aussi un bon casse-croûte de pain, de beurre et de jambon.

— Nous autres, à la campagne, on se débrouille, avec nos bêtes et nos champs.

Elle avait l'âge de leur mère. Ils l'avaient chaleureusement remerciée.

Ce qui leur avait donné l'idée de visiter le lavoir, alors qu'ils s'apprêtaient à regagner leur campement, c'était l'envie de voir des femmes, encore. Comble de plaisir, celles qu'ils avaient surprises étaient jeunes. Comme eux.

Pas plus que Mauricette à ses parents, Margot, de retour à la maison, n'avait parlé à Louise de cette visite troublante. Troublante, parce qu'elles s'étaient trouvées en présence de maquisards, mais plus encore parce que le dénommé Dédé n'avait regardé qu'elle, elle l'avait bien remarqué, et que quelque chose était passé entre eux. Ses yeux noirs, son sourire avaient fait courir sur elle un frisson qui n'était pas celui de l'eau froide. Et malgré sa tenue des plus rustiques qui pouvait le faire passer pour un paysan ou un bûcheron, malgré ses cheveux en broussaille et ses joues mangées de barbe, elle l'avait trouvé beau. Si beau qu'elle en frissonnait encore en étendant le linge, sous l'appentis où sa mère l'avait rejointe.

— T'as eu froid, hein, ma fille. Allez, rentre vite, je vais finir, va prendre une tisane bien chaude.

Louise en a fini avec ses pommes de terre, qu'elle a entreposées dans la cave. La petiotte a rangé la brouette et la fourche-bêche dans la remise et sorti du buffet, pour le goûter, le pot de confiture et le gros pain dans lequel sa grand-mère coupe deux larges tartines.

Assises face à face dans la cuisine, elles mangent toutes les deux sans rien dire, Louise en prenant de grosses bouchées qu'elle mâche longtemps, alors que la gamine grignote comme une petite souris, méthodiquement, d'un bord à l'autre de sa tartine. Puis elle va remplir deux verres d'eau à l'évier, en actionnant des deux mains la pompe qui est à la fois haute et lourde. Quand le goûter est terminé, elle range le pain, le couteau, la confiture et les verres, et elle ramasse les miettes qu'elle va semer dehors.

Comme elle ressemble à sa mère, pense Louise. Les mêmes yeux bleus, les mêmes cheveux roux, le même teint de porcelaine. Sauf que Margot était autrement vive, déjà à son âge, toujours à jacasser, à rire, à sauter, un vrai cabri. Alors que celle-ci... Plus sage qu'elle ça n'existe pas, mais j'aimerais tellement la voir plus gaie.

La petite Odile est la fille de Margot. Et de Dédé le maquisard dont elle ne porte cependant pas le nom. Il s'appelait André Houlin. Odile s'appelle Maron, du nom de l'homme, Gabriel Maron, que sa mère a épousé. Il n'y a plus de Margot. Plus de Gabriel. Peut-être plus

de Dédé, on ne sait pas. Tout cela est bien compliqué. Il n'y a plus qu'une grand-mère et une petite fille qui ne rit pas, qui ne court pas, qui ne chante pas. Et chaque jour, cette grand-mère se remémore les événements qui se sont succédé pour en arriver là.

OceanofPDF.com

Le jour où les deux maquisards avaient fait irruption au lavoir, ils ne s'y étaient pas attardés, et il n'y avait eu entre eux et les deux filles que très peu de paroles échangées. Mauricette, après leur départ, s'était répandue sur sa surprise et leur culot.

— J'avoue que j'ai eu peur. Des maquisards... Mon père dit qu'ils sont des patriotes, mais aussi un peu des aventuriers, que c'est dangereux pour la commune qu'ils se soient installés à la Ravinette. Dommage, parce qu'ils n'étaient pas mal, ces deux-là, surtout le moins barbu. Tu ne dis rien, Margot, comment tu l'as trouvé, toi ? Hé, Margot, je te parle. Tu rêves ?

Depuis le jour du lavoir Margot ne cessait plus de rêver. Mais elle ignorait que si elle avait été séduite par le garçon, lui aussi brûlait de l'envie de la revoir. Tous ces jeunes hommes qui par refus de la soumission avaient choisi cette vie d'isolement et de danger parlaient souvent entre eux des femmes, des filles, qui leur manquaient, dans des registres différents selon qu'il s'agissait de leur mère, de leur épouse, de leur fiancée, ou pour ceux qui étaient sentimentalement libres de celles qu'ils pourraient conquérir une fois rentrés chez eux. Ils s'exprimaient souvent sur le ton de la plaisanterie, parfois même de la grivoiserie, mais c'était pour rire au lieu de pleurer.

Dédé n'y tenait plus. La cohésion et la discipline au sein du groupe s'effilochant, les gars ne rendaient de comptes à personne. Les ravitailleurs qui montaient à la Ravinette continuaient à dire que tout était calme et on sentait que, comme les maquisards, ils commençaient à douter de leur action.

Un jour, en début d'après-midi, Dédé descendit au village, bien décidé à ne remonter qu'après avoir retrouvé la jolie rousse. En raison de la saison, les rues étaient désertes. Il se dirigea d'abord vers le lavoir, d'où ne parvenait aucun bruit, constata qu'il n'y avait personne. Puisqu'il fallait bien se diriger quelque part, au hasard il prit la première rue à droite, en jetant des coups d'œil de part et d'autre. La maison de Louise était la dernière de cette rue. Dédé s'arrêta donc, et avant de rebrousser chemin pour une autre destination, s'approcha un peu de cette maison, qui comprenait aussi une remise, dont la porte était ouverte et contre laquelle était empilée une réserve de bois, et un jardin. Et c'est alors qu'une fille, rousse, sortit de la remise, un panier à la main. La fille du lavoir. Margot !

Elle s'arrêta net, et de surprise lâcha son panier. Il fit quelques pas vers elle, la trouva plus jolie encore que la première fois. Il parla le premier.

— Margot, depuis que je vous ai vue je ne pensais qu'à vous revoir !

— Pourquoi ? Vous allez partir ?

Elle s'était rapprochée un peu en disant ces mots, sur un ton d'inquiétude.

— Non. Enfin, je ne sais pas. Je voulais vous revoir, c'est tout. Parce que je pense sans arrêt à vous.

— Moi aussi.

Son aveu avait mis du rouge à ses joues.

Elle lui demanda comment il était venu jusqu'ici, s'il s'était renseigné auprès de quelqu'un.

— Non, Margot, j'ai pris la rue au hasard. C'est la chance.

Ils ne savaient plus quoi se dire, ils se regardaient avec l'envie folle de se jeter dans les bras l'un de l'autre, et cependant n'osaient pas encore, comme s'ils voulaient prolonger cet instant palpitant de surprise.

— Qu'est-ce que tu fais, Margot ? J'attends le bois pour recharger le fourneau, moi ! Mais... mais y a quelqu'un avec toi ?

L'œil étonné de Louise allait de sa fille à ce jeune barbu qui ne l'avaient pas vue venir et dont elle devina qu'ils se connaissaient.

Margot choisit de se jeter à l'eau.

— Maman, c'est un maquisard.

— Un maquisard... Qu'est-ce qu'il vient faire par ici ? Tu t'occupes de ça, toi ? Ben j'aurais jamais cru... Oh, attention, on entend une charrette. Rentrez vite dans la remise, j'ai pas envie qu'il se fasse voir ici, le jeune homme. Qu'est-ce que les gens pourraient penser de nous ?

L'attitude de Louise à l'égard des maquisards était à la fois favorable et prudente. Elle approuvait leur engagement, pour rien au monde n'aurait voulu leur nuire, ni même les dénigrer, mais ne voulait pas avoir affaire à eux, ni en paroles ni, à plus forte raison, en actes.

Tous les trois, dans la remise, ils avaient écouté passer, puis s'éloigner, la charrette.

Louise, certaine qu'entre sa fille et le jeune homme il y avait quelque chose, voulait en avoir le cœur net.

— Rentrez un moment, dit-elle, qu'on cause un peu, et vous avez peut-être faim, aussi.

— Merci, madame, mais vous avez besoin de bois, je vais d'abord m'en occuper, il n'y a plus personne dans la rue.

Aussitôt dit aussitôt fait. Il alla remplir le panier et le posa au pied du fourneau près duquel l'attendait Louise, le crochet en main, prête à soulever le rond, puis il jeta deux bûches dans le foyer, provoquant ainsi un jaillissement d'étincelles.

— Alors comme ça, jeune homme, vous connaissez ma fille... dit-elle en refermant le foyer, touchée par la gentillesse du garçon et le regard de Margot sur lui.

Quelques minutes plus tard elle savait tout, enfin le peu qu'il y avait à savoir, mais c'était déjà beaucoup. Et si vite...

— Et ça va vous emmener où, cette affaire-là, par les temps qui courent...

Elle était contrariée, bien sûr, mais en même temps émue. Le fait que le garçon soit tombé spontanément amoureux de sa fille ne l'étonnait qu'à moitié, Margot était si jolie, et elle méritait d'être aimée. Il avait de quoi plaire lui aussi. Mais entamer une histoire d'amour en période de guerre, dont on prévoyait forcément une issue, mais dans quel délai, quelles conditions, lui paraissait bien risqué.

— A la grâce de Dieu... dit-elle finalement, avec un haussement d'épaules qui signifiait qu'elle ne faisait guère confiance au Très-Haut.

Il ne se passe pas un jour sans que Louise se remémore cette période hors du commun. Puisqu'elle savait que Margot et Dédé s'aimaient, elle n'avait pas eu la force de les empêcher de se voir. Elle se souvient des conseils de prudence qu'elle donnait à sa fille quand celle-ci courait rejoindre son amoureux, qui l'attendait dans une cabane de bûcheron désaffectée. Elle ne savait cependant pas grand-chose de ce garçon qui de son côté venait de temps en temps frapper à sa porte. D'une famille ouvrière des Ardennes, il n'en avait pas dit plus, il était ouvrier lui aussi, dans la métallurgie. Trop jeune pour être mobilisé au début de la guerre, il avait en revanche été réquisitionné pour le STO. Elle avait beaucoup de sympathie pour lui, et s'inquiétait pour la suite, car la situation ne pouvait pas s'éterniser. Elle se reprochait d'avoir permis cette idylle qui ferait peut-être le malheur de sa fille.

Et puis ce qui devait arriver arriva. Un jour, c'est en larmes que Margot revint de son rendez-vous, indifférente, dans sa stupeur, aux regards des quelques personnes qui la virent courir dans la rue. C'est en vain qu'elle avait attendu Dédé. Tout de suite elle avait pensé : ils sont partis. Elle avait alors couru jusqu'à la Ravinette et découvert le campement désert. Louise avait compris quand sa fille s'était jetée dans ses bras en pleurant. Comment la réconforter, la rassurer ? Dans les jours qui suivirent, le départ des maquisards fut largement

commenté, sans qu'aucune question n'apporte de réponse. Du côté de la guerre, les choses commençaient à bouger.

Trois mois plus tard, Louise se rendit compte que le comportement de Margot avait changé. Elle ne parlait plus de Dédé, sans pour autant paraître moins triste, moins préoccupée, au contraire. Elle recherchait la solitude, s'isolait dans sa chambre dès qu'elle le pouvait, et s'y enfermait. Elle n'allait pas tomber malade, tout de même. Ou alors... ou alors c'était autre chose...

Un soir, à table, elle lui posa LA question.

— Margot, ma fille, dis-moi, avec Dédé, vous n'auriez pas des fois fait une bêtise ?

Une bêtise, les mères disaient comme ça, quand elles n'osaient pas prononcer les vrais mots.

Margot s'effondra, éclata en sanglots. Oui, avec Dédé ils avaient fait LA bêtise. Louise comprit tout, le désarroi de Margot, sa gêne, sa peur, la porte de sa chambre fermée. Mais elle pensa aussi à la honte, celle de sa fille, et la sienne. Les langues n'étaient guère indulgentes dans ce genre de situation, surtout si la « réparation » posait problème. Elle reconnut sa part de responsabilité, c'était à elle, la mère, de veiller au grain quand il était encore temps...

Elle prit Margot dans ses bras, l'embrassa, lui caressa doucement le ventre.

— Tu es de combien ?

— J'sais pas... Trois mois, peut-être un peu plus...

— C'est à peine si tu as grossi.

Elles ignoraient que les enfants non désirés peuvent le sentir et se positionner de manière à se faire remarquer le moins possible, parfois au point que des mères accouchent alors qu'elles doutent encore d'être enceintes, et même ne le savent pas...

— Maman, dis-moi que Dédé reviendra. Il reviendra, hein ?

Dédé n'est pas revenu. Margot a crié son prénom quand elle a donné naissance à sa fille, au mois d'août 1944. Une gamine de sept mois, une « petite grenouille », a dit la sage-femme, moins de deux kilos.

Depuis le débarquement des Américains en Normandie, de nombreuses opérations se déroulaient sur le territoire français, auxquelles participaient la Résistance et les maquis, qui perturbaient les arrières allemands. Comment savoir dans quelle direction, vers quelles aventures, s'en étaient allés les maquisards de la Ravinette, brutalement dirigés vers ces actions qu'ils attendaient, sans reproche mais peut-être pas sans peur ?

Comment annoncer à Dédé qu'il était le père de cette petite Odile sans savoir où il se trouvait, sans connaître l'adresse de sa famille ? La clandestinité imposait la discrétion aux maquisards, pour éviter d'éventuelles représailles, dans le présent ou l'avenir. Où était-il ? Que faisait-il ? Une autre question, qu'elles n'avaient pas le courage de formuler, hantait Margot et Louise : Etait-il encore en vie ?

Un mois, trois mois, six mois, un an, deux ans plus tard, alors que la guerre était finie, la paix signée, elles n'en savaient pas davantage. Avec l'aide d'un calendrier, Margot avait relevé la liste de toutes les communes des Ardennes, et envoyé autant de lettres adressées à monsieur Houlin André, espérant que l'une d'entre elles, la bonne, lui parviendrait. Quelques-unes lui étaient revenues, non décachetées, avec la mention « inconnu à cette adresse ». Peut-être quelques autres étaient-elles arrivées chez des Houlin, des homonymes, ou des proches, pourquoi pas ses parents, qui n'avaient pas répondu, troublés, ou inquiets, incrédules. Ou le sachant disparu...

Il avait fallu regarder la vérité en face. Margot serait une fille mère et Odile une enfant sans père. Celle-ci n'avait pas conscience de son statut, auquel pourtant Louise faisait souvent allusion devant elle, se parlant à elle-même, ou à Margot, ou aux femmes du village qu'elle venait à rencontrer, et même parfois à la gamine qui devinait sans la comprendre la peine de sa grand-mère qui soupirait : Pauvre petite.

« Petite grenouille » à sa naissance, deux années plus tard elle s'était transformée en une fillette mignonne et douce, mais toujours fluette sans toutefois être maladive. Elle avait fait tout ce que font les bébés pour en arriver où elle en était, tété, pleuré, gigoté, émis des sons, puis appris à marcher, commencé à parler, mais le tout au ralenti, au minimum. Elle comprenait, ne s'exprimait guère, Margot disait qu'elle parlait avec ses yeux, de la couleur des pervenches.

Il y avait peut-être au village et dans les environs quelques hommes connaissant Margot qui, malgré sa situation, l'auraient trouvée à leur goût, mais aucun ne se déclara nettement. A la Libération, Mauricette avait en vain tenté d'entraîner son amie dans les bals qui s'improvisaient dans des cafés ou des granges, où les soldats américains faisaient découvrir aux jeunes Françaises les musiques et les danses de leur pays. Louise n'y aurait pas trouvé à redire. Sa fille avait fauté, oui, mais avec un Français, un patriote, pas avec un Allemand comme certaines. Ce qui retenait Margot, c'était l'incertitude concernant Dédé, elle pensait encore parfois : Et s'il revenait... Mais aucune nouvelle, ni bonne ni mauvaise, n'est jamais parvenue jusqu'à elle.

Et puis un jour... Un jour, un homme s'est déclaré.

Un homme qui n'avait pas fait la guerre, ni le maquis, à cause ou grâce à une infirmité. Un ancien ouvrier forestier qui abattait et débardait des arbres pour des propriétaires, avec un vieux Berliet gazobois. Il faisait aussi le scieur à l'occasion. C'est comme ça qu'il s'était blessé, en poussant une grosse bille qui avait dérapé. Déséquilibré, il n'avait pas pu se rétablir, la scie avait entamé gravement son bras gauche, au point qu'il avait fallu l'amputer à hauteur du coude. Plus question de bûcheronner. Mais celui qu'on appelait désormais « le manchot » ne manquait pas de courage. Après la guerre, il avait récupéré un GMC de l'armée américaine qu'il réussissait à conduire de sa seule main droite, utilisant son moignon quand il fallait peser fort sur le volant, et s'était improvisé brocanteur, ferrailleur, récupérateur de tout ce qui pouvait se troquer, se négocier, se dénicher, dans cette période d'après-guerre où régnait la « débrouille ». Réputé grande gueule et grand cœur, de son vrai nom le manchot s'appelait Gabriel Maron, en 1947 il avait trente-huit ans, n'ayant plus ses parents il vivait seul, ne s'était jamais marié et pourtant adorait les enfants.

Comme tous les gens du village et des environs il connaissait la situation de Margot à laquelle il ne jetait pas la pierre, et dont il prenait la défense quand il entendait parler d'elle en mal, sans pour autant avoir des vues sur elle.

Un jour, voyant s'approcher le GMC, Louise s'était placée bien en vue et lui avait fait signe de s'arrêter.

— Dites voir, Gabriel, vous ne pourriez pas des fois me trouver des clapiers, mes pauvres lapins sont bien mal logés...

Quelques jours plus tard, le manchot était venu livrer à Louise des clapiers moins vétustes que les siens dont il avait assuré l'installation,

avant de procéder au déménagement des occupants ravis de l'aubaine.

Margot ce jour-là travaillait chez la couturière qui continuait de la solliciter selon ses besoins. Odile avait suivi tous les faits et gestes du manchot en maintenant toujours une distance entre elle et lui qui, mine de rien, la regardait et, comprenant sa réserve, hésitait à lui parler, de peur de la faire fuir, se contentait de lui sourire. Elle n'avait pas bougé quand il s'était approché d'elle. Il lui avait demandé comment elle s'appelait.

— Odile.

Il lui avait tendu sa main unique, aussitôt acceptée, puis son bras pour la soulever, pour qu'elle puisse voir les lapins dans les étages des clapiers superposés. Elle avait ri, de son tout petit rire vite étouffé.

Un peu plus tard, alors que Gabriel était assis dans la cuisine de Louise qui lui offrait la goutte, elle était venue d'elle-même s'accouder tout près de lui, allant jusqu'à effleurer la manche vide de son paletot nouée d'une ficelle.

— J'aurais une gamine mignonne comme celle-ci, moi, je serais le plus heureux des hommes, avait-il dit à Louise en se levant pour regagner son camion.

Il l'avait dit spontanément, sans arrière-pensée sur le coup, mais la formule allait faire doucement son chemin. Dans toutes les têtes. La sienne. Celle de Louise. Et celle de Margot. C'est à la petite qu'ils pensaient tous en premier.

Après l'installation des clapiers, le manchot était revenu débarrasser Louise d'un tas de ferraille que son mari avait entassée, puis lui proposer une gazinière presque neuve qui prendrait le relais de la cuisinière à bois en été, puis lui dire bonjour, comme ça, en passant. Quand Margot était là, elle constatait la joie d'Odile à

l'arrivée de Gabriel qui savait la faire parler et rire comme personne. Un jour, il lui avait apporté un chaton, tiré de sa main unique, avec des gestes d'une grande douceur, de la poche où il dormait. La fillette l'avait recueilli dans ses bras, tremblante de bonheur.

La jeune femme, la grand-mère, de plus en plus sérieusement pensaient : Pourquoi pas... L'homme aussi, et sans doute le plus intensément.

— Il y a un mot qu'elle ne prononce jamais, la petite, et pour cause, elle ne le connaît pas. Je veux bien lui apprendre, moi, ce mot-là, papa...

Ainsi fut faite, et acceptée, la demande du plus heureux des hommes.

Gabriel et Margot se sont mariés au mois de septembre 1947. Pas de longue robe blanche pour la mariée, ni d'œillet à la boutonnière pour le marié, mais marchant devant eux, un bouquet à la main, une petite fille rayonnante. Gabriel se partagea entre la maison de Louise et la sienne où il stockait son matériel. Le couple était à vrai dire un peu insolite, en tout cas inattendu, elle, jeune et belle, lui, aux allures d'ours mal léché.

Odile portait désormais le nom de Maron, Gabriel s'était empressé de l'adopter. On aurait pu penser que seul l'intérêt de l'enfant avait motivé cet arrangement, ce qui déjà aurait été louable, que la mère s'était sacrifiée, et la grand-mère tranquillisée quant à l'avenir. Mais contre toute attente il devint évident que ce bonheur n'était pas factice.

Margot prit goût à la fantaisie de cette nouvelle façon de vivre, faite d'imprévus, de rencontres, de scènes et de conversations étonnantes, entre celui qui savait tout trouver et ceux à qui il savait

tout vendre. Elle accompagnait souvent son mari, s'intéressait à son étrange commerce, se prenait au jeu des discussions, des marchandages. Quand ils partaient tôt le matin, Odile restait avec Louise, mais si les affaires du jour le permettaient, elle faisait partie du convoi. Elle grimpait dans le GMC, puis sur les genoux de Gabriel, qu'elle « aidait » à conduire en tenant avec lui le volant. Le vieux camion avait le moteur bruyant, surtout dans les montées, mais pas au point d'étouffer les rires et les cris de joie de la gamine, qui demandait souvent à son « papa » d'aller plus vite, plus vite encore ! Et au retour Louise et le chaton, devenu un vrai chat, apprenaient tout de la virée du jour.

Quand Gabriel avait remisé son camion, et préparé la cargaison du lendemain, il venait mettre les pieds sous la table, et quand il s'approchait de l'évier, inmanquablement Louise suspendait ses gestes pour regarder cet homme en pantalon de coutil, avec une ceinture de flanelle, aux cheveux légèrement grisonnants. Elle ne voyait alors que deux choses, qui pour elle résumaient la personnalité et faisaient la valeur de ce gendre inattendu, son bras mutilé et ses yeux posés sur la petite fille qui accourait pour actionner la pompe à eau, l'aider à laver sa main unique et se lancer à l'assaut de son cou.

Un matin de février 1948, Gabriel et Margot s'étaient mis en route de bonne heure pour aller assister du côté de Sedan à une vente de stock militaire. Les Américains, une fois accomplie leur mission de libérateurs, s'en étaient retournés dans leur pays, laissant sur place ceux qui avaient trouvé la mort dans les combats, et aussi de grandes quantités de matériels, que les « domaines » mettaient en vente. On pouvait y trouver des véhicules, des camions, des jeeps (c'est ainsi que dès la fin de la guerre Gabriel avait acquis son GMC), des toiles de tente, des vêtements, et même du matériel de cuisine.

Il n'avait pas été question d'emmener Odile ce jour-là en raison de l'heure matinale et du froid. Il avait un peu neigé au cours de la nuit, pas de gros flocons, juste un saupoudrage rendu glissant par le gel du petit matin.

La route qui menait vers Sedan longeait tantôt la Meuse, tantôt le canal, et s'en éloignait dans les montées et les descentes qui comportaient à certains endroits des virages assez prononcés.

— Faudra faire gaffe, avait dit Gabriel dès les premiers kilomètres, ça pourrait glisser. On mettra le temps qu'il faudra.

Dans un tournant descendant, il fut surpris par une plaque de verglas, le GMC fit une embardée qu'il tenta de contrôler. Mais quand il donna, de toute la force de sa main unique, le coup de volant qui devait le ramener à la raison, le vieux camion n'obéit pas. Margot voulut prêter main-forte à son mari, elle s'agrippa au volant, tira, tira, mais en vain. L'engin était devenu fou. Il tangua d'abord sur la route luisante de givre, puis soudain braqua, quitta la chaussée, dévala le talus qui la bordait, et finit sa course en plongeant dans le canal.

La route des Ardennes était assez passagère, en raison des nombreuses entreprises, métallurgiques ou textiles, dont l'activité reprenait après la guerre. Deux camionneurs, dont l'un montait et l'autre descendait, assez loin pour ne pas risquer eux-mêmes l'embardée, mais assez près pour réaliser le drame, s'étaient rejoints à l'endroit où le GMC avait amorcé sa chute. Ils avaient couru jusqu'au bord du canal, agité de remous par le choc.

Il y avait eu un grand remue-ménage pendant toute la matinée pour prévenir les gendarmes, alerter les pompiers, faire venir des plongeurs de Sedan, acheminer une grue pour sortir le véhicule. Les autorités s'étaient déplacées, et beaucoup de badauds aussi, accourus des villages voisins. Il n'y avait pas eu besoin de chercher les papiers des victimes pour les identifier. Gabriel Maron, le Gabriel, était connu

dans les environs. Connue et estimée, pour la façon dont il menait son commerce, et aussi parce qu'il avait épousé une fille mère et donné son nom à l'enfant.

Ce n'est qu'un peu avant midi que le maire de Villiers, prévenu, s'était présenté au domicile de Louise. Il avait vu, derrière le rideau tiré de la fenêtre, la petite Odile avec son chat dans ses bras.

Puis la porte s'était ouverte, Louise était apparue, aussitôt figée. Quand le maire se déplaçait vers un administré à une heure comme celle-là, ce n'était jamais bon signe.

OceanofPDF.com

Demain matin, 1^{er} octobre, l'école du village va rouvrir ses portes aux enfants. Dilette a six ans, elle va faire sa première rentrée. Il y a quelques jours, en profitant de la voiture d'un voisin complaisant, Louise l'a emmenée au bazar du bourg voisin pour lui acheter le nécessaire. Elle lui en parlait depuis longtemps, la préparait. Dans la boutique, même si celle-ci n'offrait pas un très grand éventail, il a bien fallu choisir. En réalité, c'est Louise qui a décidé de tout, parce que la petite ne savait pas, ou n'osait pas, exprimer ses désirs, et que la dame du bazar commençait à s'impatienter.

Tout ce petit matériel est maintenant étalé sur la table de la cuisine débarrassée des miettes du goûter. Il est grand temps de tout passer en revue pour s'assurer qu'il ne manque rien et de remplir le cartable avec soin. Les mains de la fillette vont d'un objet à l'autre, la trousse, le plumier, l'ardoise, les cahiers, les crayons... Louise devine que dans ces gestes à peine esquissés il y a de la curiosité, de l'envie, mais sans doute aussi un peu d'angoisse, qu'elle ne sait pas trop comment dissiper.

Elle a déjà tout dit à Dilette, tout ce qu'on doit expliquer aux enfants qui vont découvrir l'école. Mais Dilette n'est pas une enfant comme les autres.

Demain...

GIGI

30 septembre 1950

OceanofPDF.com

— Gigi ! Gigi ! Mais où il est encore passé, ce gamin ? Ça fait une heure que je le cherche ! Aldo ! Aldo ! Tu sais où il est, le petit ?

— Pourquoi tu cries comme ça, Maria ? Il va revenir ton fils, tiens, le voilà qui arrive.

Dgidgi, car c'est ainsi qu'on prononce, déboule, en effet, le garnement, d'une rue perpendiculaire à celle où se trouve la maison de ses parents, les cheveux en bataille, les chaussettes affaissées sur les sandalettes, le visage barbouillé.

— Luigi, mais dans quel état tu es ! Monte tout de suite !

Quand Maria appelle son gamin par son prénom, Luigi, c'est qu'elle est en colère, il faut filer doux.

Aldo, le père, qui range son matériel en bas, dans le grand garage, fait un signe de la main à son garçon, un signe qui veut dire : Ça va barder, mais en riant, parce que ça ne barde jamais qu'en paroles avec Maria, qui est en réalité la plus aimante et la plus indulgente des mamans. Dans la famille, tout le monde fait semblant de croire que quand elle crie elle est vraiment en colère, pour qu'elle continue à penser que c'est elle la « patronne ».

Aldo, Maria, Luigi, ça sent l'Italie. Tout comme Pierrino, et Rosana, les prénoms des deux autres enfants. Cependant la famille

est française, par naturalisation, demandée et obtenue en 1938, juste avant la guerre.

Dès la fin du XIX^e siècle il y avait eu une première vague d'immigration vers la France qui avait alors besoin d'une main-d'œuvre importante. En 1900, on dénombrait déjà plus de 300 000 travailleurs italiens sur le sol français. La deuxième vague allait se révéler plus importante, après la Grande Guerre, dans les années 1920, pour atteindre le nombre de 800 000 en 1930. La plupart de ces émigrés venaient du Piémont, de Lombardie, d'Emilie-Romagne, et s'installaient en Lorraine, ou dans le Nord-Pas-de-Calais. Ils quittaient leur pays pour des raisons économiques. L'Italie connaissait alors une grave crise qui engendrait des manifestations violentes, des grèves, des occupations illicites de terres. Les partis politiques se révélant incapables de faire face à cette situation délétère, Mussolini réussit à se faire reconnaître comme le seul recours face au désordre, tant et si bien que le roi Victor-Emmanuel III se résigna à l'appeler au pouvoir en octobre 1922. Par la suite, le rapprochement du Duce avec l'Allemagne nazie fournit à bon nombre d'Italiens une seconde raison, politique cette fois, de prendre le chemin de l'exil.

Aldo Solari et Maria Canaletto sont de la même région, le Piémont, de Vercelli exactement, tous les deux d'origine modeste, pères simples ouvriers, l'un dans la métallurgie, l'autre dans le bâtiment, menacés l'un comme l'autre par le spectre du chômage, et mères au foyer.

Ils n'avaient guère plus de vingt ans quand ils se sont mariés, de l'amour plein le cœur, de l'espoir plein la tête, du courage à revendre.

Et du sang italien dans toutes les veines de leur corps, même s'ils avaient choisi de quitter leur pays.

Ils ont un peu dépassé la quarantaine, cependant l'amour, l'espoir, le courage et le sang italien sont toujours là. Il n'y a qu'à les voir, et plus encore les entendre, pour s'en rendre compte...

Ils ont quitté leur pays pour la France au printemps de 1931, tous les trois, parce qu'il leur était arrivé très vite le petit Pierrino, qui serait suivi de la petite Rosana deux ans plus tard.

Leur point de chute était une bourgade de Meurthe-et-Moselle, Mercy-le-Bas, qui conjugait alors les avantages de la ruralité et l'activité d'une petite ville, avec un bon nombre de commerces et d'entreprises qui employaient déjà beaucoup d'émigrés, venus seuls ou en famille. Les Italiens avaient la réputation d'être de bons bâtisseurs et de bons mécaniciens, recherchés par les entrepreneurs et les garagistes.

Aldo a tout de suite été embauché comme maçon, et logé par son employeur dans une petite maison que Maria a eu tôt fait d'aménager, grâce à quelques achats et l'aide d'Italiennes déjà familiarisées avec ce nouvel environnement, rencontrées dans les magasins et vite devenues des amies. Leurs atouts principaux, à ces jeunes femmes, étaient leur vitalité, leur faconde, leur gaieté naturelle en dépit d'une certaine nostalgie de leur pays et de leurs familles, leur facilité à s'intégrer et se faire aimer par la population locale. Si elles continuaient à employer leur langue entre elles, elles cherchaient aussi à apprendre celle de leur pays d'accueil le plus rapidement possible. Celles qui avaient des enfants d'âge scolaire en profitaient pour se familiariser avec cette langue française, moins chantante que la leur, peut-être, mais qu'elles trouvaient tout de

même belle et prestigieuse. Leurs hommes faisaient de même sur les chantiers ou dans les entreprises, mais ceux qui travaillaient sur des échafaudages ou sur les toits continuaient à chanter en italien. Aldo connaissait par cœur le répertoire des airs et des sérénades et entonnait inmanquablement *Quel mazzolino di fiori* quand il accrochait le bouquet au faîte d'une toiture terminée. Bon nombre d'Italiens étaient aussi des musiciens amateurs de qualité, en particulier joueurs d'accordéon, de saxo ou de batterie, qui les soirs d'été s'installaient sur le devant des portes avec leur instrument. Les amis, les voisins s'approchaient, tous riaient, chantaient ensemble, et parfois même dansaient dans la rue. Certains accordéonistes reconnus pour leur talent étaient sollicités pour jouer dans les bals, fréquents et très populaires à cette époque, ce qui leur permettait d'arrondir leurs fins de mois. Tout émigrés qu'ils étaient, ils avaient leur fierté et ne se présentaient jamais qu'en tenue soignée, chapeau, chemise blanche, nœud papillon, chaussures basses. Quelques-uns, ayant formé un groupe reconnu et très apprécié, eurent la surprise et l'honneur d'animer le bal donné à Mercy-le-Bas à l'occasion du mariage de la nièce de monsieur Albert Lebrun, président de la République française...

A leurs parents, Aldo et Maria pouvaient écrire, sans avoir à enjoliver les choses, que même hors de leur pays toujours aimé ils étaient heureux. En 1934, ils ont pris le train vers l'Italie, Vercelli, pour présenter à leur famille la petite Rosana, et le superbe garçonnet qu'était devenu Pierrino. Quel grand bonheur que ces retrouvailles, quelle émotion aussi. Les hommes parlèrent politique, évoquèrent les relations équivoques entre Hitler et Mussolini, s'interrogèrent sur un avenir qui manquait de clarté, en conclurent que les enfants avaient bien fait de choisir la voie de l'exil.

— Gigi, mais d'où tu viens ? Qu'est-ce que c'est ce rouge sur ta figure ? Du sang ? Gigi, tu t'es battu ?

— Non, maman, c'est des mûres, j'ai mangé des mûres.

— Des mûres, y en a plus maintenant, c'est fini, les mûres.

— Si, maman, y en a encore, on en a trouvé.

— Tourne-toi voir un peu ! Qu'est-ce qui pend derrière toi ? Mais c'est ta culotte ! Gigi, tu as déchiré ta culotte !

— C'est dans les ronces, maman.

— Mais il me fera mourir, ce garçon-là ! Gigi, tu feras mourir ta maman ! Allez, file dans la salle de bains ! C'est pas l'heure pour se laver, mais il faut, tout de suite.

Quand elle dit « la salle de bains », Maria se redresse, et elle en a plein la bouche.

Chez l'entrepreneur en bâtiment de Mercy-le-Bas, Aldo donnait toute satisfaction. De simple ouvrier de base, il est passé chef d'équipe. Tu vaux encore mieux que ça, lui disait le patron. Mais au-dessus de chef d'équipe dans une entreprise de cette taille, il n'y a plus rien d'autre que patron. Alors...

Alors il n'y avait plus à envisager qu'une seule perspective, celle de monter sa propre entreprise, devenir le patron. Mais l'ambition ne suffisait pas, on ne s'installait pas à son propre compte sans en avoir les moyens, du moins en partie. Quelques années devraient passer encore avant de se lancer.

En 1938, dans la perspective d'une véritable implantation en France, Aldo et Maria entamèrent les formalités afin d'obtenir la nationalité française, après une profonde réflexion et non sans

quelques scrupules. Le renoncement à leur nationalité d'origine n'allait-il pas passer aux yeux de leurs familles pour une sorte de trahison ? Voulaient-ils ainsi se démarquer des « macaroni », des « spaghetti », des « calzone » ? Eux savaient que non, que même avec une carte d'identité française en poche, ils seraient encore et toujours des Italiens de cœur. Ils ne pensaient pas seulement à eux, mais aussi et surtout à leurs enfants. Pierrino parlait davantage en français, avec eux. Il ne connaissait que quelques mots d'italien, qui étaient pour lui des mots de plaisanterie, de fête, ou de colère, par exemple quand son père lâchait un « Porca Madonna ! » quand un de ses outils lui échappait. Et ce serait bientôt pareil pour Rosana.

Quand Aldo et Maria reçurent à la mairie de Mercy-le-Bas, des mains du maire, les documents qui faisaient d'eux et de leurs enfants, officiellement, des citoyens français, ils hésitèrent tous les deux entre la joie et les larmes, comme les quelques compatriotes associés le même jour à la même cérémonie, pour finalement se laisser aller à un mélange des deux. Ce soir-là, les Français tout neufs qu'ils étaient tous désormais se réunirent pour un repas au cours duquel ils ne mangèrent, ne parlèrent et ne chantèrent qu'en italien.

Monter sa propre entreprise. Aldo y pensait de plus en plus sérieusement. Mais la guerre, encore, toujours la guerre, allait retarder, et peut-être anéantir, son projet. Une guerre dans laquelle des réfugiés italiens, naturalisés ou pas, virent piquer des avions italiens sur leurs convois en déroute...

La famille Solari fut évacuée en Haute-Loire, où les hommes aux compétences utiles étaient affectés à des entreprises nationales privées de leur main-d'œuvre. Un bonheur adoucit cependant cette période difficile, la naissance, en juin 1942, d'un troisième enfant, le petit Luigi.

— Gigi, bello, bellissimo !

Le gamin est debout dans la baignoire, Maria l'enveloppe d'une grande serviette et de tout son amour. Son enfant préféré ? Peut-être pas. Elle dirait non. Les autres sont si grands déjà, elle a le sentiment, amer, qu'ils lui appartiennent moins, surtout Pierrino, alors que son Gigi, à huit ans, est encore tout à elle.

Oubliés, la culotte déchirée, le visage barbouillé, Maria ne pense plus qu'à une chose, bichonner son tout-petit. Toucher, caresser, frictionner, embrasser toutes les parties de son corps.

— Mama, je peux m'essuyer tout seul.

Ça le gêne, à son âge, d'être tripoté comme un bébé, il a huit ans ! Il ne déteste pas, mais ça le gêne. Si Rosana déboulait dans la salle de bains elle se moquerait de lui. Oh, le chouchou à sa maman !

Mama, ça veut dire je te fais plaisir, fais-moi plaisir aussi, laisse-moi m'essuyer tout seul, j'aime pas que quelqu'un me voie tout nu, même pas toi, mama.

Maria a compris le message à travers les mimiques de son petit.

— Alors, essuie-toi tout seul, et habille-toi, tiens, j'ai tout préparé. Et après tu descends. Je te rappelle que demain matin c'est la rentrée.

Sitôt après la guerre, un maçon de Mercy-le-Bas, Italien naturalisé français comme Aldo, devenu l'un de ses amis, avait tenté le coup de monter sa propre affaire, dans une partie de la Lorraine beaucoup plus rurale que le Pays-Haut, la Meuse. On trouvait là-bas, avait-il fait savoir, non seulement du travail, mais aussi des maisons à bas prix, pour qui était capable de les retaper. Aldo avait fait le déplacement, découvert le pays, constaté la réussite de son ami, et visité avec lui quelques endroits où la famille Solari pourrait connaître une pareille chance.

Mais ce n'est qu'en février 1946 qu'ils sautèrent le pas et vinrent s'installer dans cette maison qui semblait les attendre, à Villiers. Il s'agissait d'une ancienne ferme reconstruite en 1920, de dimensions moyennes, qui n'intéressait pas les héritiers des derniers exploitants disparus. Un agriculteur du village louait les terres, mais la maison était inhabitée depuis presque dix ans. Après une visite au notaire du chef-lieu de canton, les formalités d'achat avaient été rondement menées. La maison était saine, robuste et vaste.

Aldo travailla comme un fou pendant deux ans, parce qu'il lui fallait être à la fois sur les chantiers qui lui assureraient ses ressources, et dans sa propre maison, transformant la grange et l'étable attenante en remise pour son matériel et le bas de la maison en garage.

Maria avait deux exigences, elle voulait un balcon et une salle de bains avec baignoire. Elle voulait vivre « en haut », de manière à pouvoir battre plus facilement le rappel de sa tribu. Quant à la salle de bains, c'était pour elle qui pourtant n'était pas avide de luxe un symbole de réussite, un début de consécration.

La famille Solari fut bien vite adoptée par la population de Villiers, une fois passé le temps de l'inévitable circonspection et de la surprise que dans les campagnes profondes motivait toute façon de vivre différente. Parler fort, chanter sur le lieu de travail, crier du balcon pour appeler les enfants. Mais ils étaient français, l'homme était travailleur, la femme propre et avenante, les enfants gais et polis, il n'y avait rien à redire.

— Gigi, demain c'est l'école. Tu as huit ans, mon garçon, tu n'es plus un tout-petit, tu vas être bien sage et travailler, écouter le maître comme il faut. D'accord, Gigi ?

Il fait oui de la tête, parce qu'il a la bouche pleine, d'une grosse bouchée d'une grande tartine de confiture.

— J'ai vu le maître hier, il passait devant, il m'a vue, je suis descendue pour le saluer, il m'a parlé. Il m'a dit que tu es un bon petit garçon, ça me fait plaisir quand on me dit ça.

Gigi n'a que huit ans mais il est déjà charmeur, Maria le sait. Si elle lui adresse un compliment, c'est pour qu'il lui fasse son numéro, qu'il la regarde en avançant un peu la bouche, et en ouvrant tout grands ses yeux. Ses yeux bleus, mais d'un bleu ! Aldo a les yeux noirs, Pierrino aussi, Rosana les a marron, comme Maria. Mais lui, Gigi, il a les yeux bleus...

Cent fois déjà, peut-être plus, elle lui a dit qu'il pouvait dire merci à son grand-père Alberto Canaletto, son papa à elle, parce que c'est grâce à lui.

Gigi s'en fiche un peu, de la couleur de ses yeux, ce n'est pas lui qui les voit, sauf dans le miroir de la salle de bains, mais quand même il préférerait les avoir foncés comme le reste de la famille, il lui semble que ça irait mieux avec ses cheveux, noirs et frisés, les mêmes que ceux de Pierrino et de leur père, qui chez ce dernier commencent à grisonner sur ses tempes. Ceux de Maria et Rosana, noirs aussi, ne sont pas frisés, juste un peu ondulés, c'est bien joli. Mais puisque sa « mama » aime tellement les yeux bleus, il en joue pour elle, et elle marche dans la combine...

Maria culpabilise un peu de cette faiblesse. Elle se parle à elle-même quand elle est seule dans sa cuisine.

On le gâte trop celui-là. On a gâté aussi les deux autres, mais moins, pourtant on les aimait autant. On était peut-être un peu trop jeunes quand on les a eus. Je m'en occupais moins, ils jouaient ensemble. Ils se souviennent de la guerre, ils avaient huit et dix ans

quand on a été évacués, c'est peut-être pour ça qu'ils ont toujours été raisonnables et sages. Ils ont grandi trop vite. J'ai pas vu passer le temps. Pierrino, il a vingt ans. Rosana, la *bellissima*, dix-huit. Heureusement qu'on a eu ce petit Gigi, je peux bien en profiter maintenant, on a la vie plus facile. Je voudrais pas qu'il grandisse aussi vite que les autres.

Le mois dernier, Pierrino, citoyen français, a été appelé sous les drapeaux. Un an au service de la patrie. Il a été envoyé à Châlons-sur-Marne, pas très loin, il reviendra de temps en temps quand il aura fait ses classes.

— Moi aussi, maman, j'irai soldat ? a demandé Gigi.

— Mais oui, toi aussi tu es français, tu sais bien, je t'ai montré le papier.

Le papier, c'est l'acte de naturalisation de « l'enfant Luigi Solari », demandé et obtenu non pas dès sa naissance, mais à l'arrivée de la famille dans un endroit stable et durable.

L'incorporation de son grand fils n'arrange pas Aldo, il n'aurait pas apprécié qu'il soit réformé, mais il va devoir se passer de lui, alors que l'ouvrage ne manque pas, au contraire. La réputation de l'entreprise Aldo Solari et fils est maintenant solide. Pierrino a eu une scolarité un peu chaotique, entre la Meurthe-et-Moselle, la Haute-Loire et la Meuse, où il a passé son certificat d'études avec une année de retard. L'école ne lui convenait guère, il attendait avec impatience de pouvoir « travailler avec papa », il a donc fait son apprentissage sur le tas.

Rosana, en passant de l'école au collège, est passée du même coup de la fillette à la jeune fille, puis à la lycéenne qui ira jusqu'au baccalauréat dans le secrétariat et la comptabilité. Bonne aubaine pour Aldo, qui reconnaît aisément avoir du mal avec la gestion de sa

paperasse. Les devis, les commandes, les factures, les formalités diverses qu'impose son travail occupent et gâchent souvent ses soirées. Sa fille, qui tape très bien à la machine, lui apporte déjà de l'aide quand elle rentre de l'internat le samedi. Il lui arrive aussi de solliciter le secrétaire de mairie du village, qui n'est autre que l'instituteur, quand le vocabulaire administratif lui pose problème.

Maria est fière de sa fille. Une étudiante... qui sera diplômée l'année prochaine, et qui déjà est sûre d'être embauchée, et pas n'importe où, chez le notaire du bourg dont la secrétaire va prendre sa retraite. Mais son statut de lycéenne et d'interne à Verdun lui a apporté une forme d'indépendance qui dérange un peu sa mère, qui ne sait plus tout d'elle, ne connaît pas toutes ses copines, et curieusement n'ose pas la questionner sur tout. Pierrino, lui, jusqu'à son départ à l'armée n'a jamais quitté ses parents d'une semelle, a toujours dormi à la maison, toujours dépendu de sa maman pour tout, son linge, ses vêtements, ceux qui étaient à changer, les propres qu'elle lui préparait bien repassés sur son lit. Ça occupe une mère, tout ça, mais ça lui donne du pouvoir, et des droits. Par exemple de demander, quand il sort, où il va, avec qui. Quitte à ne pas recevoir de réponse, mais de toute façon elle sait où il va, et avec qui, ses copains qui ont comme lui un scooter, ou une mobylette, elle les connaît tous, ils viennent souvent à la maison, ce sont des bons petits gars, comme son Pierrino. Quand il ne répond pas à ses questions, elle marronne un peu, bien sûr, mais que voulez-vous, c'est un garçon, presque un homme. Le jour où il y aura du sérieux, il lui parlera, à elle la première, elle en est sûre.

Bref, à Pierrino elle peut dire, même sans espérer de réponse : Ne me dis pas que tu n'as jamais embrassé une fille, mon fils, je ne te croirais pas ! Mais demander à Rosana si elle a déjà embrassé un

garçon, non, elle ne pourrait pas. Et puis il vaut mieux, parce que si elle disait oui...

Quant à son Gigi, son petit, inutile de le préciser, elle connaît tout de lui, il est tout à elle, rien qu'à elle.

— Gigi, tu as fini le goûter ? Va chercher tes affaires d'école, je veux voir si tout est bien rangé.

Le gamin se lève et va chercher son cartable, il l'ouvre et s'apprête à en sortir le contenu.

— Montre-moi tes mains. Mais, Gigi, tu as de la confiture sur les doigts ! On se lave les mains pour toucher les affaires d'école ! Va vite dans la salle de bains.

Quand il revient, les mains propres, sa mère a remplacé le vieux cartable par une gibecière, en cuir fauve, toute neuve.

— Mama !

Gigi se jette dans les bras de Maria.

— Tu vas bien travailler, avec un cartable comme ça.

Bien travailler, peut-être, il y a de bonnes chances, mais frimer aussi, c'est sûr, à huit ans Gigi est déjà un bon petit frimeur...

BOUBOULE

30 septembre 1950

OceanofPDF.com

— Ton père ne va pas tarder à rentrer, dépêche-toi d'aller te laver, il a dit qu'il te couperait les cheveux avant de souper. Lave-toi bien partout, hein, pas comme la dernière fois, n'oublie pas les coins, surtout les oreilles. Tâche d'être propre au moins le jour de la rentrée.

Le gamin passe la main dans ses cheveux. La dernière tonte date des tout premiers jours de juin, quelques semaines avant les grandes vacances, pendant lesquelles le père ne juge pas nécessaire de faire le coiffeur. En revanche, celle de la rentrée est particulièrement importante, et par conséquent la plus radicale.

Le père fait toujours la même plaisanterie au petit au moment de manier la tondeuse :

— Alors, j'te mets la boule à zéro ce coup-ci ?

Il ne répond pas, c'est pas la peine, le père fera comme d'habitude, pas tout à fait la boule à zéro quand même, mais le poil bien court et les oreilles bien dégagées, ça oui.

Tous les gamins auront les cheveux coupés pour la rentrée. Quelques-uns seront allés chez le coiffeur du bourg, avec la chance de garder un peu plus de poil sur la tête, alors que les autres seront passés comme lui par les mains d'un membre de leur famille, dont les outils n'ont pas forcément la précision de ceux d'un professionnel...

Les filles ont de la veine, même celles dont les parents pensent que des cheveux courts sont plus « propres », c'est-à-dire plus corrects, que des cheveux longs, on leur en laisse toujours assez. Quelques-unes ont même des nattes qui leur battent dans le dos quand elles sautent à la corde ou jouent à la marelle, ou mieux encore des cheveux frisés qui les font ressembler joliment à des petits moutons.

— Alors, Claude, t'y vas ? Tu t'habilleras pas après, pour ton père ça ira mieux, tu mettras ta chemise et tes chaussons.

Elle l'a appelé par son prénom... Parce que c'est demain la rentrée ? Ça se peut.

Claude connaît la manœuvre. Il va chercher un seau, dans lequel il fait couler l'eau chaude du bassin du fourneau, qu'il remplit ensuite d'eau froide parce qu'il ne faut jamais le laisser vide, il va dans la remise qui communique avec la cuisine, et il verse l'eau chaude dans la grande bassine qui sert occasionnellement de baignoire. Il repasse sa main dans ses cheveux. Il n'aime pas leur couleur, ni claire ni foncée. Il y en a qui disent « queue de vache », mais c'est châtain le vrai mot pour cette couleur-là. Ce qu'il voudrait, c'est que son père les lui coupe un peu moins courts, mais ce ne sera encore pas le cas aujourd'hui...

Il se déshabille, complètement, il n'aime guère, mais sa mère va venir vérifier qu'il a bien tout enlevé. Heureusement qu'on l'entend toujours arriver, à cause de sa canne, comme ça s'il est debout dans la bassine il s'assoit en vitesse, pour qu'elle ne voie pas « tout ». Elle lui apportera sa chemise et ses chaussons. Les chaussons, ça va. Mais la chemise... C'est elle qui l'a recoupée dans une vieille du père, il nage dedans tellement elle est large. Elle lui a dit :

— Au moins tu seras à l'aise et pour le soir à la maison c'est bien bon.

Clac Pchch Clac Pchch, un coup le bruit sec de la canne, un coup le bruit sourd du pied gauche qu'elle traîne. Voilà sa mère.

— T'es encore dans l'eau ? Allez, sors de là, que je passe tout en revue.

Des pieds à la tête aujourd'hui, il n'y échappera pas. C'est demain la rentrée.

Un quart d'heure plus tard, Claude est assis sur une chaise de la cuisine, une serviette sur les épaules. Il attend son père qui ne tarde pas, qui se lave les mains à l'évier, prend sur l'étagère où elle côtoie tout un bric-à-brac d'objets qui ne servent pas souvent ou même pas du tout la boîte qui contient son matériel de coiffeur amateur.

— Alors, j'te mets la boule à zéro ce coup-ci ?

Claude n'est pas un enfant malheureux. Il n'est pas battu, il ne souffre ni de la faim ni du froid, disons qu'il est... rustique.

La rusticité est une marque de famille chez les Lochard, du moins chez ceux qui sont restés là où ils sont nés, par manque de volonté, ou par devoir, ou par une sorte de fatalité passive. C'est le cas d'Edouard, le père de Claude, né avec le siècle, en 1900.

Il était le troisième garçon de cette famille de cultivateurs qui exploitait une petite ferme où rien ne tournait rond. Les bâtiments, le matériel, les méthodes et les choix de cultures, tout laissait à désirer.

A cela s'ajoutait aussi la malchance. Si un toit s'envolait une nuit de grand vent, c'était le leur. Si des vaches attrapaient « la maladie », c'étaient les leurs. Tout cela entretenait entre le père entêté dans sa façon de travailler et ses jeunes fils qui se sentaient privés d'avenir un climat de malaise, puis de révolte, voire de violence. Cela avait failli

mal tourner, au point que la mère qui craignait un mauvais coup avait jeté dans le ruisseau le fusil du père, une vieille pétoire qu'il utilisait contre les sangliers et les renards, pour éviter un drame. Les deux frères d'Edouard avaient eu la sagesse de partir à temps pour tenter leur chance ailleurs. Ce n'est que très longtemps après, en 21, que leur mère avait eu de leurs nouvelles, l'un, l'aîné, s'étant décidé à lui écrire, après la guerre de 14 pendant laquelle elle avait tremblé pour eux. La lettre était brève, ne relatait pas le parcours de ses fils, elle avait seulement appris qu'ils étaient encore en vie tous les deux, que le plus âgé était entré au chemin de fer, qu'il était devenu sous-chef de gare, et que l'autre s'en était allé vivre sa vie quelque part dans « les colonies »... Leur père n'en avait rien su, il était mort un an avant l'arrivée de la lettre.

Edouard n'a pas eu l'audace de ses frères quand il a atteint l'âge de réfléchir à son avenir. Il est resté à la ferme. Sans chercher à analyser le pourquoi. Il est resté, c'est tout.

Après la mort du père, il a continué à travailler tout seul, plus libre, mais guère plus entreprenant, comme si rien ne l'intéressait.

Sa mère le poussait à prendre femme, de peur, quand elle mourrait, qu'il reste seul, qu'il vire au vieux garçon solitaire, qu'il n'ait pas de vie, de vraie vie.

Prendre femme... Elle le voyait un peu farouche, peu sûr de lui. Elle lui suggérait des noms, des filles du voisinage, l'incitait à des approches. Il les refusait toutes.

Mais un jour c'est lui qui lui annonça qu'il avait quelqu'un en vue.

— Qui donc ?

— L'Armande.

— L'Armande ?

— Pourquoi pas ?

Armande Souret était la fille unique d'un couple de journaliers qui se louaient au gré des besoins. Elle n'était pas vraiment laide. Au bas mot un peu grosse, un peu fruste. Travailleuse, mais pas fine.

Ils se sont mariés en 25 et Armande s'est installée à la ferme, chez sa belle-mère qui a eu la satisfaction d'assister à la naissance de leur première fille, Simone. Une femme, un enfant, il y avait là de quoi espérer que le fils s'en trouverait stimulé. Mais la jeune bru semblait peu intéressée par la ferme et encore moins par les façons de travailler de son mari.

Edouard avait une idée en tête. Celle de mettre fin à l'exploitation de la ferme et de trouver un emploi de commis chez un autre paysan, un meilleur que lui, pour ne plus avoir à assumer des responsabilités, pour se contenter de faire ce qu'on lui commanderait. Il hésitait cependant à aborder le sujet avec sa mère, pensant à juste titre que cette sorte de capitulation peu glorieuse la blesserait.

Il serait peut-être injuste de prétendre qu'il attendait sa mort pour mettre son projet à exécution. Toujours est-il que dès qu'elle s'en alla rejoindre le père, en 27, il sauta le pas.

Et lui qui ne savait jamais sur quel pied danser se montra pour une fois décidé et rapide, voire pressé. Il entreprit de liquider le cheptel, chevaux et vaches, à bas prix en raison de leur état, ainsi que son matériel dont une partie seulement trouva preneur, et il entreposa ce qui lui restait, une charrue, un chariot branlant, la batteuse fixe et quelques outils, dans un bâtiment devenu inutile, où petit à petit, au fil des années, la poussière et les toiles d'araignée les enseveliraient jusqu'à l'oubli. Il loua ses terres à un paysan du village, le père Duvier, qui n'avait pas touché de dommages de guerre et trouva ainsi une façon d'agrandir son exploitation. Ayant vu agir Edouard, il avait deviné son intention et proposé de l'embaucher.

Une chose tracassait tout de même un peu Edouard. La succession... Un mot qui dans le monde paysan était porteur selon les situations d'espoir ou de tracas. La ferme, les terres, ne lui appartenaient pas en propre, il avait deux frères, vivants, mais aucun des deux ne s'était manifesté depuis la lettre reçue en 21. Celui qui avait alors écrit, le soi-disant sous-chef de gare, n'avait pas précisé son adresse, sans doute pour confirmer la coupure avec la famille, et quand la mère avait ouvert l'enveloppe, dans sa précipitation elle l'avait déchirée, rendant invisible ce que le timbre aurait pu révéler. Edouard n'avait donc pas pu annoncer la mort de la mère à ses frères.

Le notaire forcément consulté pour la fameuse « succession » avait tenté des recherches, sans succès en raison du manque total de renseignements sur les frères Lochard. Si un jour on apprenait quelque chose, on verrait...

Déchargé de ses responsabilités, Edouard se sentit beaucoup mieux, et il ne tarda pas à reprendre goût au travail de la terre, aux soins aux animaux. Il passait le plus clair de son temps chez les Duvier, ne rentrant que pour manger et dormir. Et le plaisir qu'il prenait désormais à travailler sans avoir à se creuser la tête, sans tirer le diable par la queue puisque le père Duvier lui payait régulièrement son salaire et la location de ses terres, c'était pas le Pérou mais au moins on savait sur quoi compter, lui faisait voir la vie du bon côté.

Il se disait bien qu'il devait y avoir des femmes plus attachantes que son Armande, mais il l'avait choisie et il n'avait rien à lui reprocher. Elle savait tenir une maison, faire la cuisine, s'occuper du linge, du jardin, convenablement ou à peu près.

Travailleuse, mais pas fine. Il le savait. Lui non plus n'était pas très fin, alors... Elle était sa femme, il avait du sentiment pour elle,

elle pour lui, même si ça ne sautait pas aux yeux quand on les voyait ensemble.

A Simone née en 26 succédèrent bientôt deux autres filles, Pierrette en 29, puis Monique en 31. Trois filles... Edouard aurait bien aimé avoir au moins un garçon, même si ce n'était pas pour lui succéder, mais c'était aussi bien sa faute que celle d'Armande.

Armande, déjà bien rondelette quand elle était fille, prenait à chaque grossesse du volume qu'elle ne perdait pas après les naissances, et ce volume ne ressemblait pas à celui qui flatte la féminité, qui la fait rayonner dans un épanouissement heureux et consenti. Il la gênait, pas dans sa tête, peu lui importait sa ligne, mais dans son corps, il la fatiguait.

Entretenir le jardin, soigner ses lapins et ses volailles, faire le ménage, la lessive, la cuisine, tout cela lui coûtait de plus en plus d'efforts, mais elle ne se plaignait pas. Elle se contentait de souffler, de maugréer, elle ne s'en prenait à personne.

Edouard, absent tous les jours du matin jusqu'au soir, sauf le dimanche après-midi qu'il passait le plus souvent dans son lit, ne se rendait pas vraiment compte de cette souffrance de sa femme.

— Arrête-toi donc, lui disait-il quand il la voyait peiner. Prends le temps de te reposer un peu.

— Me reposer, si tu crois que je peux, c'est bien d'un homme ça. Y a toujours à faire dans une maison pour une femme, surtout avec trois gamines.

Cela aurait pu passer pour un reproche, ce n'en était pas un vraiment, juste l'expression de sa fatigue.

Les trois filles furent faciles à nourrir, à élever, jamais malades, ni braillardes ni capricieuses. D'instinct, elles avaient senti ce double poids qui pesait sur leur mère, celui de son corps et le leur, si bien qu'aussitôt sorties de la petite enfance elles se révélèrent solidaires et prirent l'habitude de s'entraider.

Armande aimait ses filles, mais à sa façon. Si quelqu'un leur avait voulu du mal, elle les aurait défendues bec et ongles, ce que jamais elle n'eut l'occasion de faire. Mais elle n'était pas démonstrative.

Edouard l'était à peine plus. Les enfants, dans son esprit, c'était moins l'affaire du père que de la mère. Une mère qui ne lui paraissait guère tendre, de la sienne qui ne l'était pas trop non plus il avait cependant quelques souvenirs de douceur. Mais Armande était comme ça... Il essayait de compenser un peu. Le soir, il s'approchait des filles, leur faisait des chatouilles, avec toujours les mêmes mots : Alors les poulettes, on dit bonsoir à papa ? Les poulettes riaient, il était content.

1940. Les filles avaient quatorze, onze et neuf ans. Puisque c'était la guerre, tout le monde se posait la même question : valait-il mieux évacuer ou prendre le risque de rester ?

Armande trancha sans appel : J'aime encore mieux rester que de m'en aller sur les routes, avec trois gamines.

— Tu vois bien que j'ai eu raison, put-elle dire quelques mois plus tard à Edouard, on en a été quittes pour la peur mais les Fritz ne nous ont rien fait. Ceux qui se sont sauvés à l'autre bout de la France sont restés coincés, la belle affaire...

Le père Duvier et sa famille s'étaient « sauvés » aussi, mais trop tard, vite rattrapés par les Allemands, ils avaient fait demi-tour. Ce qui leur avait valu, ainsi qu'à leur dévoué commis, qui avait pris soin

du cheptel, quelques démêlés, heureusement sans conséquences graves, avec les « vert-de-gris ».

Etait-ce le fait qu'Armande avait eu raison de refuser l'évacuation, qui l'aurait inévitablement contrariée et fatiguée ? Elle se sentait mieux, se montrait moins bourrue, plus causante. Il y avait une autre cause à ce répit. Les quatorze ans de Simone, la fin de sa scolarité. Sans le certificat d'études, la cession avait été annulée cette année-là en raison des événements. Elle l'aurait peut-être décroché, mais cela n'aurait rien changé. La fille pouvait désormais seconder sa mère à temps plein. Cependant, Simone cultivait un espoir, celui de se placer un jour dans une bonne maison, quand Pierrette aurait à son tour quatorze ans et prendrait le relais, avant que Monique en fasse autant. Ainsi les trois filles s'acquitteraient à tour de rôle auprès de leur mère de ce qu'elles lui devaient.

1943. Voilà qu'Armande à nouveau se plaignait. Fatigue. Douleurs. Nausées.

— Va voir le docteur, lui conseillait Edouard.

Elle haussait les épaules.

— A quoi bon ?

— Il te dira ce qui ne va pas, c'est son métier. T'as encore grossi, il me semble, c'est peut-être ça.

Sans aller consulter, Armande se rendit d'elle-même à l'évidence. Elle avait grossi, oui. Et les nausées, les maux de ventre, c'était quoi ? Un enfant. Armande à quarante-cinq ans attendait un quatrième enfant...

— C'est pas Dieu possible...

Elle alla voir la sage-femme, à pied, cinq kilomètres. Simone l'avait vue se préparer.

— Tu vas où, maman, malade comme tu es ? Je vais y aller à ta place, si tu as besoin de quelque chose.

— T'occupe pas de ça.

Edouard était à la maison quand Armande revint, épuisée, accablée. Simone, inquiète, avait couru jusque chez les Duvier pour lui dire que la mère était partie.

— Alors, Armande, qu'est-ce qui se passe ? T'étais où ?

— Il se passe que j'attends.

Le père fit signe à la fille de quitter la pièce.

— T'attends... T'es sûre ? C'est le docteur qui te l'a dit ?

— La sage-femme, c'est pareil.

La sage-femme n'en était pas encore revenue, de ce que lui avait dit la mère Lochard. Qu'elle ne « se voyait plus », mais qu'elle croyait que cet arrêt des sangs était dû à son âge. Elle lui avait posé quelques questions intimes sur ses relations avec son mari. Oui, ça marchait encore un peu pour lui, pas souvent, mais puisque depuis la naissance de la dernière fille il ne s'était rien passé, elle se disait... elle croyait...

— T'es de combien, Armande ?

— Dans les six mois.

Il en restait donc trois, qui furent difficiles. Edouard était consterné. Sans évoquer la chose avec Armande, il s'était persuadé lui aussi qu'il n'aurait jamais de fils. L'enfant qui s'annonçait serait-il un garçon ? Rien ne pouvait l'assurer, surtout pas les histoires de bonnes femmes. Cependant, chargé par sa femme d'annoncer la nouvelle aux filles, il leur avait dit qu'elles allaient avoir bientôt un petit frère.

Armande vivait mal cette grossesse non désirée. Elle prenait du poids, encore et encore. On aurait dit qu'elle allait finir par s'écrouler,

tout son corps semblait tiré vers le bas. Son visage, ses épaules, sa poitrine, son ventre. Ses jambes gonflaient, elle marchait en traînant les pieds.

Edouard s'efforçait de la raisonner.

— Puisqu'il est là, faut bien l'accepter, comme les autres.

— On voit bien que c'est pas toi qui le portes...

Les filles, qui ne savaient pas grand-chose de tout ce qui conditionne et entoure une naissance, même l'aînée qui allait vers ses dix-sept ans, comprenaient cependant que celle qui se préparait n'était pas ordinaire. Elles étaient à la fois pressées et inquiètes de faire la connaissance de ce petit frère tellement inattendu.

Il est né au premier jour de mai 1943. Combien de fois Armande allait-elle répéter dans les jours qui suivirent qu'elle avait cru mourir... Edouard aussi n'avait pas été loin de le croire, tellement l'accouchement s'était révélé long et difficile. La sage-femme elle-même n'en menait pas large.

— C'est un garçon, un fameux gaillard on dirait !

Séparé de sa mère épuisée, débarbouillé, gesticulant et braillant d'une voix déjà forte, le fameux gaillard passa sur la balance.

— Dix livres et deux cents grammes !

Comme les pêcheurs pour leurs plus belles prises, comme les chasseurs pour leurs plus beaux trophées, les sages-femmes annonçaient non pas en kilos mais en livres le poids des plus gros bébés...

En chemise et en chaussons, bien calé sur sa chaise, Claude tend son assiette à sa mère qui le sert généreusement. De la soupe aux vermicelles, il aime ça. Après il y aura un bon morceau de fromage, et pour finir ce grand plat d'œufs au lait qu'il a vu sortir du four et qui attend son tour sur le coin de la cuisinière.

— Encore c'coup-ci, tu l'as pas raté, dit Armande à Edouard.

— Comment ça, pas raté ? C'est comme d'habitude, court, tu le dis toi-même, faut être propre pour la rentrée. Pas vrai, gamin ?

Claude acquiesce. Pour l'instant, les œufs au lait lui importent plus que sa coupe de cheveux. Et puis d'abord il ne sera pas le seul avec la boule presque à zéro, et en plus, demain, il fera sa deuxième rentrée à l'école, les autres le connaissent, c'est des nouveaux que les grands aiment surtout se moquer.

Ils ne sont plus que trois à table chez les Lochard, les filles ont pris leur envol, l'une après l'autre, comme elles l'avaient prévu. L'une après l'autre aussi, elles se sont auparavant occupées de leur petit frère, Simone presque comme une mère, à l'exception de la tétée, étant donné qu'Armande a eu du mal à se remettre de ses couches. Elle pourrait en avoir des enfants, maintenant, si elle se mariait, elle saurait s'y prendre. Après avoir travaillé et vécu trois ans « en maison » comme elle le désirait, c'est-à-dire au service d'une famille aisée, elle a pris la gérance d'un petit commerce de mercerie.

Pierrette est mariée avec le fils du boulanger, ce qui fait qu'elle sert au magasin, en tablier blanc. Monique n'a pas encore vingt ans, elle a eu son certificat haut la main, elle apprend la coiffure et prend pension chez une vieille dame qu'elle assiste. Elles vivent toutes au bourg, proches et solidaires comme au temps de leur enfance.

Une enfance qui ne s'est pas déroulée sur du velours, mais qui leur a donné l'énergie nécessaire pour se construire elles-mêmes une vie meilleure que celle de leur mère qu'elles n'accusent pas, ne rejettent pas. La preuve, il ne se passe jamais plus de deux ou trois jours sans que l'une ou l'autre ne vienne lui rendre visite, et surtout en profiter pour lui apporter de l'aide, balayer sa cuisine, cueillir ses haricots, emporter un ballot de linge qui reviendra propre et repassé.

Entre le père et la mère maintenant, il n'y a plus que le fils, le fils unique, doublement unique étant donné qu'il n'a que des sœurs, qui ne sont plus vraiment des sœurs pour lui, puisque les voilà devenues des jeunes filles, et même des femmes. Alors tous les regards, toutes les attentions sont pour lui.

— Mange pas si vite, lui dit Armande, on t'en laissera, va...

Mais dès qu'il a fini, elle lui demande s'il en veut encore.

A part pour marcher parce qu'il était singulièrement lourd, il a toujours paru en avance sur son âge. C'était un gros bébé tout rond de partout, un « goulou », qui après avoir tété jusqu'à la dernière goutte le lait abondant de sa mère a aussitôt accepté toutes les nourritures qui lui étaient présentées et qui lui profitaient, le mou comme le dur, le salé comme le sucré.

Bouboule. C'est elle qui l'a affublé de ce surnom, quand il a commencé à marcher, à dix-huit mois, parce qu'il était vraiment drôle à se dandiner, rondouillard de tous les côtés. Bouboule. Ce n'était pas méchant dans sa bouche. Un mélange de moquerie et d'une sorte de

connivence reconnue, parce qu'elle aussi on aurait pu l'appeler comme ça. Sa façon de lui parler, de s'occuper de lui, de penser à lui, est aussi à double sens. A sa bonne volonté à son égard se mêle toujours une pointe de reproche, ou de raillerie. Ce n'est pas tout à fait « qui aime bien châtie bien », elle ne lui donne guère de gages de sa tendresse, mais elle n'a jamais non plus levé la main sur lui. C'est oui tu es mon petit gars, je suis ta mère, mais tu m'as joué un drôle de tour en débarquant à l'improviste et tu m'as bien fait souffrir en venant au monde...

Bouboule... Edouard n'emploie jamais ce surnom. Et rarement son prénom. Claude. C'est Armande qui l'a choisi. Pourquoi ? Il en fallait bien un... Edouard dit « mon gamin », « mon p'tit gars », ou « l'arsouille » quand il fait des bêtises.

— Tiens, mon p'tit gars, viens donc avec moi jusqu'au ruisseau, j'ai posé une nasse.

Et le « p'tit gars » met sa main potelée de Bouboule dans celle de son père.

— Dis, donc, « l'arsouille », il manque encore un bouton à ta culotte, quand ta mère va voir ça...

Ils ont fini de souper, le plat d'œufs au lait a été parfaitement récuré à la petite cuiller. Claude se lève aussitôt pour débarrasser la table, ranger le pain dans la huche, le litre de vin dans le buffet, ramasser les miettes dans le creux de sa main et aller les jeter dehors. Armande empoigne sa canne, se lève, et Clac Pchch Clac Pchch, se dirige lentement vers l'évier pour laver la vaisselle.

Elle se retourne avant de se mettre à l'ouvrage.

— Edouard, tu devais lui refaire son sac d'école, il serait temps.

C'est vrai, quand Bouboule est revenu de l'école le dernier jour de l'année scolaire passée, la bandoulière de son cartable pendait lamentablement, victime d'un jeu brutal ou d'une bagarre. Pendant que son père la rafistole de son mieux, le gamin passe en revue le contenu du sac éparpillé sur la table. La couverture du livre de lecture a besoin d'être changée, il va chercher le rouleau de papier bleu et la remplace en s'efforçant de bien plier les coins au carré, puis il y colle une étiquette et entreprend d'y écrire son nom. Il allait commencer par un B, comme Bouboule ! Mais non. Il s'appelle Claude, Claude Lochard.

OceanofPDF.com

L'ÉCOLE

1^{er} octobre 1950

OceanofPDF.com

Monsieur Goblin vient d'enfiler sa blouse grise d'instituteur.

Il n'est pas un inconnu à Villiers, puisqu'il y a été nommé en 1945, juste après la guerre, il avait alors quarante ans. Il s'est installé dans le bâtiment communal qui regroupe la mairie et l'école avec ses dépendances, cour et préau, où il s'apprête à effectuer sa sixième rentrée.

Il n'est pas lui-même issu du terroir profondément rural, puisqu'il est né et a grandi et étudié à Verdun, mais il s'y est vite acclimaté, et plu. Il affectionne les promenades dans les bois, les champs, le long des rivières. Il aime voir travailler ces hommes et ces femmes si attachés à leur terre, ceux dont c'est le gagne-pain et qui en possèdent des hectares, comme ceux qui n'en cultivent qu'un lopin pour le profit et le plaisir. Observateur de nature et de plus secrétaire de mairie, il connaît les gens, leurs liens de parenté, leur caractère, leurs qualités, leurs défauts, leurs difficultés, leurs inimitiés. Il y a les humbles qui lui donnent toujours du « monsieur l'instituteur » quand ils viennent le voir à la mairie pour un « papier » ou une « déclaration », les forts en gueule qui aux réunions du conseil municipal prennent plaisir à donner du fil à retordre au maire et à son secrétaire, et les braves gens ordinaires, dans des genres différents, les gentils, les causants, les geignards, les familiers, les « partageux » qui se font un plaisir d'offrir au curé et à l'instituteur un

morceau du cochon qu'ils viennent de tuer et une bonbonnière de dragées au baptême et à la communion de leurs enfants.

Monsieur Goblin vit seul à l'école. Sa femme, qui était de santé fragile, ne lui a pas donné d'enfants avant de s'éteindre. Cette particularité lui vaut un surcroît de respect.

Les enfants qui lui sont confiés sont donc un peu les siens, et en tout cas sa principale raison de vivre, parce que son métier lui confère une grande responsabilité envers eux. Et une ambition, celle de leur apporter non seulement un savoir, un bagage, mais aussi de leur transmettre des valeurs, le respect, la solidarité, l'entraide. Les parents, dont c'est également le devoir, non seulement admettent volontiers de partager cette tâche, mais parfois même s'en remettent totalement à lui.

— Nous, m'sieur l'instituteur, disent-ils, il ne nous écoute pas, p't-être que vous il vous écouterait mieux...

Monsieur l'instituteur aura dix-huit élèves cette année. C'est à la fois peu et beaucoup, parce que ces dix-huit-là seront répartis en quatre groupes, lesquels se subdivisent encore en première ou deuxième année selon les cours. Mais monsieur Goblin, de son prénom Ernest, connaît son métier, ses subtilités, ses astuces pour organiser et contrôler le travail de tous ces enfants avec leurs différences, tel un chef d'orchestre avec ses musiciens. Avec sans aucun doute moins de panache, des couacs ou des fausses notes d'une autre nature, parfois même quelques « coups de gueule ». Mais jamais de coups de baguette. Monsieur Goblin n'est pas un adepte de la manière forte. C'est tout juste s'il pince une oreille par-ci par-là. Mais il sait jouer de sa voix et les élèves ne s'y trompent pas, s'ils veulent échapper à la seule façon de punir du maître, les lignes

d'écriture, les tables de multiplication, les verbes, qui ont le mérite de joindre l'utile à la répression.

Il arrive que le maire vienne solliciter l'aide de son secrétaire, par exemple pour un papier urgent à rédiger, alors que celui-ci est avec les enfants, en récréation ou dans la classe. Monsieur Goblin consent donc au besoin à laisser ses élèves seuls. C'est l'occasion alors pour les plus hardis, les plus turbulents, de se lâcher un peu, d'arracher des poignées de feuilles aux tilleuls de la cour, ce qui est strictement interdit, de se suspendre à la grille, au risque de se blesser, ou pour ceux qui ont goûté à la punition, de crâner, un œil prudemment tourné vers la porte de la mairie, restée entrouverte.

— Si y croit que j'ai peur de lui, le Nénesse, y se trompe, sa punition, j'm'en fous.

A l'approche de chaque rentrée, monsieur Goblin s'arrange pour rencontrer quelques-uns de ses élèves, ceux qui représentent des « cas », et si possible leurs parents.

Cette année, il va accueillir trois petits nouveaux. Deux pour lesquels il ne se fait pas de souci, des jumeaux d'une famille sans problème dont la grande sœur est parmi ses meilleurs élèves et en route pour le certificat. La troisième est la petite de madame Chauvy, un cas très spécial.

Il connaît les malheurs de la famille Chauvy, ceux qu'il a appris en discutant avec le maire, la mort du père Chauvy, la grossesse « mystérieuse » de Margot. Il sait que des bruits ont couru à ce sujet, qui ont vite cessé en raison de l'estime que tous portaient à la Louise. En revanche, il a été témoin de l'union de Margot avec le manchot, il s'est réjoui de sa réussite, surtout pour la petite Odile. Enfin il y a eu ce drame, cette noyade.

A ces événements-là, monsieur Goblin a été mêlé, par sa fonction, puisque les faits importants et les aléas de la vie engendrent des formalités dont certaines sont du domaine d'un secrétaire de mairie. C'est lui qui a enregistré le mariage de Margot et de Gabriel Maron, l'acte d'adoption de l'enfant. Il a accompagné le maire sur les lieux de l'accident du GMC, et reporté les noms des victimes cette fois sur le registre des décès. Si le maire est allé lui-même annoncer la triste nouvelle à la Louise, il a demandé à son secrétaire de rédiger le « discours » qu'il tenait à prononcer en hommage à cette famille si éprouvée.

Ce n'est pas vraiment un discours qu'ont entendu toutes celles et ceux venus saluer une dernière fois Margot et Gabriel, mais des mots simples qui leur sont allés droit au cœur.

L'avant-veille de la rentrée, donc, monsieur Goblin a décidé de rendre visite à Louise Chauvy, qu'il a trouvée comme toujours occupée dans son jardin, en compagnie de la petite fille qui tenait dans ses bras un chat auquel elle semblait faire des confidences.

— Dilette, a ordonné la grand-mère, viens dire bonjour à monsieur l'instituteur.

Elle s'est approchée, à petits pas, sans lâcher son chat, au contraire elle le tenait serré, la joue dans sa fourrure.

— Bonjour, monsieur.

L'instituteur, qui ne l'avait jusque-là qu'entrevue, a remarqué le bleu intense des yeux levés vers lui, la chevelure rousse et bouclée, et l'air sérieux pour ne pas dire triste de ce petit visage.

Louise a pris les devants.

— Vous savez, monsieur Goblin, je lui ai tout expliqué pour l'école, elle a tout ce qu'il faut et elle veut bien y aller, hein, ma Dilette ? Ce que je vous demande, c'est seulement de prendre

patience au début, et de faire attention que les autres enfants la laissent tranquille.

— Bien sûr, madame Chauvy, n'ayez crainte, j'y veillerai. Alors à bientôt Dilette ?

Elle avait déjà tourné le dos et regagnait la maison, avec toujours son chat dans les bras.

Bon. Après cette gamine dont la fragilité apparente l'avait touché, il tenait à voir un autre « cas », qu'il connaissait déjà, puisqu'il s'agissait du petit Lochard dont c'était la deuxième rentrée. La mère seule était à la maison. Elle avait vu venir le maître d'école et s'était avancée de son pas lent, appuyée sur sa canne, mais pas jusqu'à lui.

— Y n'est pas là, l'gamin, il est avec son père chez les Duvier. Mais vous faites pas de bile, on fera tout comme y faut pour la rentrée.

L'instituteur connaissait la famille Lochard et son évolution, et savait que Claude né tardivement n'était pas élevé dans les règles de l'art, mais plutôt « à la va comme j'te pousse », une expression campagnarde riche de sens.

Il était venu surtout pour rencontrer la mère, pour tenter d'avoir une conversation de fond avec elle, de lui suggérer quelques recommandations, quelques conseils, pour lui demander de ne plus appeler son garçon Bouboule, par exemple, rien de moins. Une tâche délicate.

Mais l'accueil froid de cette femme, de cette mère difforme, l'avait arrêté net dans sa démarche. Elle avait ses défauts, ses faiblesses, la mère Lochard, mais aussi une réaction qui prouvait qu'elle gardait sa fierté et que SON garçon était SON garçon.

L'instituteur avait fait demi-tour, un peu déçu, un peu honteux de cette initiative, avec l'intention d'avoir un œil attentif et bienveillant sur ledit Bouboule, un surnom qui risquait de lui coller encore longtemps à la peau.

Dans la rue qui le ramenait à l'école, il avait été interpellé par la voix claire et chantante de Maria Solari qui l'avait aperçu de son balcon, comme quoi il servait bien à quelque chose, son balcon.

— Ah, monsieur Goblin, attendez, je descends !

Il savait qu'elle voulait lui parler de ses enfants, Pierrino, il a vingt ans, monsieur Goblin, il est au service militaire, de Rosana, une perle, monsieur, à la machine comment elle tape, la vitesse ! et plus encore l'entendre, lui le maître d'école, faire des compliments de son petit Gigi, ce à quoi il sacrifia de bon cœur. Luigi Solari était l'enfant charmant d'une femme charmante.

OceanofPDF.com

Les voilà maintenant rassemblés dans la cour de l'école, les dix-huit garçons et filles, un peu en avance pour ce premier jour. Du haut des quelques marches du bâtiment mairie-école, l'instituteur les regarde pendant quelques brèves minutes, avec un brin d'émotion malgré toutes les années d'enseignement qu'il a derrière lui, et le souvenir de sa toute première rentrée. Bien que sortant de l'école normale d'instituteurs, la tête pleine de savoir, il n'en menait pas large. Il ne lui avait pas fallu longtemps pour s'apercevoir que la théorie et la pratique en matière de pédagogie ont souvent du mal à se conjuguer harmonieusement.

Il sourit en constatant que tous ces enfants, la plupart à l'initiative de leurs parents, ont « marqué le coup » pour ce jour de rentrée. Les garçons ont tous les cheveux frais coupés, la blouse grise avec tous ses boutons, sans taches ni déchirures, les filles des tabliers neufs, des rubans dans les cheveux, les chaussettes bien tirées sur les mollets. Mais lui aussi étrenne une blouse neuve et il est allé se faire coiffer au bourg quelques jours plus tôt...

Il tape dans ses mains et salue ses élèves d'un sonore « bonjour, mes enfants ! », auquel répondent de non moins sonores « bonjour, m'sieur ! », et un « salut, Nénesse » qu'il n'entend pas, à peine chuchoté par un recalé du certif contraint de « rempiler » pour une année.

Voyons, les petits nouveaux... Les jumeaux sont avec leur grande sœur au milieu du groupe des filles, mais Dilette ? Elle est où la petite Maron ? Là-bas, près du portail, seulette, avec son cartable à la main, son tablier rose et ses boucles rousses.

Pour la plupart des villageois, les enfants comme les adultes, elle est aussi un « cas ». Tout le monde connaît sa situation, mais pas elle, ou si peu. Elle n'avait que quatre ans à la mort de ses parents. Avant l'accident on l'apercevait parfois dans le GMC de Gabriel, mais jamais elle ne s'aventurait dans les rues du village toute seule, comme le faisaient pourtant tous les enfants, et même des marmots à peine assurés sur leurs petites jambes. Après le drame on ne l'a vue qu'à l'église, quand la Louise y allait, c'est-à-dire seulement aux grandes fêtes religieuses, ou quand la messe était consacrée à quelque défunt du village. Toujours blottie contre sa grand-mère, accrochée à sa main. Une petite sauvageonne, en somme, que personne n'osait aborder, donc n'abordait pas. Alors les enfants n'osent pas non plus aller vers elle, pas même les filles qui se contentent de la regarder et chuchotent entre elles : Elle est orpheline, la pauvre... Comment il faut parler à une orpheline ? Elles ne savent pas. En plus, elle est rouquine...

Un coup de sifflet du maître et c'est le silence.

— Les enfants, je vais faire l'appel, en commençant comme d'habitude par les petits du cours préparatoire. Odile Maron !

Il fait semblant de la chercher du regard. Elle n'a pas bougé. Il tend la main vers elle.

— Odile, viens !

— Elle a peur, m'sieur !

Qui a dit cela ? Luigi.

— J'peux aller la chercher, m'sieur ?

Il n'attend pas la réponse, il court vers la fillette, lui prend la main et l'amène au bas des marches, à l'endroit où les rangs vont se former au fur et à mesure de l'appel.

— C'est bien, Luigi.

L'approbation du maître stoppe les sourires et les murmures hésitant entre l'étonnement et la moquerie.

L'appel reprend, les petits jumeaux accourent, le maître leur caresse la tête, ils rient, et la fillette prend Odile par la main.

Cours élémentaire première année.

— Claude Lochard !

Bouboule. Le maître à l'ouïe fine a entendu le mot chuchoté, mais il n'a pas pu reconnaître le coupable, et ce n'est pas le moment, en plein appel, de lui demander de se dénoncer. Il se contente d'un regard menaçant dans la direction du groupe de garçons où quelques-uns rigolent sous cape.

Eh bien, soupire-t-il en son for intérieur, cette fois encore le père Lochard n'a pas raté son fils... Le gamin le regarde droit dans les yeux. Sans peur, sans méfiance, sans défi.

— Alors, Claude, la lecture et le calcul, ça va gazer cette année ?

— Oui, m'sieur.

Le maître remarque la courroie rafistolée du cartable, une poche de la blouse reprise à grands points. Mais une bouille ronde et hâlée de petit campagnard bien nourri. Bouboule...

Deux autres du même cours suivent. Puis c'est le cours élémentaire deuxième année. Ils sont trois, deux filles et...

— Luigi Solari !

Il porte bien son nom, ce gamin, descendant de Ritals... Le regard vif et le sourire aux lèvres. Un peu frimeur déjà... Il déporte légèrement sa besace de côté pour que le maître la remarque. Toute

neuve, tout en cuir, et du meilleur... Il n'ose quand même pas dire :
Vous avez vu ça, m'sieur ?

L'instituteur ne peut pas réprimer un sourire.

— Premier en grammaire, cette année, on parie, Luigi ?

La grammaire n'est pas son fort, mais Gigi relève le défi.

— Promis, m'sieur !

Cours moyen, fin d'études, les grands. Le redoublant ferme le rang. Pas fier mais faisant semblant de l'être. Il va falloir la jouer à la fois fine et énergique avec celui-là...

OceanofPDF.com

La première heure de classe est consacrée à l'installation des enfants, que le maître organise non seulement en fonction de leur cours, mais aussi de leurs capacités, de leur comportement et de leur taille. Des arrangements seront possibles en cours d'année. L'idéal serait que les bons élèves stimulent les paresseux et les cerveaux lents, que les gentils inspirent les teigneux, que les garçons acceptent de s'asseoir à côté des filles et vice versa, que les grands veillent sur les petits et que les petits ne craignent pas les grands, que ceux qui se croient beaux ne se moquent pas de ceux qu'ils jugent vilains, ou seulement différents... Mais l'école est une société en miniature, et les enfants reproduisent souvent les attitudes des adultes avec leurs préjugés.

— M'sieur ! Ma maman elle veut pas que je sois à côté de celui-ci, ou de celle-là.

Pourquoi ? Les réponses, le maître n'a pas besoin de les demander, il les connaît. Parce qu'il ou elle a des poux. Parce que je veux pas qu'il ou elle vole mes affaires. Parce que maman elle a dit que sa mère elle...

— Tu diras à ta maman qu'elle vienne me voir.

La plupart du temps, la maman ne vient pas. Elle n'a pas que ça à faire. Ou elle n'ose pas. Ou elle n'a pas envie qu'on lui fasse la morale, à son âge, non mais. Et puis, dans la société des enfants

comme dans celle des adultes, ça va et ça vient, ça se fâche et ça se rabiboche, ça pardonne et ça oublie.

L'installation terminée, le petit matériel scolaire inspecté, les cahiers et les livres couverts et étiquetés, au travail ! Le maître retourne un tableau au dos duquel il a préparé des exercices pour les grands et les moyens, du calcul et de la conjugaison, afin de leur rafraîchir la mémoire après deux mois et demi de vacances. Ont-ils ouvert leurs livres de classe ? Ce n'est guère probable. Ils sont allés à la pêche, ils ont aidé leurs parents dans les champs et les jardins, quelques-uns sont partis un peu en vacances, chez des grands-parents, des tontons, des cousins. S'ils ont perdu une partie de leur savoir, ceux-là savent au moins encore lire.

Mais les autres, ceux qui avaient tout juste appris le b-a ba de la lecture et ceux qui venaient seulement de consolider plus ou moins cet apprentissage délicat, que leur en reste-t-il ? Un second tableau est prêt à leur intention, ils vont devoir aller s'y regrouper autour du maître.

Quant aux trois petits qui ont tout à découvrir, il s'agit d'abord de les apprivoiser, de leur laisser le temps de se familiariser avec leur environnement. L'instituteur a déposé devant chacun d'eux une grande feuille de papier blanc et leur a demandé de faire un dessin.

Du haut de l'estrade où il a réuni les uns autour de lui, redevenu le chef d'orchestre de toute la classe, il a aussi l'œil sur les autres qui retrouvent avec plus ou moins d'enthousiasme les multiplications, les additions, l'imparfait, le passé composé et autres, et sur les petits dessinateurs groupés à leurs petits pupitres au pied de l'estrade.

Les jumeaux crayonnent déjà activement, discrètement surveillés par la grande sœur qui lève régulièrement les yeux de son ardoise où elle calcule avec ardeur. Dilette a sorti de sa trousse quelques crayons

de couleur qu'elle serre dans sa main. Elle ne dessine pas, elle ne bouge pas.

Monsieur Goblin ne tarde pas à remarquer qu'un petit manège se trame entre elle et Luigi. Celui-ci s'est d'abord mis au travail avec entrain, mais maintenant il se retourne toutes les dix secondes vers la petite, crayon d'ardoise en main, avec un geste destiné, semble-t-il, à l'inciter à dessiner comme les autres. Il l'encourage aussi par une mimique qui lui est familière, celle qui lui réussit si bien avec sa « mama », ce petit sourire charmeur, du bout des lèvres. Et voilà que la gamine ne le quitte plus des yeux, qu'elle guette ce sourire, qu'elle s'y accroche, qu'elle commence à y répondre, timidement, à peine.

D'abord amusé, bientôt l'instituteur se sent ému, par la fragilité de la gamine, et plus encore par les efforts de Luigi pour la rassurer, l'encourager. Tout en s'activant avec ses petits lecteurs dont la toute jeune mémoire a bien besoin d'être réactivée, il suit l'évolution de leur manège. Les enfants, il est bien placé pour le savoir, sont souvent plus enclins à l'indifférence, voire à la moquerie, quand ils se trouvent face à des situations inhabituelles ou peu ordinaires parce que du domaine de la sensibilité. Rarement par méchanceté, mais seulement parce qu'ils ne savent pas comment les gérer et craignent pour eux le ridicule, dont les quolibets et le rire, croient-ils, les préserveront et leur donneront le beau rôle.

S'il y en a un dans la classe qui l'a appris à ses dépens, c'est bien le petit Lochard, Bouboule...

Pour le moment, il n'est pas à la fête, debout face au tableau, les bras croisés, suivant des yeux la longue règle avec laquelle le maître désigne les lettres et les mots à reconnaître, parce que quand ça tombe sur lui il se trompe souvent. Et justement ça tombe sur lui, alors qu'il ne suivait pas.

— Eh bien, Claude, c'est à toi !

Le gamin se retourne vivement, mais trop tard.

— Qu'est-ce que tu regardais ?

— Rien, m'sieur.

Si. Il regardait Luigi, qui tout à l'heure avait osé aller chercher Dilette au portail, et qui maintenant lui adressait des signes et des sourires. Il a sept ans, Luigi huit, Dilette six. Il ne sait pas ce qu'est la jalousie, quand elle concerne les sentiments et non pas des « choses », des beaux habits, des billes, un cartable en vrai cuir, des bonbons dans les poches, ou même des sous.

Mais il est jaloux.

Lui aussi, tout à l'heure, avant l'appel, quand il a vu la petite aux boucles rousses seule près du portail, il a eu envie d'aller vers elle. Mais il n'a pas osé, parce que c'est une fille et que ça devait être une fille qui aille la chercher, et pas un garçon. Et c'est le Gigi des Solari qui y est allé. Il est culotté, lui. Le maître aurait dû l'empêcher, pourquoi il l'a laissé faire ? Il a tout, le Gigi. Un papa qui a une voiture et deux camions, et une jolie maman toujours bien habillée, bien propre comme le dimanche, une maman qu'on entend parler et rire jusqu'au bout de la rue.

— Qu'est-ce qui se passe, Claude ? Ce n'est que le premier jour et tu n'es guère attentif.

— Y a rien, m'sieur.

Le gamin se reprend, croise plus fort ses bras, regarde fixement le tableau, mais par en dessous, le front bas, les sourcils froncés. Ses yeux bleus, d'un bleu pâle qui les fait tout délavés, semblent remplis de larmes qu'il réussit à contenir.

Quand arrive le temps de la première récréation, monsieur Goblin prend la précaution de demander aux grandes filles de s'occuper des tout-petits. L'une d'entre elles s'empare de la main de Dilette qui se laisse emmener sous les tilleuls, et bientôt toutes les filles les rejoignent et une ronde s'organise, avec des comptines et des jeux de mains.

Les plus grands des garçons se sont regroupés contre la grille, autour du redoublant, un véritable échalas pour ses quatorze ans bien sonnés, serré dans sa blouse trop juste et trop courte dont dépasse sa culotte qui lui arrive aux genoux. Il fait le malin, c'est lui tout à l'heure qui a soufflé « Bouboule ». Et maintenant, le voilà qui prétend qu'il « s'en fout » de redoubler, que « le Nénesse » va regretter d'avoir forcé ses parents à le laisser un an de plus à l'école, pour ce que ça sert le certif, j'en ai pas besoin moi, je veux faire le bûcheron avec mon père. Les autres l'écoutent, admiratifs ou dubitatifs, quand même rater le certif c'est plutôt vexant.

Un autre groupe de gamins s'est formé, qui se mettent à courir, à jouer à « tape-tape ». Agile et rusé comme il l'est, Gigi n'est jamais le dernier dans ce jeu-là. Bouboule non plus, mais lui fonce à toute vitesse, tête baissée, comme un bédard, et tape au hasard, et non à la feinte.

Monsieur Goblin observe cette première récréation. Les grands, là-bas, qui rigolent autour du redoublant, à surveiller... Mais... un début de bagarre déjà ? Luigi et Claude... Il s'approche.

— Il m'a foncé dessus, m'sieur, exprès, il m'a fait tomber !

— C'est vrai, m'sieur, Gigi y courait, le Bou... Claude, il lui a rentré dedans.

L'accusé ne se défend pas. Les deux gamins se regardent, se toisent.

A la fin de cette première matinée d'école, Gigi arrive à la maison en courant, tout décoiffé, avec un genou couronné, parce que la bagarre s'est prolongée en dehors de l'école, avec des jets de cailloux.

De quoi affoler Maria qui attendait son petit du haut du balcon.

— Gigi, mon Gigi, qu'est-ce que tu as ? Tu es tombé ? Mais comment tu as fait ? Monte vite que je te soigne. Aldo ! Tu attendras un peu pour manger, le petit il a du sang au genou, je m'occupe de lui ! Mais comment tu as fait ? Je te connais, tu courais trop vite.

— Non, maman, c'en est un qui m'a poussé dans la cour, à la récré, exprès.

— Pourquoi il t'a poussé celui-là ? Et c'est qui ?

— C'est le Claude Lochard, tu sais, celui qu'on appelle Bouboule.

— Oh, c'est un pauvre garçon, c'est pas gentil de l'appeler Bouboule. Tu l'as appelé Bouboule ? C'est pour ça qu'il t'a fait tomber ! Tu aimerais, toi, qu'on t'appelle... je ne sais pas comment, mais un nom pour se moquer de toi ?

— Non. On courait, c'est tout, pour jouer, il a foncé exprès sur moi, j'ai bien vu !

Le genou est bientôt lavé, désinfecté, recouvert d'un pansement.

— En tout cas, moi, dit Gigi, j'voudrais pas être comme lui. Il est pas beau, il est bête.

— Oh, comment tu parles, Gigi ! C'est pas de sa faute, tu sais chez lui il n'est pas gâté, comment tu serais toi si tu vivais comme lui ?

Allez, lave tes mains et viens manger, papa il attend.

Avant de sortir de la salle de bains, Maria se retourne vers Gigi, un peu contrariée, un peu intriguée. C'est la première fois que son petit garçon parle ainsi d'un autre enfant. Et s'il ne lui avait pas tout dit ? Et si c'était lui qui avait commencé ? Son Gigi, son tout-petit... Elle en aurait de la peine, Maria, s'il commençait à mentir, ou à devenir un vilain garnement.

En sortant de l'école, il s'était mis à courir vers la maison, pour vite raconter à sa « mama » ce qu'il avait sur le cœur. Lui dire pour la petite Dilette, toute seule près de la grille, qu'il était allé la chercher par la main, que le maître l'avait félicité, et après les sourires. Que c'était pour ça la bagarre et le sang au genou, sûr, parce que le Bouboule, il la regardait aussi, Dilette, mais à lui elle ne souriait pas, au contraire, elle tournait la tête, il l'a bien vu.

Et il n'a pas dit toute la vérité à sa mama, il ne lui a pas parlé de Dilette. Il ne sait pas pourquoi. Mais si, il le sait, c'est pour ne pas dire que Bouboule aussi la regardait. La mama, elle aurait dit sûrement en riant : Mais, Gigi, tu es jaloux ! Jaloux, il ne sait pas bien ce que ça veut dire, quand on le dit en riant, mais il se doute, un peu... C'est une façon de se moquer pour les grands. Alors il n'a pas pu avouer la vraie raison de la bagarre. Il a tout mis sur le dos de Bouboule, même des méchancetés. C'est sorti tout seul. Comment faire marche arrière ?

Bouboule aussi rentre chez lui tout renfrogné, avec son air des mauvais jours, qui n'échappe pas à sa mère.

— Ben quoi, t'en fais une tête ! T'as pas déjà été puni, non ? Manquerait p'us que ça, l'premier jour... Ou alors tu t'es empoigné avec un autre... Tu ne réponds pas, cabochard. Allez, on va manger, pour ça tu rechignes jamais.

Rien en effet ne peut contrarier l'appétit de Claude, et surtout pas la fricassée de pommes de terre aux oignons et au lard que le père transporte de la cuisinière à la table, puisque la mère ne peut pas le faire, avec sa canne.

Le père tente sa chance à son tour.

— Alors, l'arsouille, qu'est-ce qui ne va pas ?

— Laisse-le, va, Edouard, il ne s'en rappelle p'us, maintenant qu'y mange.

L'assiette de Claude est bien remplie, il écrase avec sa fourchette la fricassée brûlante pour la refroidir un peu. La tête toujours baissée, l'œil toujours sombre. Il pense, il rumine.

Maria voit bien que Gigi n'est pas comme d'habitude. Après les vacances, longues ou même courtes, quand il retrouve l'école il a toujours des tas de choses à raconter, et aujourd'hui, rien. Aldo ne s'en préoccupe pas, il explique à Maria qu'il a des difficultés avec un chantier, que ça n'avance pas vite, que le client s'inquiète, si au moins Pierrino était là ça irait mieux, le jeune qu'il a embauché pour le remplacer est plein de bonne volonté mais il ne s'y connaît guère. Maria l'écoute, fait quelques commentaires, tâche de le rassurer, tu es le meilleur, Aldo, si le client il avait pris un autre ça serait encore pire, et lui, le bonhomme, tout ce qu'il fait ça va vite et c'est parfait ? Mais elle garde un œil sur Gigi qui mange ses pâtes préférées, des lasagnes qu'elle a faites spécialement pour lui, pour marquer le coup du premier jour d'école, et quand elle le regarde il lui fait son sourire de charmeur, mais elle voit bien qu'il se force, ce qui ne la rassure pas.

— Mais tu retournes déjà, Aldo ? Le café ! Tu n'as pas encore bu le café !

— J'ai pas le temps, Maria.

Il l'embrasse et ébouriffe d'une main caressante les cheveux de Gigi avant de quitter la cuisine. Maria se précipite sur le balcon pour lui faire un signe de la main et le regarde s'éloigner au volant de son camion.

Elle revient s'asseoir à table, tout près de son Gigi.

— Alors, on mange le dessert maintenant ou tu me dis d'abord pourquoi tu as fait la bagarre avec le pauvre Bouboule, comme tu l'appelles ? Gigi, regarde-moi bien droit dans les yeux.

Au contraire, il baisse la tête.

— Mama, c'est à cause de Dilette...

— Dilette ? La petite de madame Louise ? Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans, la pauvre mignonne, il paraît qu'elle est peureuse comme tout...

Gigi se lance.

— Elle était toute seule à la grille de l'école... alors moi...

Quand il a fini de raconter comment tout s'est passé, il fond en larmes, et Maria a aussi les yeux qui piquent un peu. Mais elle ne pleure pas, au contraire elle rit et le serre dans ses bras, rassurée. Son petit n'est ni menteur ni méchant.

Chez les Lochard aussi, le repas est fini. Edouard a replié son couteau de poche, l'a essuyé en le frottant contre son pantalon, a remis sa casquette et le voilà reparti chez les Duvier. Claude fait le va-et-vient entre la table et l'évier devant lequel Armande attend la vaisselle à laver.

— Ben t'es vraiment pas causant, mon garçon... Qu'est-ce qu'on t'a fait, on a été à tes prunes ? Si c'est l'école qui te plaît pas, t'as pas fini, t'en as encore pour quèques années.

Il porte la cocotte, les assiettes, les verres, les couverts avec précaution, mais sa tête est ailleurs. Il pense, il rumine. Le Gigi,

j'l'aime pas, j'le déteste. J'voudrais bien être comme lui. Mais j's'rai jamais comme lui.

OceanofPDF.com

La fréquentation de l'école a été bénéfique pour Dilette. Monsieur Goblin a respecté les consignes de patience et d'attention de Louise, qu'il aurait sans aucun doute mises en œuvre de sa propre initiative s'il ne l'avait pas rencontrée.

Le petit oiseau fragile s'est transformé en une fillette encore frêle, mais qu'il n'est plus besoin de solliciter pour qu'elle participe aux jeux pendant les récréations ou aux activités scolaires. Elle qui avait perdu le rire en perdant ses parents l'a peu à peu retrouvé, elle a appris le chant, celui des rondes et celui qui s'enseigne à l'école, elle a le goût de l'étude et se montre appliquée. Son effacement, sa timidité maladive, son refus de sortir de son cocon, la maison de sa grand-mère, sans que celle-ci l'accompagne et lui tienne la main, se sont peu à peu estompés. Elle n'est pas encore, elle ne le sera jamais, une enfant puis une jeune fille exubérante, hardie. Des blessures de son enfance, et peut-être aussi de ce qui s'est passé avant, même si elle n'en a pas le souvenir, lui reste, comme une douce revanche, une façon d'être qui fait son charme. Une fragilité apparente, une vivacité naturellement contenue, une voix fluette, un rire « comme des clochettes », disent les autres filles, qui ne s'étonnent ni ne se moquent plus de ses cheveux roux, si joliment bouclés, qu'elles envieraient plutôt, sans l'avouer...

De l'avis de Louise, bien sûr, et aussi des gens du village qui ont tous connu Margot, elle en est la réplique, peut-être même qu'elle

sera plus belle encore que sa maman.

L'évolution de Dilette ne lui a pas fait oublier sa première rentrée, sa crainte de se mêler aux autres enfants, encore bien moins la main tendue de ce gamin un peu plus grand qu'elle, Luigi, ses regards, ses sourires. Elle n'a pas oublié non plus qu'à la première récréation il y a eu des cris, que tous les jeux se sont arrêtés, parce que deux garçons se battaient, et que celui qui était tombé par terre et qui saignait, c'était Luigi. C'était l'autre, le gros, elle ne savait pas encore qu'on le nommait Bouboule, qui l'avait attaqué. Tout de suite, elle l'avait détesté, et aussi le plus grand de tous les garçons, qui riait. Il n'est pas resté longtemps, celui-là, heureusement, comme il ne faisait rien, son père l'a vite retiré de l'école pour le faire travailler avec lui.

Luigi, seul le maître l'appelait Luigi, sinon c'était Gigi, alors elle a fait comme les autres. Elle aurait bien voulu qu'il continue à venir la prendre par la main, à lui envoyer des sourires. Pour les sourires, il a un peu continué, mais pas beaucoup. Elle a compris pourquoi. Les filles avec les filles, les garçons avec les garçons. Quand il y en avait qui se mélangeaient un peu, les autres aussitôt se moquaient.

Maintenant Dilette ose sortir dans le village pour faire des commissions, par exemple porter des œufs ou des légumes aux dames qui en achètent à sa grand-mère, ou pour se promener avec ses copines de l'école. Le village n'est pas grand, maintenant elle connaît tout le monde, et tout le monde lui parle gentiment. De Louise, et aussi de sa maman et de Gabriel, son papa, et même si c'est triste ça lui fait plaisir.

Un jour Luigi est passé devant chez sa grand-mère et elle l'a appelé. Elle lui a présenté son chat, puis ils ont fait de la balançoire, mais il n'est pas resté longtemps. Un autre jour il lui a appris à jouer

aux cartes. Quand il s'en va, on dirait toujours qu'il a peur que quelqu'un le voie.

Elle va de temps en temps chez madame Solari, celle-ci l'a appelée une fois de son balcon et maintenant quand elle passe dans sa rue elle monte lui dire bonjour. Elle est belle, madame Solari, et gentille, comme maman, sauf qu'elle est toute brune.

Elle a fait aussi la connaissance de la mère Lochard, personne ne dit madame pour elle, elle l'avait déjà vue à la messe, mais pas de tout près. Là, elle l'a vue de tout près, avec sa canne, et son chignon à moitié écroulé. Elle lui a dit bonjour, par politesse, bonjour, madame Lochard. Tiens, la p'tiote de la Louise ! T'es ben la même que ta mère, toi, toute rouquine. Bouboule n'était pas là, heureusement.

Il a bien grandi, lui aussi, Bouboule, et forci. Davantage de muscles, et de graisse aussi. On lui donnerait largement plus que ses onze ans. Sa force physique le réhabilite en partie, il en fait des démonstrations qui vont jusqu'à lui valoir un début d'admiration. Mais il a toujours la boule à zéro, ou presque. Les jours sans école et pendant les vacances, il va un peu chez les Duvier avec son père, sinon il baguenaude dans la campagne, seul ou avec d'autres gamins, il paraît que déjà il braconne et que maintenant c'est lui qui tue les poulets et les lapins à la place de sa mère.

Il n'y a pas eu d'autre bagarre entre Gigi et Bouboule, il faut dire que monsieur Goblin surveille particulièrement les garçons, surtout depuis que la cour de récréation a été agrandie pour faire une sorte de petit terrain de sport, et quand les garçons jouent au foot parfois il y a des accrochages mais sans plus.

On voit bien quand même que Gigi et Bouboule ne s'aiment pas, quand des équipes se forment pour le sport ou un jeu ils ne veulent

jamais être ensemble, mais quand ils ne peuvent pas faire autrement, quand c'est le maître qui décide, ils sont bien obligés d'obéir, il faut voir alors les regards qu'ils se lancent, Bouboule par en dessous, menaçant, Gigi avec un petit sourire narquois.

Dans le tiroir de la table de nuit de Dilette, tout au fond, sous ses trésors personnels, une boîte qui contient sa chaîne et sa médaille de baptême, des photos de ses parents, les images gagnées à l'école, elle cache un petit carnet dans lequel elle écrit tout ce qui concerne Gigi. Ses bonnes notes, ses buts marqués au foot, ses sourires, le tout accompagné sur chaque page d'un petit cœur percé d'une flèche...

OceanofPDF.com

PREMIERS ÉMOIS

Printemps 1954

OceanofPDF.com

Pour la famille Solari, cette année 1954 sera à marquer d'une pierre blanche. Pour commencer, en mai, Luigi va faire sa communion solennelle, et en septembre sera célébré un double mariage. Eh oui, Maria a donc à peine retrouvé son grand garçon et sa fille que déjà une Julie et un Jean-Pierre les lui enlèvent... A peine, elle exagère, deux bonnes années se sont passées depuis que Pierrino a été rendu à la vie civile et au travail avec Aldo et que Rosana a obtenu son diplôme. Deux années à leur assurer, comme avant l'internat de l'une et le service militaire de l'autre, le gîte et le couvert, à retrouver midi et soir la table complète, à faire semblant de s'en plaindre, tout en s'en réjouissant. Elle a craint que Luigi, son Gigi, souffre de ne plus être le seul et unique objet de ses soins, mais il n'en a rien été. Ça tombait bien, à dix ans il n'avait plus l'âge d'être couvé comme un bébé, et maintenant qu'il approche des douze encore bien moins...

Rosana et Pierrino fiancés, bientôt, il y a de quoi troubler Luigi... Il n'est plus un petit garçon, pas encore un adolescent, bien que son corps peu à peu se transforme. Ses joues sont moins rondes, ses jambes plus longues, Maria le lui fait souvent remarquer. Oh, mon Gigi, regarde où elle t'arrive ta culotte, tu grandis trop vite ! Elle est à la fois fière et contrariée à l'idée qu'il ne va pas tarder à lui échapper, doucement, à ne plus être son tout-petit à elle. C'est la vie ça, Maria...

Jean-Pierre et Julie sont invités un dimanche sur deux à partager le repas de midi avec la famille Solari, où ils sont accueillis chaleureusement par Aldo et plus encore par Maria, qui se surpasse en cuisine, italienne le plus souvent. Lasagnes, tortelli, cappelletti... Tout fait maison, les pâtes, la sauce, je vous apprendrai, Julie, Pierrino il aime ça, hein, mon grand ?

Les amoureux savent se tenir, mais leur amour étant officialisé, ils peuvent se permettre quelques gestes tendres, se prendre la main, se frôler la taille, échanger un baiser furtif. Luigi fait semblant de ne pas trop s'intéresser à eux, mais rien ne lui échappe, ou presque. Il les a déjà vus s'embrasser, pour de bon, sur la bouche, pas à table bien sûr, mais dehors, sur le balcon, ou sur la pelouse derrière la maison, ou encore en bas, dans l'atelier. Une fois, il ne savait pas que Pierrino et Julie y étaient, il venait chercher son vélo et il est tombé sur eux, ils ne l'ont pas vu, il a filé vite fait. Quand il fait chaud, Julie porte des corsages bien décolletés, quand elle se penche on voit un peu ce qu'il y a dedans, même à table, Rosana aussi, mais ses corsages et ses robes sont moins échancrés, Maria y veille, et puis Rosana est sa sœur, ça ne lui fait pas le même effet.

Les amoureux excitent la curiosité de Luigi, et Pierrino parfois le charrie.

— T'as déjà embrassé une fille, Gigi ?

Non, bien sûr. Il n'aime pas ce genre de plaisanterie. Il hausse les épaules, embrasser une fille, pfff... mais malgré lui il rougit et Pierrino le traite de menteur.

A l'école, il y a des filles, les grandes, elles ont treize, quatorze ans, qui commencent à avoir « de la poitrine », un peu, ça fait une rondeur sous leur blouse. Les garçons se moquent d'elles, ils appellent ça des « nénés », eh, Josiane, ou Colette, ou Monique, quand est-ce que tu me montres tes nénés ? Les filles font semblant

de se fâcher, mais elles gloussent, elles prennent des airs de demoiselles, elles narguent les garçons.

Douze ans ! c'est pas le bon âge... Trop grands pour certains jeux, trop petits pour autre chose. On se fait remettre à sa place si on essaie de s'approcher quand ça chahute au fond du préau ou derrière les « cabanes », autrement dit les W-C, qui ont aussi d'autres dénominations, carrément grossières. Certains se vengent en allant « cafter » auprès du maître qui interdit le préau quand il ne pleut pas et l'arrière des « cabanes », parce qu'il sait ce qui s'y passe, mais d'une part il ne peut pas avoir les yeux partout en même temps, et d'autre part il a eu l'âge de ses élèves et il a connu aussi ces premiers émois, où le trouble et la gêne soufflent des ricanements et de piètres audaces.

Cette année, trois enfants sont en âge de faire leur communion solennelle, deux filles et Luigi. Pour un si petit village ce n'est déjà pas si mal. On a connu des années où il n'y en avait aucun. Ou un seul. Monsieur le curé s'arrange alors pour le reculer d'un an, s'il est encore trop petit, ou l'avancer d'un an, s'il est déjà d'une taille comparable à celle des autres. C'est le cas de Claude Lochard, qui serait tout seul l'année prochaine, dans le chœur de l'église, sous les regards plus ou moins bienveillants des ouailles. Armande a accepté l'arrangement, au moins si c'est fait ça sera p'us à faire, a-t-elle dit.

Pendant les deux jours qui précèdent la cérémonie, les communiant font leur « retraite », c'est-à-dire que monsieur le curé, secondé non pas par un sacristain, mais par la bonne paroissienne qui en fait office, leur fait répéter les prières et les chants, ainsi que les déplacements qu'ils auront à effectuer. La retraite s'achève par ce qui garantira leur pureté, une sérieuse confession. Ce n'est pas le plus

facile... Il faut bien s'accuser de quelque chose, mais de quoi... Dans le livre de « caté » qui les a accompagnés jusqu'ici, il y a bien une liste-type, mais pour un jour si particulier il conviendrait peut-être d'y ajouter quelque chose qui sorte de l'ordinaire chaque fois débité...

Les filles passent « à confesse » avant les garçons. Leurs listes seraient-elles plus longues ? Ou bien est-ce seulement le rituel ? L'une après l'autre, elles s'agenouillent dans le confessionnal au fond duquel monsieur le curé s'est installé, les yeux mi-clos. Ensuite elles retournent à leur banc pour faire leur pénitence, encore à genoux, à voix basse, avec des airs bien recueillis.

Pendant ce temps, Luigi et Bouboule, assis chacun à une extrémité du même banc, « planchent » sur leur confession, chacun regardant de temps en temps si l'autre écrit ou pas.

Voilà, c'est leur tour, monsieur le curé entrouvre la grille du confessionnal et leur fait signe. Bouboule gicle du banc pour être le premier, Luigi n'ose pas s'élancer, ce n'est ni le lieu ni le moment de s'affronter... Il relit sa liste, des plus banales, désobéissance, paresse, jalousie, ce qui n'est même pas vrai, gourmandise, ça c'est vrai, prières oubliées, rire à l'église, tourniquet avec l'encensoir, vrai aussi. Et que lui prend-il ? Il rajoute une ligne.

Bouboule en a fini, Luigi va prendre place, fait son signe de croix. Monsieur le curé a les yeux carrément fermés, mais il ne dort pas.

— Je t'écoute, Luigi.

— Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché. Je m'accuse de...

Il entame sa lecture, il pourrait simplement la réciter, il la connaît par cœur. Il a vite fini. Il hésite un instant, puis, un ton plus bas :

— Mon père, je m'accuse d'avoir eu des mauvaises pensées.

Monsieur le curé ouvre les yeux.

— Quelles mauvaises pensées, Luigi ?

Un silence. Il a parlé trop vite, et il ne peut pas faire marche arrière. Il ne va tout de même pas dire à monsieur le curé qu'il lorgne le décolleté de Julie, ou que des fois, pire encore...

— Alors, Luigi ?

— Euh... j'ai... j'ai déjà eu la mauvaise pensée de prendre des sous dans le porte-monnaie de maman... et aussi... et aussi de... goûter du vin en cachette pour voir comment c'est fort.

Monsieur le curé s'est redressé sur son siège et il réprime un sourire. Le petit Solari, avec son sourire charmeur et sa face d'ange, serait bien capable d'avoir des mauvaises pensées, des vraies, mais de son âge, sans danger encore. Rares sont les galopins qui ont la franchise de s'en accuser. Luigi vient de commettre le péché de mensonge, ça c'est sûr, mais il ne lui sera pas reproché.

— Je te bénis, Luigi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Pour ta pénitence tu réciteras dix « Notre Père » et dix « Je vous salue, Marie ».

Pour le jour de la communion, pantalon ou culotte courte ?

Pour les filles c'est facile, elles seront en « grande robe », pas toujours neuve parce qu'une robe de communiant se prête dans les familles, pour les petites sœurs, nièces, cousines, il suffit de faire ou défaire les ourlets selon les tailles.

Mais pour les garçons ? Les avis sont partagés.

Chez les Solari, Maria a tranché sans hésitation. Luigi portera son premier pantalon, gris clair, avec un pli comme ceux des grands et des hommes, un veston assorti et une chemise blanche. *Bello, bellissimo !* Il a déjà dû essayer l'ensemble bien des fois, pour que sa mère l'admire et l'admire encore. Gigi, mets un peu ton costume, ta mama elle veut te regarder ! Ou bien : Voilà quelqu'un, c'est la maman de Julie, Gigi, vite, il faut lui montrer ton costume ! Devant le

grand miroir de la chambre des parents, il se plie à ces démonstrations et sourit aux compliments. Ah, pour ça oui, Maria, vous avez du goût, vous savez choisir ! On a été dans un magasin de confection à Verdun, Aldo nous a emmenés, je voulais du beau ! On a acheté aussi le chapelet, le brassard, le cierge, tout ! Et la montre chez le bijoutier, voyez, plaqué or.

Chez les Lochard il y a eu des hésitations, des discussions, ça va coûter tout ça ! répétait Armande.

Mais maman, argumentaient ses filles, c'est un jour important pour Claude, tu vas voir le petit Solari il sera tout beau, tu ne voudrais pas que ton seul fils... Les Solari ils ont les moyens, pas nous. Vous trois vous avez eu la même robe, mais lui il est tout seul, ça ne resservira pas. Oh, maman !

Ils ont coupé la poire en deux. Des habits neufs pour le communiant, oui, des choses qu'il pourra remettre après, mais pas de « grande culotte » ! Pourquoi ? Parce qu'il n'a que onze ans, c'est trop tôt ! Mais il est grand pour son âge, il fait plus ! Non, onze ans c'est onze ans, culotte courte un point c'est tout. Armande ne cédera pas.

Le jour de la cérémonie, les quatre enfants sont alignés dans le chœur de l'église, derrière les prie-Dieu recouverts de velours un peu râpé, les deux garçons encadrant les deux filles. Luigi dans son beau costume, ses boucles brunes toutes brillantinées, Claude vêtu de neuf lui aussi, avec cette culotte courte qui lui descend tout de même au-dessous du genou, parce qu'il a fallu aussi choisir la taille en fonction de sa corpulence, donc assez large et de ce fait un peu trop longue. En revanche, ses cheveux sont d'une longueur raisonnable, résultat d'un harcèlement auprès de son père. Si tu me mets la boule à zéro pour ma communion, j'la f'rai pas, j'me sauverai ! Y serait capable de le faire, a jugé Armande, pour une fois t'as qu'à pas le tondre. Cet

acte de rébellion allait marquer sa première victoire, Edouard renonçant pour toujours à la tondeuse au profit d'une paire de ciseaux moins radicale.

La population du village au grand complet assiste à la messe de communion, c'est l'occasion de ranimer un peu la flamme de la religion, c'est émouvant d'entendre des enfants réciter des prières et entonner des chants religieux, même si leurs voix ne sont pas très assurées, même s'ils ne comprennent pas ce qu'ils viennent de promettre. Les communiant sortent les premiers, leur cierge à la main. Dans l'allée, Luigi sent une main qui effleure son bras d'un geste rapide. C'est Dilette. Elle s'est arrangée pour être au bord du banc. Ce soir elle aura de quoi écrire dans son carnet.

Trois mois plus tard a lieu le double mariage. Les parents de Maria et la mère d'Aldo ont pris le train pour la France, la Lorraine, avec plusieurs changements pour arriver à Verdun où les attendaient leurs enfants accompagnés de Gigi. Embrassades, rires et larmes mêlés, longues étreintes. Maria et Aldo retrouvaient spontanément leur langue qu'ils n'avaient plus que très rarement l'occasion de pratiquer. Depuis leur installation en France, ils n'étaient allés eux-mêmes à Vercelli que quatre fois, dont la plus récente à l'occasion de l'enterrement du père d'Aldo, début 47. Quant à Gigi, il passait successivement dans les bras de ses grands-parents sans tout comprendre de leurs exclamations, à part les « *que grande !* » et les « *que bello !* » dont ils l'inondaient. Serrés tous les six dans la voiture, le gamin à l'avant entre son père et son grand-père Canaletto, Maria à l'arrière entre sa mère et sa belle-mère, ils se sentaient plus soudés, plus italiens que jamais, et se seraient peut-être mis à chanter si n'avait pas pesé sur eux le souvenir du grand-père Solari.

La maison, avec le balcon et la salle de bains, les installations et les véhicules d'Aldo, preuves de sa réussite, Pierrino et Rosana, vite accourus, Julie et Jean-Pierre, le bonheur évident de leurs descendants, tout émerveille les grands-parents, tout les comble de joie et de fierté. Alors que dire du déroulement du double mariage,

des toilettes, des chapeaux et des bijoux des filles et des femmes, des costumes et des chemises empesées des hommes...

Gigi a revêtu ses habits neufs de communiant, mais sans le brassard et le chapelet, la médaille remplacée par un nœud papillon, la montre plaqué or bien en vue.

La communion, c'est spécial, un peu et même pas mal irréel, le Bon Dieu, les prières, le paradis, c'est solennel, il faut être sérieux, ne pas rire, se comporter en enfant modèle, en petit saint.

Le mariage, c'est bien autre chose, le bonheur, l'amour, les baisers, la jarretière de la mariée, la nuit de noces. Il a surpris sa mère et sa sœur dans des conversations aussitôt stoppées. Oh, Gigi, qu'est-ce que tu fais là ? Ça ne te regarde pas ce qu'on dit là !

Que va-t-il donc apprendre aujourd'hui ?

Une autre chose le tracasse un peu, sa « cavalière »... Julie a choisi pour lui une petite cousine, la seule fille à peu près de son âge. Quand elle est arrivée avec ses parents, il n'a fait que l'apercevoir.

Maintenant que le cortège se forme, elle vient se placer près de lui.

— Je sais que tu t'appelles Luigi, moi, c'est Chantal. T'as quel âge ? Ah, seulement ! Approche-toi plus près, tout à l'heure faudra qu'on se donne le bras.

Chantal. Elle est plus grande que lui, pas trop mais quand même, un peu grosse, une bouille ronde, pas très jolie... Ses cheveux sont bouclés, mais on voit bien que ce n'est pas du naturel, qu'on lui a mis des bigoudis, on dirait qu'elle a plein de petits boudins sur la tête. Elle est en robe longue, une robe bleu ciel en tissu brillant. Elle fait des manières, elle secoue un peu la tête, ça ne lui va pas du tout. Gigi pense à Dilette, ses jolies boucles, son fin visage.

Bras dessus, bras dessous avec Chantal pour le cortège. Puis main dans la main pour la quête, pendant que l'aumônière circule jusqu'au bout de chaque banc et revient vers eux. L'église est pleine, de tous les habitants du village et des amis et connaissances venus des environs. Beaucoup sourient aux deux enfants. Au milieu du quatrième banc sont assises Louise et Dilette. Luigi n'ose pas lui faire un signe, ni même un sourire. Ni lâcher Chantal, qui fait des mines, balance leurs deux mains jointes.

Tout au bout de l'avant-dernier banc, il y a la mère Lochard, et son fils, qu'elle s'entête à emmener aux offices. Bouboule fouille dans le porte-monnaie de sa mère pour en extraire une pièce, pas une grosse, hein, fais attention. Quand ses yeux croisent ceux de Luigi, il lui tire la langue, comme un malpoli qu'il est.

Voilà ensuite Luigi assis près de Chantal pour le repas, servi dans le garage d'Aldo débarrassé des véhicules et décoré de fleurs. Il en a assez, surtout parce que sa cavalière lui adresse sourire sur sourire, et elle s'est même permis de lui dire qu'il était « mignon »... Le plus discrètement possible, il s'éclipse et va rejoindre son grand-père Canaletto qui regarde cette campagne si différente de celle des environs de Vercelli. Avec ses quelques mots de français et les quelques mots d'italien de Luigi, ils essaient, difficilement, de se comprendre, mais s'ils n'y parviennent pas peu importe, ils sont ensemble, « *el Nono* » et « *el Bambino* ».

Et maintenant le bal, dans la grande salle de la mairie-école, ouvert par les deux couples de mariés, applaudis par toute l'assistance, les parents, les amis, qui « sont de la noce », auxquels se joint, c'est l'usage, le village tout entier, à l'exception des éclopés, des gens en deuil, et de ceux qui sont brouillés avec les familles en fête.

Les Solari sont bien vus de tous, juste un peu de jalousie chez certains, on n'y échappe guère quand tout vous réussit...

— Tu voudrais aller voir un peu le bal ? a proposé Louise à Dilette. La musique, c'est joli, et tu pourrais regarder de près les belles toilettes. Moi, ça ne me dit guère, mais je veux bien t'y emmener une petite heure pour te faire plaisir.

Non. Dilette a dit : J'en ai pas envie. Pour voir Luigi danser avec la fille qui lui tenait la main... Ça, elle ne l'a pas dit à sa grand-mère, elle l'a gardé pour son carnet, et sur la page de ce soir elle ne dessinera pas de cœur.

Luigi ne danse pas. Pour le moment, il regarde les couples qui virevoltent. Pour lui, le plus beau est celui que forment ses parents, son père dans son costume rayé gris, avec la cravate et la pochette en soie, ses cheveux d'argent, sa mère dans sa robe noire très chic avec le grand col blanc et ses bijoux en or, pas en plaqué, en vrai or. Ils ont raconté à leurs enfants l'ambiance de leur jeunesse, les bals improvisés sur les trottoirs ou dans la rue, à Mercy-le-Bas, avec tous les amis italiens fous de musique. Gigi entend des gens qui commentent les exploits de ses parents. Y a pas à dire, Aldo et Maria Solari sont des as de la danse ! Pour la valse, quelle élégance ! Et pour le tango, donc, ah, c'est beau le tango quand c'est bien dansé, avec des figures. La salle entière applaudit au tango renversé d'Aldo et de Maria.

Bientôt les mariés, les jeunes, les vieux, les enfants, tout le monde danse, avec plus ou moins de grâce, de souplesse, d'entrain.

— Luigi, tu es mon cavalier, tu dois m'inviter à danser !

Impossible d'y échapper. Chantal l'entraîne. Qu'est-ce que c'est comme danse ? Pas une valse, personne ne tourne. Un tango ? Non plus. Une sorte de marche, alors, les danseurs font des pas un peu

dans tous les sens. Luigi se sent ridicule. Est-ce que ses parents le voient ? Ou Pierrino, qui va se moquer ?

Chantal le serre un peu plus. Si bien que maintenant, contre lui, en haut de sa poitrine, il sent sa poitrine à elle. Mais pour un garçon et une fille, la poitrine ce n'est pas du tout pareil. Pour un garçon, c'est plat, et dur. Pour une fille, c'est un peu mou, et doux... Les nénés. Il sent les nénés de Chantal, il en est tout troublé. Et voilà qu'il se passe quelque chose plus bas, que son... sa... Vivement qu'elle soit finie, cette danse. Ça y est, la musique s'arrête. On en fera une autre tout à l'heure, dit Chantal, un tango, c'est bien.

Gigi sort de la salle, s'assoit sur une marche, un peu sonné, un peu honteux. Il entend la voix de sa mère qui a raccompagné des gens jusqu'au portail, elle les remercie d'être venus.

— Gigi, qu'est-ce que tu fais là tout seul ? Viens ! On va danser tous les deux, tiens, voilà justement un tango qui commence, tu seras mon petit amoureux !

Gigi dans les bras de sa « mama », bien serré. Il a la tête au niveau de sa poitrine, toute ronde, toute douce. Mais la poitrine d'une maman c'est bien autre chose que celle d'une fille. Ce n'est pas des nénés. C'est de la tendresse, on vient s'y blottir quand on est heureux, ou quand on a envie de pleurer. C'est un abri, un refuge. Le tango est fini. Gigi sourit à sa mère, à sa façon, les lèvres un peu tendues, le regard chaviré.

— Eh bien, mon Gigi, ça te fait de l'effet, le tango !

Et revoilà Chantal qui vient droit vers lui.

— Luigi, tu es mon cavalier, tu dois m'accompagner.

— T'accompagner où ?

— Tu verras, viens !

Chantal l'entraîne derrière les « cabanes » de l'école...

— Embrasse-moi, Gigi ! Si tu n'oses pas, ça veut dire que tu n'as jamais embrassé une fille. Alors ? Tu l'as déjà fait ?

Mentir ou avoir l'air bête ?

— Oui, je l'ai déjà fait ! Qu'est-ce que tu crois ?

— menteur !

— menteur ? Tu vas voir, tiens !

Il la prend dans ses bras, dans le noir il l'embrasse au hasard, à moitié sur la joue, à moitié sur la bouche, vite.

— C'est comme ça que tu embrasses, toi ? Attends, moi je vais te montrer !

Elle se colle contre lui, elle cherche sa bouche, il se débat, elle insiste, il capitule. Un vrai baiser comme les grands, ou du moins ça commence à y ressembler. Et voilà que plus bas, comme tout à l'heure en dansant...

Alors il se dégage. Si quelqu'un nous voyait...

— Tu veux toucher mes nénés ?

Affolé, Luigi s'enfuit en courant, laissant Chantal derrière les « cabanes ». Il a les jambes en coton. La peur. La honte. Et aussi l'envie...

La fête touche à sa fin. Les mariés se sont éclipsés, à la faveur d'une panne de courant survenue comme par hasard, qui a duré juste le temps de leur fuite vers leur nuit de noces. Plus tard dans la nuit les jeunes gens iront les dénicher. Luigi n'a pas l'âge de les suivre. Il sera dans son lit, à revivre les émotions qu'il vient de découvrir. A rêver d'une cavalière qui s'appellerait Dilette.

LE FEU AUX POUDRES

Octobre 1955

OceanofPDF.com

— M'sieur, c'était qui au juste les maquisards ? Mon père, il en a parlé hier avec un marchand de bois, il a dit qu'il y en avait eu à la Ravinette. Quand je lui ai demandé des explications, il m'a dit : T'as qu'à demander au maître d'école, il t'expliquera mieux que moi. Ils faisaient quoi, les maquisards ?

C'est un garçon du cours moyen deuxième année, comme Luigi, qui a posé la question.

De temps en temps, en fin d'après-midi, monsieur Goblin consacre une demi-heure à répondre à des questions que se posent ses élèves, sur toutes sortes de sujets. Comment on sait que la terre est ronde ? Pourquoi les filles sont plus petites que les garçons ? Les dinosaures c'est vrai ou pas ? Pourquoi on fait la paix et après on refait la guerre ? Quand il n'y aura plus de charbon qu'est-ce qu'on brûlera dans les usines ?

Le maître estime, à juste titre, que ce n'est pas perdre du temps que d'y répondre, que cette possibilité de s'informer aiguisé la curiosité des enfants et peut leur apporter des connaissances autres que les seuls enseignements scolaires soumis à des programmes. Il s'est rendu compte que même les plus jeunes censés dessiner ou regarder des livres illustrés pendant ce temps se détournaient de leurs activités pour écouter. Formuler les réponses se révèle parfois difficile, voire impossible, les sujets et le vocabulaire nécessaire

n'étant pas à la portée des enfants. Monsieur Goblin va même parfois jusqu'à leur avouer son incapacité à les renseigner. Je suis un instituteur, leur dit-il, pas un savant.

C'est la première séance de ce type pour l'année scolaire qui commence.

— Alors, vous voulez savoir ce qu'étaient les maquisards...

Le maître quitte son estrade et vient s'asseoir familièrement sur le coin d'une table.

— Les maquisards...

Après quelques instants de réflexion, non pas sur le sujet qu'il connaît bien, mais sur la façon de s'exprimer pour être compris, il se lance et bientôt se rend compte que son auditoire l'écoute avec attention. Les plus grands sont nés juste avant ou pendant la guerre. Ils en ont entendu parler dans leurs familles, dont certaines ont été directement touchées.

Un grand de treize ans l'interrompt.

— Moi, m'sieur, mon père, il a été fait prisonnier, quand il est revenu j'ai eu peur, je ne pouvais pas le reconnaître, je ne voulais pas l'appeler papa...

Monsieur Goblin connaît l'histoire du village, il sait que même si quelques noms ont été ajoutés sur le monument aux morts après cette guerre, aucun des enfants qu'il a là autour de lui n'est devenu orphelin, ce qui lui rend le sujet du jour moins difficile à traiter.

Il reprend la parole, en arrive aux maquisards, explique le pourquoi et le comment de leur mission, leurs conditions de vie, les cabanes dans les bois, les ravitaillements clandestins. Tous les enfants ont les yeux braqués sur lui et boivent ses paroles, même les filles, et jusqu'aux petits qui délaissent leurs jeux et leurs livres.

— C'est vrai, m'sieur, qu'y en a eu à la Ravinette, des maquisards ? Je sais où que c'est, moi ! J'ai déjà été faire du bois là-

bas avec mon père.

Il est rare que le gamin Lochard se manifeste sans être sollicité, c'est tout à son honneur aujourd'hui, la preuve qu'il s'intéresse.

Cet après-midi-là, au moment où monsieur Goblin libère ses élèves, ce qu'il lit dans leurs yeux quand ils le saluent le rend heureux, il a passionné son jeune auditoire. Il est bien loin de se douter de la suite...

— P'pa, le maître aujourd'hui il nous a dit qu'à la Ravinette y a eu des maquisards pendant la guerre. Tu le savais, toi ?

— Oui.

— T'en as vu, t'en as connu, toi ?

— P't-être bien, ça se pourrait.

Edouard n'est pas causant ce soir. Claude sait que dans ce cas-là il ne sert à rien d'insister. Armande est devant son fourneau, la louche à la main, il se lève pour aller chercher la soupière. Ils commencent tous les trois à manger, sans dire un mot. Claude voudrait bien en revenir aux maquisards, la réponse évasive de son père ne lui a pas suffi.

Mais ne voilà-t-il pas que c'est Armande, une fois la soupe finie et le plat suivant sur la table, qui à son grand étonnement le fait à sa place.

— Les maquisards... lâche-t-elle avec un haussement d'épaules, qu'est-ce qu'ils ont fait par ici ? Rien du tout ! Pas vrai, Edouard ? Y a eu des endroits où ils ont fait des actions, mais ceux d'ici... Pour moi, ces gars-là cherchaient surtout à se cacher, c'était pas la crème, plutôt des dégonflés...

— T'as p't-être raison, comment savoir, un jour ils ont filé, on n'a jamais su pourquoi.

— Y en a une qu'a dû regretter... si tu vois ce que je veux dire. La Margot de la Louise.

Tout en faisant semblant de se concentrer sur son assiette, Claude tend l'oreille. Ils sont comme ça, ses parents, ils croient que quand il mange il ne s'intéresse à rien d'autre, alors ils parlent comme s'il n'entendait pas.

— Tu dis ça, Armande, mais y a pas de preuve. Sa gamine, de qui elle est, y a qu'elle pour le savoir.

— Sûr que j'ai pas tenu la chandelle, mais si elle était d'un gars de par ici, on aurait fini par le savoir, tu sais bien qu'on n'empêche pas les gens de causer. La Margot a été vue sur le chemin de la Ravinette. Et quand elle a eu la p'tiote, elle ne faisait pas la fière, la Louise non plus.

— C'est du passé tout ça, Armande, et la pauvre Margot finalement si elle avait fauté elle a été bien punie, mourir à vingt et quelques années, c'est pas rien.

— Elle a eu quand même la chance que le manchot la prenne, et la gosse avec. Le manchot c'est pas son père mais la gamine elle s'appelle Maron comme lui, il l'a adoptée, comme ça elle a un nom. Enfin, c'est pas nos affaires mais quand même, c'est pour dire. Ben quoi, tu finis pas tes patates ? dit-elle en se tournant vers Claude, comme si elle avait oublié qu'il était là et qu'il avait pu entendre.

Depuis quelques minutes il avait toujours la fourchette en main mais il ne mangeait plus, il écoutait. Le père de Dilette était un maquisard... Il n'en revenait pas.

— Si si, je finis... Tu m'en avais mis beaucoup, m'man.

Ce soir-là, Bouboule a du mal à s'endormir. Il ne sait pas s'il est peiné ou content de ce qu'il vient d'apprendre, mais il a la sensation d'avoir un atout en main. Quand, comment l'utiliser ? Il ne le sait pas

encore, mais le voilà tout fier, et tout chamboulé, de connaître un secret.

Armande vient de rejoindre Edouard dans la chambre.

— T'aurais p't-être pas dû parler de ça devant le gamin, lui dit Edouard quand elle se couche, des fois qu'il le répète, sait-on jamais...

— Penses-tu ! Tu sais bien que quand il mange y a que son assiette qui compte. Et même s'il a entendu, il n'a pas pu comprendre, à son âge, surtout qu'il n'est guère malin, faut reconnaître.

Le lendemain matin, Claude file vers l'école afin d'être un peu en avance. Le portail est déjà ouvert, il s'y adosse et attend. Deux gamins arrivent ensemble.

— T'es déjà là, Bouboule ? Ta mère t'a mis à la porte ?

En guise de réponse, il leur décoche un pied de nez.

La cour se remplit peu à peu, des petits, des filles, des garçons. Il reste cloué au portail.

Arrive Gigi, qu'il fait semblant d'ignorer mais dont le sourire narquois ne lui échappe pas. Depuis leur premier accrochage, ils ne se sont jamais réconciliés, il y a toujours un feu qui couve entre eux.

Ah, voici Dilette, avec son cartable rose de fille au dos. Elle franchit le portail, marque un très court instant de surprise en voyant Claude tout seul, comme s'il attendait quelqu'un. Il fait un pas vers elle, elle court rejoindre ses copines. Une manœuvre que surprend Gigi et qui l'intrigue, d'autant plus que Bouboule quitte le portail et vient se poster cette fois tout près du petit groupe de filles auquel Dilette s'est jointe.

Monsieur Goblin apparaît sur l'escalier, tape dans ses mains, les enfants se mettent en rangs, entrent et s'installent à leurs pupitres. Bouboule se trouve dans la même rangée que Gigi, qui sitôt assis se

tourne vers lui. Il regarde du côté de Dilette, encore ! Mais qu'est-ce qu'il lui veut aujourd'hui ?

— Luigi, tu peux répéter ce que je viens de dire ? Décidément, tu n'es pas attentif ce matin. Quelque chose ne va pas ?

— Non, m'sieur.

La classe a commencé il y a à peine une heure et c'est déjà la troisième fois que le maître a pris Gigi en faute d'inattention. Et à chaque fois il a surpris le même manège, un regard du côté de Bouboule, un regard du côté de Dilette.

Pendant la récréation, il surveille discrètement les deux gaillards, remarque que Claude ne se mêle à aucun groupe, qu'il a souvent l'œil sur Dilette. Tiens, voilà Luigi qui s'approche de lui, ils se parlent. Attention. Non, ça ne dégénère pas, si ce n'est qu'en paroles, tant qu'ils n'en viennent pas aux mains, mieux vaut ne pas intervenir.

— Bouboule, qu'est-ce que tu lui veux à Dilette ? Tu l'attendais ce matin ? Pourquoi ?

— Parce que je sais des choses sur elle, des drôles de choses.

— Tu sais rien du tout, t'es qu'un menteur. Tu veux qu'elle te regarde, Dilette, c'est tout, mais elle se moque bien de toi !

— Si, je sais quelque chose.

Mine de rien, le maître vient vers eux.

— Allez, dégage, macaroni ! siffle Bouboule entre ses dents.

Luigi ne répond pas et détale en courant.

Maria a vite remarqué, durant le repas de midi, que Gigi n'était pas dans son assiette. Pas une seule fois il ne lui a souri. Quand il est reparti vers l'école elle l'a questionné.

— Qu'est-ce que tu as, mon Gigi ? Tu n'as pas bien travaillé ce matin ? Le maître t'a grondé, puni ? Dis-moi, mon petit, ta mama elle peut tout comprendre.

— Non, mama, y a rien.

Il lui a fait son fameux sourire et s'est jeté dans ses bras avant de filer à toute vitesse sans se retourner. Maria l'a regardé en soupirant. Si, il y a quelque chose.

C'est à la récréation de l'après-midi que le « drame » éclate. Les deux garçons ne se mêlent à aucun jeu. Luigi n'a pas digéré l'insulte du matin : macaroni ! Et il se demande ce que peuvent être ces « choses » sur Dilette. Il tente de s'approcher de Bouboule sans attirer l'attention de monsieur Goblin. Les voici face à face, tous les deux l'œil mauvais.

— Tu me cherches, macaroni ? Tu vas me trouver !

— Si tu crois que tu me fais peur, menteur, gros lard !

Bouboule fait semblant de ne pas souffrir de sa silhouette empâtée, mais dans le fond il sait qu'il n'est pas comme les autres, trop gros, mal fichu, mal habillé, avec un père qui ne s'occupe guère de lui et une mère qui lui fait honte, parce qu'elle est à moitié infirme, mais surtout parce qu'elle dit du mal de tout le monde, qu'elle n'aime personne, même pas lui, son gamin.

Gros lard. Il va voir, le macaroni, et surtout il va entendre quelque chose qui va lui en boucher un coin !

— Ça te défrise que je regarde la Dilette parce que tu veux qu'elle ne regarde que toi ! Mais moi, j'en sais plus que toi sur elle. Son père, c'était pas le manchot, c'était un maquisard.

— T'es fou, Bouboule, tu dis n'importe quoi !

— Non. Le manchot, la Margot Chauvy s'est mariée avec lui pour qu'il adopte sa fille, mais son père c'était un maquisard, un bon à rien, un...

Luigi se rue sur lui, le renverse, les coups et les insultes pleuvent. Surpris par une telle violence, Bouboule ne parvient pas à se relever,

il se met à hurler, des cris aigus comme ceux d'un cochon qu'on égorge.

Tous les enfants accourent, les grands, les moyens, les petits, les garçons et les filles, suivis du maître qui n'en revient pas. Bouboule a cessé de crier, il se relève, la tête basse. Gigi est blême, mais il a du feu dans les yeux.

— Luigi, qu'est-ce qui t'a pris ?

— M'sieur, il dit que Dilette est la fille d'un maquillard !

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire...

Monsieur Goblin est atterré. Luigi poursuit :

— Oui, m'sieur, il dit que son père, c'est pas celui qui est mort avec sa mère, que celui-là il l'a adoptée... C'est pas vrai, m'sieur, il ment, il ment !

Ces derniers mots s'étouffent dans un sanglot.

Les enfants, du moins les plus grands, comprennent que cette fois la bagarre entre Luigi et Bouboule a une cause grave, puisqu'elle concerne des adultes, et même des morts.

— M'sieur, je ne vois plus Dilette, elle était là près de moi... M'sieur, le portail est ouvert, elle s'est sauvée !

C'est une grande de la classe du certif qui vient de réagir.

— Cours vite jusqu'à chez madame Chauvy, Solange, pour voir si elle y est ! Et vous, les enfants, retournez en classe, à vos places, dans le calme. Non, Bouboule, pas toi, Luigi non plus, approchez.

Ils s'avancent, Luigi la tête haute, les bras croisés sur la poitrine, il renifle pour refouler ses larmes. Bouboule a aussi les bras croisés, mais il fixe le sol, ne relevant les yeux que pour des regards de travers.

Voilà Solange qui revient déjà, elle a couru.

— M'sieur, Dilette elle est avec sa grand-mère, dans le jardin, sur le banc. J'ai vu qu'elle pleurait. J'ai pas osé m'approcher.

— Tu as bien fait. Retourne en classe, maintenant, avec les autres.

— Moi aussi, m'sieur ? demande Bouboule.

— Une minute. Je crois comprendre ce qui s'est passé entre vous, mais comme c'est allé loin, cette fois, cela regarde aussi vos parents. Je vais les convoquer, du moins les mamans puisque les pères travaillent, et nous nous expliquerons ensemble.

Bouboule se trouble.

— Ma mère, elle a du mal de marcher, elle...

— Elle prendra son temps, on l'attendra. Maintenant, en classe, pas à vos pupitres, chacun dans un coin.

Avant de reprendre la direction de la classe pour la petite heure qui reste, puisque l'affaire a pris du temps, le maître rédige rapidement deux convocations aux noms de madame Solari et de madame Lochard et charge Solange d'aller les leur remettre.

— Bonjour, madame Lochard, le maître m'envoie pour vous donner ça.

— Qu'est-ce que c'est ?

Solange ne répond pas, elle file chez les Solari.

Armande garde longtemps le papier dans sa main, elle le lit et le relit sans y trouver la moindre explication, étant donné sa brièveté. « Madame, je vous prie de bien vouloir venir à l'école à 17 heures pour une affaire concernant votre fils. » Elle reste assise sur une chaise, inquiète, mal à l'aise, jusqu'au moment de se préparer, de troquer ses savates éculées contre des chaussures potables, de vérifier devant la glace l'état de son chignon, d'ôter son tablier et d'enfiler son gilet, d'attraper sa canne et de se diriger vers l'école, péniblement, sans regarder ni à droite ni à gauche. Elle ne sort jamais, ou si peu, que ceux qui pourraient la voir seraient capables de lui demander où elle va, et pourquoi...

Maria a vu arriver Solange du haut de son balcon qu'elle balayait. Etonnée de la voir dans la rue alors qu'elle aurait dû être en classe, elle est descendue pour savoir ce qui se passait. Elle n'a eu que le temps de prendre la lettre qui lui était tendue. Depuis qu'elle l'a lue, elle ne tient plus en place. « Une affaire concernant votre fils... » Une affaire... Gigi, qu'est-ce qu'il a fait, mon Gigi... Et s'il était malade... et si... Ou alors c'est pour une bonne nouvelle, des compliments, la dernière fois qu'elle a parlé avec monsieur Goblin il lui a dit que Luigi était un enfant très intéressant, très vif, en avance pour son âge... Au moment de partir, elle se recoiffe, elle met un peu de rouge à ses lèvres, juste une touche, un foulard de couleur vive.

Dans la rue, elle court presque, et voilà que devant elle elle reconnaît, de dos, la silhouette d'Armande qui gravit péniblement l'escalier. Elle s'arrête et sent monter sa colère. C'est encore son gros garçon qui s'est battu avec Gigi, une fois passe mais pas deux, et cette fois il a dû lui faire du mal, le blesser... Elle grimpe les marches en courant, traverse la cour et arrive à la porte de l'école en même temps qu'Armande. Monsieur Goblin les attend, l'air sérieux, et même préoccupé. Il les salue, les invite à le suivre. Dans la salle de classe, les deux garçons sont assis à leur pupitre, les bras croisés.

Le maître avance une chaise pour Armande qui s'y laisse tomber, une autre pour Maria qui la refuse.

— Voilà, mesdames. Je vous ai demandé de venir parce qu'il s'est passé tout à l'heure entre vos enfants une chose qui dépasse le domaine scolaire. Laissez-moi vous l'expliquer, s'il vous plaît, ensuite vous pourrez vous exprimer.

Maintenant elles savent, elles ont tout entendu. Maria a été prise bien des fois de l'envie d'interrompre le maître, pour dire sa surprise,

son indignation, son émotion, surtout son émotion.

Son visage a parlé pour elle. Ses yeux n'ont pas quitté ceux de Gigi. Armande est restée de marbre, les yeux baissés, son corps s'affaissant de plus en plus, on aurait pu croire qu'elle allait s'endormir sur sa chaise.

— Je vous écoute, mesdames. Madame Lochard ?

Elle se redresse un peu, souffle, secoue la tête.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'vous dise...

— Madame Solari ?

— Je suis fière de mon fils, monsieur, même s'il a frappé... l'autre garçon... et j'ai beaucoup de peine pour madame Chauvy et encore plus pour sa petite-fille.

Armande prend la parole, sans pour autant lever les yeux, fixés sur ses chaussures qui bâillent.

— On le punira, not' garçon, n'ayez crainte, on le punira. Il s'en rappellera, de celle-là.

— Madame Lochard, Claude n'a qu'un an de plus que Dilette, comment peut-il savoir ce qu'il a affirmé, concernant la fille de madame Chauvy, et son gendre ? Il faut bien qu'il l'ait entendu quelque part !

— Oui... faut croire... Dans le village, ça a causé sur tout ça...

— Que des adultes en aient causé, comme vous dites, je le comprends, je le sais, mais un enfant !

Armande hausse les épaules, se ferme à nouveau. Monsieur Goblin n'insiste pas, mettre une mère dans une telle situation face à son fils a quelque chose de déplacé, de pathétique même, son attitude a valeur d'aveu sans que les mots terribles aient besoin d'être prononcés. Bouboule regarde sa mère. Et s'il disait la vérité à monsieur Goblin ? M'sieur, je savais pas tout ça, moi, c'est ma mère qui a parlé, moi j'ai fait que comprendre. Mais non, il ne peut pas. Il

aurait honte, pour lui-même, dénoncer un élève qui copie à l'école c'est déjà pas beau, alors dénoncer sa mère... Honte aussi pour elle, ce qu'elle a dit de la mère de Dilette, c'est pas beau non plus. Alors il se taira.

Un long silence suit, comme si tout était dit, que l'affaire était close.

Maria alors prend la parole :

— Et la petite, monsieur ?

— Elle est partie en courant après avoir entendu ce que vous savez maintenant. Solange l'a suivie, elle est allée se réfugier chez sa grand-mère. Madame Chauvy est une bonne personne, que les épreuves n'ont pas épargnée, mais qui a gardé toute sa générosité et sa bonté. Je la verrai ce soir, ainsi que Dilette.

Il n'y a plus rien à ajouter. Armande gratte le plancher du bout de sa canne, en signe d'impatience. Elle ne se sort pas trop mal de cette convocation dont le mot seul avait suffi à l'inquiéter. Une convocation ! Comme à la gendarmerie, comme devant un tribunal. Alors elle reprend le dessus.

— On le punira, monsieur l'instituteur, je vous l'ai dit.

Monsieur Goblin soupire. Les Lochard, le mari comme la femme, ont la tête dure. Mais ils ne sont pas violents. Jamais leur fils n'a été trop rudement corrigé. C'est parler qu'il leur faudrait savoir faire, mais ils ne savent pas...

Armande se lève, fait signe à son fils de la suivre, salue monsieur Goblin d'un simple signe de tête, sort de la classe, ignore Maria et s'éloigne lentement.

Gigi se rapproche de sa mama qui le prend dans ses bras. Il mesure sa chance, son bonheur.

Le soir même, les familles qui ont des enfants d'âge scolaire apprennent ce qui s'est passé à la récréation, raconté plus ou moins clairement. Pas complètement surpris en ce qui concerne la paternité du maquisard, des bruits ont couru en leur temps au sujet de cette aventure avec Margot, mais perplexes quant à sa révélation tardive, par un enfant, en plus. Il n'a pas pu l'inventer. Qui a parlé devant lui ? Sa mère ? C'est l'hypothèse la plus vraisemblable.

Les autres ne tarderont pas à être mis au courant à leur tour, dans la rue, au lavoir, dans les champs... Et il faut bien admettre qu'une nouvelle, surtout si elle est croustillante, ou mieux encore scandaleuse, c'est aussi une aubaine dans un village où règne la routine qui limite les conversations à la pluie et au beau temps, aux travaux des champs, aux petites misères de chacun...

Ce soir-là, chez les Lochard, l'ambiance est pesante. Armande a sa tête des mauvais jours et Bouboule semble plus fermé que jamais.

— Qu'est-ce donc qui se passe ? demande Edouard.

— Y se passe que j'ai été convoquée à l'école, rien que ça !

— Qu'est-ce que t'as fait pour que ta mère soit convoquée ? Hé, l'arsouille, j'te parle !

— Il a tout déballé sur la Margot Chauvy, que la p'tiote n'était pas la fille du manchot, tout !

— Pourquoi que t'as fait ça ?

Pas de réponse.

— Et il s'est encore bagarré avec le gamin des Solari, mais ce coup-ci c'est lui qui a été amoché.

Armande évite le regard de Bouboule, en pure perte puisqu'il a le nez dans son assiette.

Edouard ne sait que faire ni que dire. Tant que les gamins se battent entre eux, pour des histoires de gamins, c'est pas grave, mais là, ça va plus loin... Et le gosse qui ne veut pas s'expliquer... Une tête

de mule. Le secouer, lui flanquer une rouste ? Edouard n'a jamais été pour. Et Bouboule n'en dira pas plus. Et puis... et puis... Armande n'aurait pas dû parler de cette affaire-là devant lui. D'accord, quand il mange il mange, d'accord, il n'est pas des plus finauds, mais faut pas dire n'importe quoi devant les enfants, ils en comprennent des fois plus que ce qu'on croit. Mais c'était quand même pas une raison pour lui de tout déballer à l'école, de ce côté-là la mère a raison.

— J'ai dit au maître d'école qu'on le punirait, avoue Armande, alors que Bouboule a filé au lit sitôt la dernière bouchée avalée.

— Qu'on le punirait comment ?

— Je sais pas... mais j'ai une idée. J'irai demander conseil à monsieur le curé, étant donné ce que ça concerne il saura quoi faire. La Simone doit venir demain dans la matinée, je lui demanderai de me descendre au bourg pour aller au presbytère, le gamin n'ira pas à l'école, je l'emmènerai avec moi, monsieur le curé lui fera la leçon.

Simone... L'aînée des filles Lochard n'est pas mariée, elle assume parfaitement son célibat, et de ce fait c'est elle qui rend le plus de services à ses parents.

Le lendemain, Bouboule ne desserre pas plus les dents, il obéit à Armande qui lui dit de ne pas aller à l'école et d'attendre l'arrivée de Simone. Celle-ci s'étonne de le trouver planté devant la porte, avec son air buté, et encore bien davantage quand elle apprend par sa mère ce qui s'est passé. Elle tente en vain de la raisonner.

— Pourquoi le curé ? Que veux-tu qu'il y fasse ?

— Il saura lui parler comme il faut, lui dire des choses que nous on ne sait pas bien.

Il faut d'abord que monsieur le curé comprenne, parce qu'une fois introduite au presbytère par la servante, Armande ne sait par où

commencer, elle hésite, omet de dire que c'est elle qui a amené la conversation sur Margot, répète entre chaque morceau de phrase « voyez-vous, m'sieur le curé ».

Et ce n'est pas le gamin qui va l'aider, il est tassé sur une chaise, muet, fermé comme une huître, il n'a même pas dit bonjour.

Bouboule a compris qu'il s'y est mal pris, qu'il n'aurait pas dû dégainer si vite son arme, qu'il a tout gâché.

Alors comme il ne peut pas accuser sa mère pour essayer de rattraper le coup, il ne dira plus rien.

Quand monsieur le curé a enfin reconstitué le puzzle de cette affaire, il se doute de ce qu'Armande attend de lui. En effet...

— On n'ose pas le remettre tout de suite à l'école, vous comprenez, ils ont tous été choqués, les gosses, la gamine, le maître. Il va passer pour quoi après ça ?

— Madame Lochard, je pense en effet qu'il serait bon de l'isoler, le temps que cette histoire s'apaise, pour éviter d'autres disputes et bagarres.

— L'isoler... Qu'est-ce que vous voulez dire, monsieur le curé ? Pas le mettre en maison de correction tout de même !

— Ça n'existe plus, madame Lochard, les maisons de correction, et même s'il y en avait encore, Claude n'y aurait pas sa place. Par contre, je pense que le faire admettre au petit séminaire de Verdun serait une bonne solution.

— Au petit séminaire ! C'est ceux qui veulent devenir curés qui y vont !

— On y accepte aussi des jeunes garçons dont les parents souhaitent qu'ils reçoivent une bonne éducation, question études et aussi moralité. Je connais personnellement le père supérieur, si vous y consentez, je me chargerai au plus vite des démarches pour faire inscrire Claude pour cette année scolaire qui a tout juste commencé

et pourquoi pas jusqu'au certificat. Il sera ainsi dans un milieu propre à l'éloigner de certains sujets qui ne sont pas de son âge.

— Et... ça serait payant, monsieur le curé ?

— Eh oui, madame Lochard, ce n'est pas l'école publique, il faut savoir ce que vous voulez.

Edouard n'a plus eu qu'à dire amen et l'affaire a été rondement menée, trois jours y ont suffi. S'il lui en coûtait de se séparer de son « p'tit gars », il se disait aussi que cela éviterait à coup sûr entre la mère et le fils des affrontements qui couvaient dans leurs yeux et leur silence hostile.

— Tu feras pas l'arsouille, là-bas, hein ? dit-il en guise d'au revoir quand Bouboule, sa valise en main et son cartable au dos, valise et cartable neufs, il fallait bien adoucir la punition ou du moins faire semblant, monta dans la voiture de Simone, sans embrasser sa mère qui de son côté l'avait brièvement serré contre sa poitrine.

Il y a maintenant deux pupitres inoccupés dans la salle de classe. Celui de Bouboule, condamné à terminer sa scolarité au petit séminaire, et celui de Dilette, où elle reprendra sa place quand elle sera remise de ses douloureuses émotions.

Le soir même de l'esclandre, monsieur Goblin a eu une longue conversation avec Louise, alors que la petite, épuisée par le choc et ses larmes, s'était endormie.

— Je ne lui ai rien caché, monsieur l'instituteur, je ne lui ai pas menti, je lui ai tout expliqué. Ça n'a pas été facile, vous vous en doutez, mais il le fallait. Tout. L'aventure de Margot avec le maquisard, il s'appelait André Houlin, je l'ai connu, c'était un beau et gentil garçon, je n'ai pas eu le cœur de m'opposer à leur amourette. La paternité, monsieur Goblin... C'est pas facile d'expliquer à une gamine de dix ans que son père n'est pas celui qu'elle a connu comme

tel, mais un autre, un inconnu, disparu. Elle était tout en pleurs et en tremblements, elle disait : C'est pas vrai, mon papa c'était Gabriel, et moi j'ai dû lui expliquer la différence entre son papa et son père... Y a de quoi secouer une enfant, il lui faudra du temps pour digérer tout ça, si elle y arrive un jour...

— Gardez-la quelques jours auprès de vous, madame Chauvy. De mon côté je ferai en sorte que son retour à l'école s'opère dans le calme et la discrétion.

OceanofPDF.com

L'internat, on disait plus couramment la pension, impressionnait toujours les enfants, surtout ceux des campagnes, habitués au plein air, à la liberté. Le mot était cependant à double sens, selon les raisons pour lesquelles certains d'entre eux, pas très nombreux, y étaient placés.

Ce pouvait être une promotion, presque un honneur, quand il s'agissait de caser quelque bon élève dans un établissement où il pourrait développer toutes ses capacités, apprendre plusieurs langues, y compris le latin et le grec, ce que les cours complémentaires ne pouvaient pas lui offrir. Dans ce cas, la perspective de l'internat leur était présentée sous ses meilleurs aspects, souvent embellis, et considérée comme une chance qui minimisait un peu leur appréhension.

Ce pouvait être une sanction, souvent précédée de menaces. Si tu continues comme ça, on va te mettre en pension, bouclé, tu ne feras plus le malin ! Le plus souvent, la punition avait pour cause un comportement qui n'avait rien à voir avec le sujet des études, ce qui était le cas de Bouboule.

Et lui, le pauvre, c'est chez les curés que ses parents avaient choisi de l'enfermer...

La décision d'Armande, entérinée par Edouard, surprenait tout de même les villageois. Les Lochard n'y allaient pas de main morte... Les

uns les approuvaient, les autres non, mettant en balance, qui penchait d'un côté ou de l'autre, la faute du gamin et la rigueur de la punition. Le choix du séminaire suscitait aussi des commentaires variés, allant du plus grand respect et de la confiance envers les hommes de Dieu à la franche rigolade. Et si le Bouboule attrapait la vocation, il en ferait un drôle, de curé, lui ! A l'école aussi, dans la cour, quelques gaillards osaient des plaisanteries, joignaient les mains comme s'ils priaient, faisaient des signes de croix, répétaient des *dominus vobiscum*, hors de la vue du maître bien entendu... Cependant, l'affaire les impressionnait au plus haut point, et s'ils se moquaient ce n'était que pour crâner, dans le fond ils plaïnaient leur malheureux camarade en tentant d'imaginer son calvaire.

Le jour de son arrivée au petit séminaire, Bouboule, redevenu Claude Lochard, était attendu par un prêtre en soutane. Simone l'avait embrassé, sans réaction de sa part, et l'avait regardé suivre le prêtre qui marchait à grands pas, et pénétrer dans une imposante bâtisse dont la porte s'était aussitôt refermée. Il ne s'était pas retourné.

Au bout d'un long et large couloir, son accompagnateur avait ouvert une autre porte, celle d'une vaste pièce toute pleine d'armoires et d'étagères, et l'avait poussé vers la table derrière laquelle était assis un homme à lunettes, en soutane également, avec des cheveux blancs et un air sévère, et s'était tenu près de lui, les bras croisés.

— Alors c'est toi Lochard Claude, que tes parents ont choisi de nous confier !

Le gamin n'en menait pas large.

— Tu ne sais pas saluer ?

— Si. Bonjour, monsieur.

— On dit mon père, ici !

— Bonjour, mon père.

— Je sais pourquoi tu es ici. J'espère que ton séjour parmi nous te fera regretter le mal que tu as fait et que tu en obtiendras le pardon. Sais-tu tes prières ?

— Oui, m's... Oui, mon père.

— Alors agenouille-toi et récite le Notre Père.

Sa prière finie, plus balbutiée que récitée, Bouboule, ou plutôt Claude Lochard, n'osait pas se relever. Le père supérieur l'y autorisa et lui enjoignit de suivre son accompagnateur qui allait lui faire visiter les lieux et lui donner toutes les consignes nécessaires.

Le dortoir. Lit au carré, tu apprendras. Silence absolu à l'extinction des feux. Le vestiaire, la cordonnerie. Les lavabos, un pour deux. Les douches, une fois par semaine. Pose ta valise, tu la déballeras ce soir. Le réfectoire, des alignements de tables, des chaises en fer.

Vestiaire... Chez lui quand il se déshabillait il posait ses habits sur une chaise. Douches... Il ne connaissait que la grande bassine avec l'eau à charrier, et en guise de lavabo l'évier de la cuisine. Réfectoire... A la maison, une seule et unique table, bien épaisse, bien solide, bien longue, celle de la cuisine. Armande avait condamné la salle à manger même quand les filles et les gendres venaient au prétexte que ça faisait trop de dérangement.

— Maintenant, tu vas faire la connaissance de ta classe et du père instituteur qui la dirige. Prends ton cartable.

Encore un long couloir, des portes fermées de part et d'autre. Des bruits de voix.

Le curé accompagnateur avait ouvert l'une d'elles, tous les garçons s'étaient levés d'un même élan et se tenaient droits comme des i.

Le premier soir, après le repas, le passage au vestiaire, à la cordonnerie, au lavabo, la prière, dans son lit étroit Lochard Claude

s'était endormi comme une masse, anéanti par ce passage si brutal d'un monde à un autre.

— Il s'y fera, disait au même moment Armande à Edouard, faut savoir se faire à tout dans la vie.

Elle ne connaissait pas le nouvel univers de son garçon, ne savait comment l'imaginer, mais sa réflexion trahissait un doute, ou un remords, qu'elle chassa aussitôt.

— C'est pour son bien, il nous remerciera un jour.

— Et si y ne s'y fait pas...

— Les curés savent y faire, ils ont leur manière. Ils nous le rendront meilleur qu'avant, c'est bien ça qu'on veut, hein, Edouard, non ? Et p't-être bien même qu'ils arriveront à lui faire passer son certificat.

BOUBOULE, LE RETOUR

1955-1957

OceanofPDF.com

De ces deux années passées loin de sa campagne, Bouboule ne garderait que de mauvais souvenirs.

La promiscuité partout, dans les classes, au dortoir, au réfectoire, en promenade, et même aux douches, ne lui convenait pas du tout, habitué qu'il était à déambuler tout seul ou avec un ou deux copains dans le village et les alentours, à se débrouiller pour bien des choses. Il n'était pas le seul à se retrouver là pour indiscipline, le mot qui englobait toutes les fautes commises par des gamins qu'il s'agissait de remettre dans le droit chemin. Ils se reconnaissaient vite entre eux, à leur allure, à leur regard, à leur tristesse, à leur méfiance, mais ne sympathisaient pas, du moins dans les débuts. Ils ne se mêlaient entre eux, ou aux autres, les vrais élèves, que dans les activités collectives, les sports, les promenades. Ah ces promenades... Claude les détestait. En rangs, deux par deux, au pas de charge, parfois même en chantant, jusqu'aux limites de la ville, où le curé accompagnateur donnait l'autorisation de rompre les rangs. Mais la campagne ne ressemblait pas à celle qu'il connaissait par cœur, celle des ruisseaux, des mares qui signifiaient la pêche, des arbres auxquels il grimpait pour dénicher des oiseaux, des terriers, des taupinières, des essaims d'abeilles qu'il détruisait avec un bâton, des renards ou des blaireaux qu'il poursuivait avec des gestes de chasseur. Alors il restait assis dans l'herbe ou au bord d'un fossé, la tête entre les mains, et pensait avec intensité à cette campagne-là, celle qu'il aimait, la sienne. Il

comprenait difficilement l'entrain de ceux qui s'égaillaient dans la nature, acquiesçaient à toutes les suggestions, courir, jouer à saute-mouton, herboriser...

L'enseignement ne le passionnait guère non plus, les cours ne se passaient pas comme avec monsieur Goblin, qu'on pouvait interrompre, faire répéter, au besoin, à condition de demander poliment. Le père instituteur appelait ses élèves « messieurs »... Monsieur Lochard ! Quand il avait entendu son nom ainsi prononcé pour la première fois, il avait regardé tout autour de lui avant de comprendre et de se lever, déclenchant ainsi un début de fou rire général vite réprimé. Parfois, dans une leçon, il reconnaissait des mots, des phrases, entendus à l'école de Villiers, où il ne manifestait pourtant que peu d'ardeur et d'attention, mais où il se plaisait, et il devait alors se retenir pour ne pas pleurer.

Quant à l'instruction religieuse, évidemment obligatoire et largement diffusée, elle l'angoissait. Ses parents, en l'envoyant au séminaire, n'avaient-ils pas, en plus de le punir, l'intention de l'y laisser, jusqu'à ce qu'il devienne un curé, pour être sûrs qu'il ne les embêterait plus jamais, et qu'eux pourraient se dire fiers de leur fils ? Et lui, à force de prier et de prier encore, plusieurs fois par jour, n'allait-il pas tomber dans le piège, s'habituer, se résigner, jusqu'à accepter, et pourquoi pas y prendre goût ? Tout en lui avait beau s'en défendre, il n'était pas tranquille. C'est en classe, alors que partout ailleurs bien que malheureux il ne se rebellait pas et courbait le dos, qu'il récoltait ses seules punitions, en se tenant mal, en n'articulant pas, en écorchant des mots. Par peur de se laisser prendre au piège.

— Lochard Claude ! A genoux !

D'un geste, on lui montrait alors le prie-Dieu revêtu de paille tressée et non de velours, vers lesquels devaient se diriger les récalcitrants, pour y débiter un chapelet entier, et ne se relever

qu'après en avoir obtenu l'autorisation, l'âme plus tranquille. Non, il ne serait pas appelé au sacerdoce. Jusqu'à la prochaine angoisse...

Les élèves du petit séminaire avaient droit à des sorties pour retrouver leur famille, certaines obligatoires, pour les vacances, d'autres facultatives, en raison de l'éloignement, ou d'un souhait des parents. Le curé qui desservait Villiers ayant rempli lui-même les papiers pour l'inscription de Claude avait pris sur lui de ne cocher que les sorties obligatoires, la Toussaint, Noël, Pâques. Armande avait signé les yeux fermés.

Toussaint 1955. Premier retour à la maison, pour une semaine. Simone est allée chercher son frère. Elle n'a pas réussi à le faire parler dans la voiture. Armande et Edouard les attendaient sur le seuil de la maison.

Le père s'est approché le premier, a enveloppé son fils d'une étreinte rapide mais forte. Il était de la génération où les hommes ne s'embrassaient pas.

— Alors, mon p'tit gars, te v'là donc !

Sa voix chevrotait un peu.

Claude s'est avancé ensuite vers Armande, ému malgré lui, mais il a baissé la tête quand elle s'est penchée pour l'embrasser, pour que le baiser maternel ne touche que ses cheveux.

— Faut le laisser se reconnaître, va, dit Edouard en voyant le gamin monter dans sa chambre.

Sans pouvoir s'en faire la moindre idée, il devinait qu'il n'y avait pas grand-chose de commun entre la vie de là-bas et celle d'ici.

Le soir, à table, Armande cherchait à briser le silence qui la mettait mal à l'aise. Comment s'y prendre, sinon par ce qui comptait le plus pour lui, à son avis ?

— T'as pas grossi, mon garçon... heureusement que t'as de la réserve ! Je t'ai fait des patates rôties, t'aimes ça, hein ? Tends ton assiette ! On vous donne bien à manger tout de même, là-bas ? Pour le prix que ça coûte, ils doivent vous donner ce qu'y faut.

Edouard tentait une autre approche, peut-être plus susceptible de réchauffer l'atmosphère.

— Tes cheveux ont bien poussé, ils ne se servent donc de la tondeuse que pour eux, les curés ?

Peine perdue, pour le père, la mère et même les filles, ses sœurs, navrées de ce mutisme au goût de souffrance, pendant ces quelques jours de « vacances » il a à peine desserré les dents. Il ne s'est pas aventuré dans le village, se limitant au périmètre de leur maigre territoire, la cour, les dépendances, le jardin, le verger. Il a refusé d'assister à la messe de la Toussaint.

— T'as peur de voir des gens ? Qu'on te regarde ? Qu'on te cause ?

Non, il n'avait pas peur de voir des gens, mais peur de ne pas résister à l'envie de s'en prendre violemment à ceux qui viendraient à le questionner, le narguer, le regarder de travers, se moquer de lui. Genre Luigi, par exemple.

Peur aussi de croiser le regard de Dilette.

Faut savoir se faire à tout, disait Armande. Elle prêchait pour son saint, vu que c'est elle, des deux, qui se faisait le moins facilement à l'absence de Bouboule, qui carrément lui manquait.

Edouard avait son travail à la ferme des Duvier, de quoi s'occuper, parler. Mais elle... S'occuper quand on a du mal à marcher, à porter, à remuer la terre du jardin, à prendre quelque chose en hauteur, à transporter une corbeille pleine de linge, et jusqu'au faitout de soupe de la cuisinière à la table... Elle peinait de plus en plus, rageait contre son embonpoint qui lui pesait, devait attendre le soir pour recevoir de l'aide, et encore...

— J'en ai plein le dos, on a travaillé toute la journée, disait Edouard en apparaissant dans la cuisine. La soupe est prête, Armande ?

— Elle t'attend, sur la cuisinière. Et quand t'auras soupé, t'iras me tuer un lapin, pour demain, je peux p'us les attraper, moi.

— A c't'heure-ci ?

Bouboule n'était plus là pour l'aider, ni pour se faire enguirlander. C'est cela aussi qui manquait à Armande, quelqu'un à qui s'en prendre, pour quelque chose ou pour rien, quelqu'un sur qui passer ses humeurs, se venger de ses difficultés. Mais aussi pour reconnaître ses mérites, pour la complimenter de sa cuisine, pas par des mots, mais en s'empiffrant. Mange pas si vite, on t'en laissera, va... Edouard mangeait lentement, sans jamais manifester le moindre plaisir. On lui

aurait demandé le lendemain ce qu'il avait mangé la veille qu'à coup sûr il aurait été incapable de répondre.

De Toussaint en Noël, de Noël en Pâques, le temps pourtant s'est écoulé, et Bouboule a commencé à renouer avec sa campagne. Il s'efforçait d'éviter le plus possible les rencontres, mais constatait que les grandes personnes ne lui étaient pas vraiment hostiles, et que même certaines lui parlaient gentiment, le plaignaient. En revanche, il ne voulait encore revoir aucun des enfants de l'école, et surtout pas Luigi, son ennemi ! Mais quand arrivèrent les grandes vacances, pendant lesquelles les galopins, quand ils n'étaient pas requis pour les travaux des champs profitaient largement de leur liberté, il ne put résister au plaisir de les rejoindre. La façon dont il leur raconta sa vie au petit séminaire, agrémentée de quelques mensonges propres à le faire passer pour un dur, lui valut spontanément un retour d'estime.

Cette année-là, Aldo et Maria Solari partirent pour une quinzaine en Italie avec leur Gigi qui avait brillamment obtenu son certificat d'études et que ses grands-parents gardèrent avec eux jusqu'à la fin des vacances. Le grand-père Canaletto fit l'aller-retour en chemin de fer pour le ramener quelques jours seulement avant la rentrée. Ainsi les deux garçons n'eurent-ils aucune occasion de se rencontrer, pas plus qu'au long de l'année scolaire qui allait suivre, qu'ils passeraient cependant tous les deux à Verdun, la dernière pour Bouboule au petit séminaire, la première pour Luigi au collège technique, section mécanique.

Le 12 juillet 1957 exactement, Simone a fait un dernier voyage pour Verdun et comme un conscrit libéré Bouboule s'est engouffré dans la voiture avec tout son barda.

Pas un mot durant le trajet de retour. La grande sœur regardait son frère à la dérobée et mesurait le changement. Il avait maigri, ou plus exactement perdu la graisse qui enrobait son corps d'enfant, il avait grandi, pris du muscle. Sa chevelure apparaissait dans sa vraie nature, drue, entre blond et châtain. Son visage n'était plus celui d'un enfant, tout en rondeur, ni même d'un adolescent, mais déjà d'un adulte, alors qu'il n'avait que quatorze ans... C'est là qu'elle décelait une sorte d'anomalie, dans ce visage comme figé, dur, dans cette façon de se tenir, droit sur son siège, alors qu'aux voyages précédents il se tassait, la tête basse, l'air boudeur. Et ses yeux... Plus de regards par en dessous, à l'ombre des sourcils froncés, mais une fixité qui avait quelque chose d'inquiétant tant elle était inhabituelle. Simone se demandait ce que signifiait ce changement. Elle s'était attendue à une manifestation de joie, de délivrance, semblable à celle d'un condamné qui sort enfin de sa prison, ce qu'il était un peu, en sorte, même si les curés n'étaient pas des gardiens ni les dortoirs des cachots. Elle n'espérait pas le voir se précipiter dans ses bras, rire aux éclats, ou crier ou pleurer de joie, mais pour le moins sourire, exprimer son soulagement, ouf ça y est ! Rien de tout cela.

Il rapportait sa valise pleine de linge et de vêtements, renouvelés au fil de sa croissance par Armande qui constatait que décidément la pension coûtait cher, et son cartable qu'il ne rouvrirait plus jamais. Mais il rapportait surtout une foule de souvenirs qu'il garderait pour lui, et un désir de vengeance si fort qu'il saurait attendre pour s'en servir. Contre qui ?

Il n'était plus Bouboule, mais une boule de souffrance, d'humiliation, de colère, comprimée en lui. Pour combien de temps ?

— Alors Bouboule t'es revenu pour de bon ? Tu vas faire quoi, maintenant ? Le commis de culture comme ton père ?

— Oui. Le père Duvier ne demande pas mieux que de m'embaucher. Je commence demain. Les champs, les bêtes, j'aime ça, moi, je pourrais pas travailler enfermé. Enfermé, j'y ai été pendant deux ans, ça m'a suffi.

Un trio de gaillards d'une quinzaine d'années tout au plus s'est retrouvé au bord de la rivière, autour de leur ancien camarade de classe, qui apparemment n'a plus envie d'être un sujet de moquerie. Le geste vif par lequel il envoie ricocher un caillou plat sur l'eau donne une idée de qui il est maintenant. Les autres s'y essaient aussi, un concours s'engage, trois rebonds, quatre ! six ! bravo Bouboule ! C'est bien lui le plus fort.

Puis ils s'assoient sur de vieilles souches de saules, l'un exhibe un paquet de cigarettes entamé.

— J'l'ai piqué dans la poche du paletot de mon père, il croira qu'il l'a perdu.

Il sort une boîte d'allumettes, le paquet passe de main en main. Les gamins se mettent à fumer, avec des airs de durs, mais ne peuvent réprimer quelques quintes de toux.

— Et Gigi, tu l'as revu, depuis que t'es revenu ?

— Non, à croire qu'y se cache.

— Il apprend pour devenir mécano, pour entretenir les véhicules de son père et de son frère, ils ont un fameux matériel maintenant, les Solari père et fils, ils sont les plus gros entrepreneurs du canton.

— T'as changé, toi, Bouboule, mais Gigi aussi, dans un autre genre...

— Quel genre ?

Les trois gaillards rigolent.

— Les filles ?

— T'as deviné, Bouboule !

— Dilette ?

— Non, pas elle ! Il ne la regarde même p'us !

— Sans blague...

Un drôle de sourire se dessine sur le visage de Bouboule.

A douze ans déjà Gigi s'accusait de mauvaises pensées. A la dérobée il regardait les amoureux, Pierrino et Julie, Rosana et Jean-Pierre. Les nénés de Chantal, au bal de la noce. Tu vas voir si j'ai jamais embrassé une fille... Tout cela n'avait plus cessé de le tracasser, de le tenter, de le culpabiliser aussi, et même un peu de l'effrayer.

— Votre fils est précoce, madame Solari, disait l'instituteur à Maria.

Il ne croyait pas si bien dire...

Les grandes filles de l'école que le développement de leur corps commençait à titiller se réfugiaient sous les tilleuls de la cour, les garçons les voyaient jacasser, rire, s'enfuir avec des grands cris quand ils s'approchaient. Les garçons... Elles les disaient bêtes, grossiers, ridicules avec leurs culottes courtes et leurs blouses, ce qu'ils étaient en effet pour la plupart. Mais ils les intéressaient tout de même, du

moins certains, et leurs cris effarouchés étaient une façon de les provoquer.

— Gigi, qu'est-ce qu'il est mignon, lui, et toujours bien habillé. Il a de ces yeux ! Et son sourire ! Si seulement il avait un ou deux ans de plus...

Il n'avait donc que treize ans quand un jeudi de mai il avait fait partie d'un petit groupe de cueilleurs de muguet entraînés par des cueilleuses, et qu'il avait connu là sa première initiation. Toute relative, certes, mais pour son âge... Pris au piège qui l'inquiétait et le tentait cependant, il avait vu, il avait touché, il avait montré, il avait été embrassé, il avait... il avait... Rouge de surprise, de honte et d'émoi.

— Alors, mon Gigi, tu en as trouvé du muguet ?

— Oui, maman, tiens, c'est pour toi !

— Merci, mon fils. Oh, mais tu es tout décoiffé et tout chiffonné, on dirait que tu t'es roulé par terre ! Va te laver et te changer !

— C'était dans les bois, maman, j'ai trébuché plusieurs fois, et il y avait des ronces aussi.

Vite il était allé s'enfermer dans la salle de bains où il avait essayé de reprendre ses esprits et d'oublier ce moment si troublant. Maman, si elle savait d'où je viens, ce que j'ai fait... Et Dilette ! Il ne recommencerait plus, jamais ! Ou alors, pas de sitôt...

Il avait recommencé. Pas souvent, bien sûr, mais quand une expédition se décidait, il se débrouillait pour en être. Avec ses copains, ils appelaient ça « faire la quique ». Entraîner des filles ou se laisser entraîner par elles, derrière des meules, dans des granges, avec la frousse d'être vus et dénoncés, ce qui contribuait largement à borner leurs audaces. Ils prenaient ce qu'ils faisaient pour des jeux,

mais savaient que ces jeux-là pouvaient être dangereux. S'ils ne pensaient qu'au risque d'être pris en flagrant délit et de recevoir une correction, les filles en revanche se sentaient plus sérieusement coupables du seul fait de leur féminité, même celles que leurs mères n'avaient pas encore initiées, mais que leur instinct mettait en éveil. Si bien qu'après avoir souvent ouvert les jeux c'était encore elles qui y mettaient fin.

« La quique... » Le mot était rigolo, la chose aussi. Tant qu'ils se limiteraient à faire semblant...

OceanofPDF.com

Dilette a maintenant treize ans. Son apparence est encore davantage celle d'une fillette que d'une adolescente, c'est tout juste si deux petits seins timides commencent à pointer sous ses corsages et ses tabliers. Louise ne peut s'empêcher de lui rappeler presque quotidiennement sa ressemblance avec Margot.

— A ton âge, elle était quand même un peu plus grande et un peu plus développée que toi, mais à part ça tu es son portrait. Ton teint, tes yeux, tes cheveux... Comme elle t'aimait, ta maman !

Louise qui avait dû dans l'urgence révéler et expliquer tant de choses avait compris que ne pas en faire un sujet tabou, mais au contraire répondre à toutes les questions et entretenir le souvenir des disparus, était nécessaire pour la petite. Ta maman. Ton papa, Gabriel. André, ton père.

Elles étaient parvenues toutes les deux à parler des chers absents avec une forme de sérénité bien sûr souvent teintée d'une forte émotion. Mais la grand-mère savait aussi rappeler des souvenirs drôles, en particulier quand il s'agissait de Gabriel.

— Il te faisait tenir le volant du camion, c'était pas prudent quand même, mais ça nous amusait de te voir avec tes petites mains... Et tu faisais la fière, et tu riais, tu riais !

— Grand-mère, parle-moi de mon père André.

De sa mère et de Gabriel elle se souvient, même si le temps les rend parfois flous, si elle a besoin de l'aide de Louise, ou des photos

tirées de son tiroir pour se remémorer quelques détails. Mais son père, elle ne l'a jamais vu en vrai. La seule petite photo, où il pose avec Margot, que sa grand-mère possédait et lui a donnée, n'est pas très nette. Elle emprunte la loupe dont Louise se sert souvent pour lire les petits caractères du journal pour scruter le visage de son père, tenter d'y trouver quelque petite ressemblance, en vain, elle ne parvient pas à le faire exister.

— Je ne sais pas grand-chose de lui, ta mère non plus, mais ça ne les a pas empêchés de s'aimer.

— Mais Gabriel, elle l'a aimé aussi. Moins ? Plus ? Autant ?

— L'amour ne se mesure pas, mais on peut aimer plusieurs fois, et fort, la preuve... En aimant Gabriel, Margot n'a ni oublié ni trahi André.

Ce passé tragique est devenu une richesse et une fierté pour Dilette, mais elle aurait voulu qu'il lui soit révélé par sa grand-mère, et non pas dans un déballage comme celui qui a eu lieu dans la cour de l'école, il aurait alors été leur grand secret à elles deux.

Grand-mère, toi qui savais, pourquoi tu ne m'as rien dit ?...

Elle ne lui posera jamais la question, parce qu'elle en devine la réponse. Je ne voulais pas te faire de peine, j'attendais que tu sois plus grande, je t'aurais expliqué ton passé, plus tard. J'ai sans doute eu tort, je ne savais pas comment m'y prendre. Je regrette, ma petite, pardonne-moi.

Oui, grand-mère, je te pardonne. Je n'ai plus que toi. Et Gigi.

Bouboule a continué à questionner ses copains, en particulier au sujet de Dilette.

C'est ainsi qu'il a appris que monsieur Goblin était intervenu auprès de madame Chauvy pour envoyer sa petite-fille au cours

complémentaire.

— Elle y va comment ? Pas à pied quand même !

— Bien sûr que non, quatre bornes aller-retour ! Comme la Jeannette Hubert y va aussi, au CC, c'est sa mère qui les emmène toutes les deux en auto et va les rechercher le soir, et sa tante qui les prend en pension pour manger à midi. Madame Chauvy lui donne plein de choses à la place, de son jardin et de ses clapiers. Mais y a des jours où elles y vont à vélo, quand il fait beau. Comme elles sont les seules à vouloir aller plus loin que le certif, elles se prennent pas pour rien, elles font les demoiselles.

Le certif, lui, il l'a raté, malgré l'acharnement des curés. Il prétend qu'il l'a fait exprès, mais en réalité c'est pour lui une humiliation de plus.

— Elle veut faire quoi, la Dilette ?

— Je sais pas, institutrice, peut-être, ça ne m'étonnerait pas.

— Institutrice, elle se mouche pas du pied... C'est sûrement la mère Chauvy qui la pousse, pour qu'elle devienne quelqu'un, après toutes ses histoires.

Bientôt Bouboule n'a plus qu'une idée, revoir Dilette, lui parler. Les jours de beau temps, quand il va chercher les vaches au pré pour la traite à l'étable, il aperçoit parfois sur la route les deux collégiennes qui pédalent avec ardeur. Mais c'est Dilette seule qu'il veut rencontrer. Comment s'y prendre ? Et voilà qu'une fin d'après-midi c'est un seul vélo qu'il aperçoit au premier tournant de la côte... Jeannette est à l'hôpital, on va l'opérer de l'appendicite. Il ne se pose aucune question, il court à toute vitesse sur le chemin pour arriver tout juste à l'embranchement avec la route, dans le second virage. Dilette le voit soudain surgir, son bâton de vacher à la main. Prise de panique, elle envisage d'abord de foncer tout droit, mais de peur qu'il

la fasse tomber, elle freine, et s'arrête. Comme il a changé ! Grandi, musclé. Il n'a plus grand-chose du Bouboule dont tous se moquaient. Mais quel regard, direct, dur, presque menaçant...

— On dirait que je te fais peur, Dilette, mais je te veux pas de mal, au contraire. Je veux seulement qu'on parle un peu, tous les deux.

— Je n'ai rien à te dire.

Il s'approche un peu plus, pose une main sur le guidon du vélo.

— Lâche ça, laisse-moi partir !

— Ecoute-moi d'abord. Si c'était le Gigi qui t'avait arrêtée, tu l'écouterais, lui ! Ton Gigi ! Mais maintenant il se fiche pas mal de toi. Tu veux savoir ce qu'il fait ? La « quique », ils appellent ça, avec ses copains. Ça veut dire qu'ils font des choses avec les filles, qu'ils veulent faire comme les grands, qu'ils...

— Tais-toi ! menteur ! menteur ! Lâche mon guidon, laisse-moi partir !

— C'est un salaud, ton Gigi, fallait que tu le saches.

Dilette tremble, des larmes jaillissent de ses yeux.

— Tu mens, tu n'es qu'un sale menteur !

— Tu le sais pourtant que je suis pas un menteur, t'en as eu la preuve, un jour à l'école, rappelle-toi ! Tout ce que j'ai dit ce jour-là, c'était vrai.

Il lâche le guidon, Dilette se remet en selle, son vélo zigzague, elle peine à retrouver son équilibre.

Quand enfin elle file tout droit, elle entend crier derrière elle.

— J'te veux pas de mal, Dilette, j'te jure, j'te ferai jamais de mal !

Louise attend sa petite-fille sur le seuil de sa maison, elle a préparé son goûter, elle se réjouit à l'avance de cette fin d'après-midi qu'elle va passer à la regarder manger, puis ouvrir ses livres, ses cahiers, se mettre à écrire, à lire, à apprendre. Ce qu'elle aime

surtout, c'est lui faire réciter les poésies, elle met si bien le ton... Ah la voilà !

— Mais qu'est-ce que tu as, ma p'tiote ? Tu pleures ?

Pour la seconde fois, Louise doit recueillir sa petite tout en larmes, la faire parler, pour savoir ce qui s'est passé, et trouver les mots pour la consoler.

— Non, ma Dilette, Gigi n'est pas un salaud, comme a dit le gamin Lochard, c'est plutôt lui qui en est un. Tu sais, il y a un âge où les jeunes garçons et les jeunes filles commencent à se regarder, ils entendent dire qu'un tel est amoureux d'une telle, ils ont envie de se prendre un peu pour des grands, mais rassure-toi ça ne va pas bien loin, ils ne font pas de mal, ils ont trop peur que leurs parents l'apprennent.

— Mais ils font quoi, grand-mère ?

— Pas grand-chose, je te dis, des chatouilles, ils rigolent ensemble, ils s'embrassent peut-être un peu, les plus dégourdis.

— Tu l'as fait, toi, grand-mère, quand tu étais jeune ?

— Dans not' temps, les parents étaient bien plus sévères, et les enfants moins téméraires, on n'y pensait même pas, à part quelques-uns. Allez, ma p'tiote, viens, t'as même pas goûté... Y a pas de quoi te mettre dans un état pareil. C'est pas de l'amour ça, c'est de la curiosité de jeunots.

Le soir dans son lit Dilette réfléchit aux propos de Louise, devine qu'elle a volontairement minimisé les choses.

Non, ce n'est pas que de la curiosité, c'est aussi de l'amour, un peu, en tout cas pour moi oui. Je ne pourrais pas me laisser embrasser par un garçon que je n'aimerais pas. Bouboule est méchant, oui, mais je suis sûre qu'il ne ment pas. Il a voulu encore une fois se venger de Gigi, sûrement parce que les filles ne le veulent

pas, lui. Mais de savoir que Gigi fait des choses avec les filles, ça me dégoûte, et ça me fait de la peine.

En même temps que l'amour Dilette découvre à son tour la jalousie.

Elle ouvre son tiroir, prend son carnet secret auquel elle n'a rien confié depuis longtemps. Et une à une elle en arrache les pages qu'elle déchire pour les jeter demain dans le foyer de la cuisinière.

Bouboule n'a pas pu résister au plaisir de raconter à ses acolytes sa rencontre avec Dilette, à sa manière, c'est-à-dire avec des exagérations et un langage qui camouflaient ses propres sentiments, à savoir le dépit et la jalousie. Faire mal pour se venger de son propre mal, en avait-il conscience ?

— Faut voir pour qui elle se prend maintenant, la petite-fille de la mère Chauvy ! Comme si elle ne se rappelait p'us ce que tout le monde sait ! Les frisettes, la jupe relevée jusqu'au milieu des cuisses, et le ton qu'elle a pris pour me parler, la bouche en cœur ! « Je n'ai rien à te dire ! » Moi si, j'avais quelque chose à lui dire, concernant son Gigi. Je lui ai tout balancé.

— La « quique » ?

— Et alors !

— T'aurais p't-être pas dû, finalement, dans le fond c'est qu'une pauvre fille, même si elle fait un peu la pimbêche.

— Mais c'est pour son bien que je lui ai ouvert les yeux ! Mine de rien, c'est une bonne action ce que j'ai fait !

Une fin d'après-midi d'octobre, de son balcon qu'elle vient de balayer pour la troisième fois de la journée à cause du vent, Maria aperçoit Dilette, qui marche droit devant elle, et passe en accélérant le pas.

— Eh bien, petite, tu ne me salues plus ?

Elle s'arrête, gênée, et lève le nez vers le balcon où s'est penchée Maria.

— Si, bonjour, madame Solari, mais je suis pressée, je vais voir Jeannette.

— Tu as bien cinq minutes pour monter, il y a si longtemps que je ne t'ai pas vue. Allez, fais-moi plaisir, monte !

Comment résister à madame Solari qui l'a toujours accueillie avec tellement de gentillesse et de fantaisie, qui l'attend à la porte de sa cuisine, comme toujours souriante et parfumée, et qui l'embrasse chaleureusement.

— Je sais que tu vas au collège et que tu dois avoir beaucoup de devoirs, mais quand même, Dilette, tu pourrais venir me dire juste un petit bonjour de temps en temps. Mais je ne t'en veux pas. Je suis contente de te voir aujourd'hui. Alors, dis-moi, les études, ça marche ? Tu veux faire quoi au juste ?

— Je ne sais pas encore, madame Solari, je verrai après le brevet.

— Maîtresse d'école, ça t'irait bien, c'est un beau métier. Gigi, il sait ce qu'il veut faire, lui, travailler avec son père et son frère dans l'entreprise, mais comme spécialiste de la mécanique, maintenant pour ça il faut un diplôme. Dommage qu'il ne soit pas là, il serait content de te voir. Vous êtes déjà un peu des petits amoureux vous deux, non ? Ne rougis pas comme ça, Dilette, je te taquine, c'est pour rire. Allez, on parle d'autre chose. Madame Louise va bien ?

— Madame Solari, il faut que je m'en aille, Jeannette m'attend. Excusez-moi.

— Tu reviendras ? Promets-moi. Un jour où Gigi sera là, je l'enverrai te chercher et je ferai un gros gâteau qu'on mangera ensemble pour le goûter, tu viendras, hein ?

Maria regarde Dilette redescendre l'escalier et s'éloigner, sans s'être retournée comme elle le faisait toujours pour un petit geste d'au revoir. Qu'est-ce qu'il y a avec Gigi ? C'est parce qu'elle va faire des grandes études et lui seulement de la mécanique qu'elle ne s'intéresse plus à lui ? Ça m'étonnerait, quand même... Ou alors ils sont ce que j'ai dit, des petits amoureux... Maria sourit. C'est mignon, à cet âge-là, encore innocent, ça se trouble et ça rougit pour un rien.

Mais les mœurs changent, elle le sait pourtant et s'émeut parfois de certaines situations, de certains comportements qu'elle juge osés, dangereux, que ce soit dans la réalité ou dans les films. Aldo a fait installer chez eux un poste de télévision qui ravit Gigi. Ne regarde pas, lui ordonne-t-elle parfois, quand elle juge les images déplacées, avec ce mélange de culture italienne fortement marquée par la religion, cette confiance aveugle qu'elle accorde à son gamin, comme elle l'a accordée à Pierrino et à Rosana, parce que ses enfants à elle ne peuvent pas être tentés par le péché.

Conseiller à Maria d'être vigilante, moins sûre d'elle et des siens, serait la froisser. Elle sait ce qu'elle doit faire, et quand. Cette certitude fait partie de sa personnalité, tout en excès mais si belle, si généreuse, si joyeuse.

Pauvre Maria, elle va tomber de haut.

Vacances de la Toussaint. Gigi a rapporté un superbe bulletin scolaire vantant aussi bien ses aptitudes que son comportement et son heureux caractère. Elève intelligent, actif et très sociable.

Maria l'a envoyé chez monsieur Goblin pour le remercier puisque c'est grâce à lui qu'il a pu entrer au collège technique.

L'instituteur a définitivement rangé sa blouse grise, combien en a-t-il usé au cours de sa carrière, il ne saurait le dire. Il s'est plu à Villiers, au point qu'il a prolongé sa carrière de deux ans. C'est une

jeune femme qui le remplace maintenant, pleine de bonne volonté et de bonnes intentions, mais elle sort tout juste de l'école normale et découvre son premier poste et ses premiers élèves qui la déconcertent un peu. Monsieur Goblin l'a rassurée.

— Ce sont des petits campagnards, avec un parler et des manières souvent un peu rustiques, vous avez dû vous en apercevoir. Ils sont volontiers cabochards, mais vous verrez, ils vous adopteront et vous respecteront, leurs parents aussi.

— Vous n'avez jamais eu de problèmes avec eux ?

— Des problèmes, si... forcément, mais rien de grave, des bricoles, comme on dit par ici.

Pour le moment, la jeune institutrice n'a pas encore emménagé dans le logement de fonction, elle prend pension au bourg. Monsieur Goblin habite donc encore « à l'école », mais il va bientôt aller rejoindre à Verdun sa vieille maman qui ne peut plus rester seule dans son appartement. Il y a fort à parier que les gens de Villiers le reverront souvent.

— Alors, Gigi, il t'a dit quoi, monsieur Goblin ? Il était content ?

— Oui.

— Tu lui as bien expliqué tout ce que tu as appris déjà, tout ce que tu sais faire, comment déjà tu travailles un peu avec papa, et ton frère ? Il t'a félicité ? Tu sais ce qu'il m'a dit à moi, la dernière fois que je l'ai rencontré ? Madame Solari, il m'a dit, je garderai le souvenir de votre Gigi comme celui d'un de mes meilleurs élèves. Mot pour mot. Ça te fait plaisir ?

— Oui, maman.

— Bon, il n'est pas tard, j'ai le temps de faire un gâteau, va chez madame Chauvy, va chercher Dilette pour le goûter, vous parlerez de vos études. Je ne la taquinerai pas, cette fois-ci.

— Pourquoi tu dis ça, maman ? Pourquoi tu la taquinerai ?

— Pour rien, parce qu'il faut bien rire un peu. Allez, va, va, Gigi, va la chercher ! Et salue bien sa grand-mère !

Avant de pousser le portail de la maison de Louise, il s'arrête un instant. Il n'a pas envie de voir Dilette, de parler avec elle comme si de rien n'était, alors que même si elle ne sait rien de ses dévergondages il a honte. Il craint que ça se devine, à sa voix, à ses yeux, parce qu'il aura du mal à la regarder en face. Sa mère a parlé de taquineries, et si elle s'avise d'en faire, comme ça, pour rire, sûr il piquera un fard.

Il ne peut pas non plus faire demi-tour. Alors il se résigne, il pousse le portail, longe le jardin, frappe à la porte. C'est Dilette qui lui ouvre. Elle reste figée sur le seuil.

— Ta grand-mère n'est pas là ?

— Non. Qu'est-ce que tu veux ?

— Je viens te chercher, maman a fait un gâteau, elle t'invite pour le goûter.

— Je ne veux pas y aller.

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas une idée ?

— N... non.

Il rougit.

— La « quique », ça te dit quelque chose ?

— Qui est-ce qui te l'a dit ?

— Tu vois, tu te trahis toi-même.

Elle se veut froide, mais elle se sent fondre. Elle tourne la tête pour cacher son envie de pleurer.

— Dilette... C'est pas ce que tu crois...

— Je ne crois rien, parce que je ne sais pas ce que ça veut dire, la « quique », mais je me doute, et ça me dégoûte.

— Qui est-ce qui te l'a dit ?

Elle ne répond pas, elle rentre dans la maison et claque la porte.

Gigi l'appelle, dit qu'il veut lui expliquer. En vain, la porte reste close.

Maria s'étonne.

— Et pourquoi elle ne veut pas venir ? Pas à cause de ses devoirs, avec la semaine de vacances elle a le temps ! Gigi, qu'est-ce qui se passe avec Dilette ? L'autre jour, j'ai dû insister pour qu'elle monte me dire bonjour, et elle s'est sauvée bien vite sans se retourner ! Gigi, dis-moi... Mais qu'est-ce que tu as, mon petit ? Mais tu pleures ! Gigi !

Il se jette dans les bras de sa mama et il pleure à chaudes larmes. Puis toujours blotti contre elle il lui dit la vérité. Ou presque. Pas tout à fait tout, il a trop honte.

Maria est stupéfaite. Elle tombe des nues. Son Gigi... Pierrino, il a eu quelques petites aventures avant de rencontrer Julie, mais il n'était plus un gamin, et elle savait lui parler pour qu'il se tienne bien, qu'il se respecte ! Quant à Rosana, ça allait de soi, pas de bêtises avant le mariage. Mais Gigi... Même pas quinze ans... Mais vite elle réagit, elle redevient la mère possessive et protectrice, elle desserre l'étreinte de son garçon, l'oblige à la regarder en face.

— Gigi, tu as été entraîné, c'est pas possible autrement. Dis-moi par qui ! Ils vont m'entendre ceux-là, tu peux me croire. Alors, c'est qui ?

— C'est... on était plusieurs... c'était seulement pour rigoler... j'savais pas... j'voulais pas...

Aussi étonnée qu'elle soit, à la réaction de son Gigi elle comprend sa honte, sa culpabilité, mais elle ne peut pas se résoudre à le mettre

sur le même rang que les galopins.

— Tu ne veux pas les dénoncer, c'est bien toi, ça, Gigi, toujours à vouloir protéger les autres...

Elle doit maintenant passer à l'étape suivante.

— Essuie tes yeux, Gigi, regarde-moi, écoute-moi. Tu me déçois, tu me fais de la peine, je ne suis pas près de te pardonner. Mais je ne dirai rien à ton père, parce que s'il savait ça il ne serait pas fier de son fils, peut-être bien qu'il te retirerait tout de suite du collège technique et qu'il t'enverrait travailler quelque part comme commis. Tu peux me dire merci !

Gigi lui saute au cou, l'embrasse. Mama ! Mama !

— Allez, file, maintenant, garnement, prends ton vélo et va rejoindre ton père et ton frère, tu sais où se trouve leur chantier. Tiens, emporte le gâteau, vous le mangerez ensemble.

Elle le regarde descendre l'escalier, court sur le balcon pour le voir pédaler, peut-être pas complètement heureux, mais au moins soulagé.

Elle hoche la tête en souriant. Mon Gigi, mon tout-petit, même pas quinze ans...

Mais la petite ?

ENTRE ADULTES

1966

OceanofPDF.com

— Madame Solari, s'il vous plaît, voulez-vous m'accompagner, nous avons une nouvelle entrante, je vais l'ausculter, et vous aurez peut-être quelques soins à lui faire aussitôt.

— Je vous suis, docteur.

Le docteur Etienne, nouvellement installé au bourg, consacre, en plus de son cabinet, deux demi-journées par semaine aux pensionnaires de la maison de retraite, où il intervient aussi en cas d'urgence.

Cette madame Solari n'est autre que Dilette, qu'ici on appelle Odile, Odile Solari, puisqu'elle est devenue l'épouse de Luigi. Certains la voyaient bien en institutrice, eh bien non, elle a choisi une autre voie. Les problèmes qu'elle a connus dans son enfance, les scènes qui se sont déroulées dans l'enceinte même de l'école et qui l'ont profondément blessée en sont-ils la cause ? Pas vraiment. C'est surtout à Louise, sa grand-mère, qu'au moment de choisir une orientation, après le brevet, elle a pensé.

Louise qu'elle voyait marcher, manier ses outils de jardinage, se baisser pour récolter ses légumes, avec des soupirs, des pauses plus nombreuses, Louise qui commençait à se voûter, un peu, dont les cheveux étaient devenus blancs, dont de fines rides, de moins en moins fines, plissaient le front, les contours des yeux, de la bouche,

surtout quand elle souriait, dont les mains commençaient à se déformer et à la faire souffrir.

Dilette a eu tout simplement l'envie de rendre à Louise ce qu'elle avait reçu d'elle, cette attention, cette tendresse, cette compréhension. Elle serait donc infirmière, le plus près possible d'elle, afin de pouvoir l'aider, la soutenir, l'assister dans la vieillesse où bientôt septuagénaire elle entrait alors, à petits pas, mais inéluctablement.

Rien de tout cela n'a été dit entre elles. Pas de grands mots, du genre dévouement, sacrifice, devoir.

— Alors ma Dilette, maintenant que tu as ton brevet, vers quoi tu vas te diriger ? As-tu une idée ?

— Oui, grand-mère, je voudrais faire l'école d'infirmières.

— Oh, tu crois ? Ça ne doit pas être facile tous les jours... Mais c'est un beau métier ! Ils en auront de la chance, les malades que tu soigneras...

Trois années d'études, quelques stages dans les différents services de l'hôpital de Verdun, et cette affectation demandée et obtenue au bourg tout proche.

— Vous qui êtes d'ici, madame Solari, vous la connaissez sans doute, notre entrante, elle se nomme, voyons son dossier... madame Armande Lochard.

— Madame Lochard ! Oui, docteur, je la connais, en effet.

— Vous dites ça d'un ton... Qui donc vais-je devoir affronter ?

Il n'y a dans l'établissement que peu de chambres particulières, réservées aux pensionnaires qui peuvent s'offrir ce luxe, relatif, ou dont l'état nécessite qu'ils soient seuls. Pour le commun des résidents, ce sont des chambres à plusieurs lits, deux, voire trois, chaque espace comprenant aussi quelques commodités essentielles, fauteuil,

armoire... Les personnes encore suffisamment valides peuvent déambuler dans les couloirs, prendre leurs repas dans le réfectoire, se détendre et se promener dans le parc, ou même faire un petit tour dans les rues du bourg si elles en sont jugées capables.

C'est Simone, avec l'aval de ses sœurs et de son frère, qui a pris la décision et fait toutes les démarches pour « placer » Armande, qui n'en pouvait plus. Elle le répétait elle-même sans cesse : J'en peux p'us... Il y avait de quoi.

Edouard est mort en juillet 61, à soixante et un ans, tombé raide dans un champ, un après-midi de moisson, par grande chaleur, arrêt du cœur. La faute à personne, la fatalité.

— Tu auras toujours ta place ici, a dit le père Duvier à Claude, qui avait alors dix-huit ans, je payerai la location à ta mère, mais peut-être qu'un jour tu voudras récupérer les terres de ton père et te mettre à ton compte, si tu te maries par exemple...

— J'me marierai pas.

— Comment tu peux dire ça d'avance ? Un beau jour tu vas en pincer pour une fille et tu ne penseras plus qu'à ça, te marier !

— Non. J'me marierai jamais.

Drôle de vie pour Claude dans ces années entre la mort du père et le placement de la mère. Il avait l'amertume à fleur des lèvres, à fleur du cœur, l'envie de crier, d'engueuler Armande qui geignait sans arrêt, l'envie de foutre le camp, n'importe où mais ailleurs, et pourquoi pas de s'engager, dans la Légion par exemple. Il avait envie de violence, de bagarre, de danger. L'armée, la Légion ? On ne voulait pas de lui. Le conseil de révision, passé l'année de ses dix-neuf ans, l'avait réformé, en raison de sa situation familiale particulière, et un peu aussi des problèmes psychologiques décelés par les médecins. La

guerre d'Algérie venait de prendre fin, la patrie avait moins besoin de ses fils. Une humiliation de plus. Alors chaque matin il prenait le chemin de la ferme des Duvier, et chaque soir il transportait de la cuisinière à la table la tambouille que la mère avait réussi à cuire, tant bien que mal, avant de s'asseoir en face d'elle. Il voulait se barrer, se casser, et faute de pouvoir le faire il restait là. Pour sa mère. Et pour quelqu'un d'autre. Même sans espoir.

Et pourtant quand en ce début d'après-midi où il s'est éclipsé de la ferme pour venir dire au revoir à sa mère, quand il l'a vue monter dans la voiture de Simone, avec sa valise et ses deux sacs, après qu'elle l'a embrassé, sans un mot, sans un signe d'émotion, il en a eu gros sur le cœur. Il s'est revu partant pour le petit séminaire, l'enfermement, quelques années plus tôt. Mais lui en était revenu, tandis que la mère, elle, finirait sa vie à la maison de retraite. Consentante, soi-disant, résignée, plutôt. Dès que la voiture s'est éloignée, il est retourné dare-dare à la ferme, mais ce soir, à l'heure du souper, comment allait-il se sentir ? Soulagé ? Rassuré ? Pas sûr...

— Tu devrais t'acheter la télé, lui a conseillé le père Duvier, qui à plusieurs reprises l'a convié à revenir après le souper pour regarder des matchs de catch ou *Intervilles*, avec le célèbre Guy Lux, pour qu'il rigole un peu.

La télé, Armande n'en voulait pas, elle disait que ça lui casserait la tête. Il va l'acheter, lui, et sans tarder, avec sa paye, sans toucher à l'argent de la location, ni aux économies d'Armande, parce que la maison de retraite ça coûte. Et puis la mobylette il en a marre, il va s'acheter une moto, ou pourquoi pas une voiture, d'occase pour commencer, il va se renseigner pour passer le permis de conduire. Il va en mettre plein la vue à ceux qui le prennent pour un pas-grand-chose, ses copains qui continuent à l'appeler Bouboule, comme quand

il était un enfant, alors qu'il est un homme maintenant. Oui, c'est vrai, il a regrossi, la table des Duvier est généreuse, et manger il aime toujours ça, faute d'autre chose... Alors Bouboule, tant pis... En mettre plein la vue aux copains ? Ils se fichent bien de lui les copains maintenant, la moto ou la voiture ils l'ont tous, eux, et leur boulot, et les filles. Alors Bouboule tu viens au bal avec nous dimanche ? Au bal ? Pour quoi faire ? Quand il avait seize dix-sept ans, il a essayé. Vous dansez, mademoiselle ? Non, merci. Et quand il y en avait une qui acceptait, jamais la plus belle, les copains rigolaient. La moto, la voiture, pour quoi faire ? Le dimanche, il travaille le matin, le bétail ne connaît pas les dimanches, et l'après-midi il va à la pêche, ou il dort, ou il rêve... Drôle de vie...

— Madame Lochard, c'est ici.

La porte est entrouverte, Armande est affalée sur le fauteuil, tout près du lit qui a été préparé pour elle. Sa valise et ses sacs ne sont pas encore déballés. On lui a dit au secrétariat qu'elle serait seule, mais pour peu de temps, les deux autres lits seront occupés dans quelques jours.

Le docteur entre le premier, suivi d'Odile, à laquelle n'échappe pas le bref regard contrarié d'Armande sur elle. Mais vite elle le reporte sur le médecin, en se redressant sur son siège. Il la salue, lui prend la main, lui adresse quelques paroles de bienvenue et de réconfort. Puis il l'invite à s'allonger pour quelques premiers examens rapides, rythme cardiaque, respiration, tension.

— L'infirmière va vous faire une prise de sang, simple formalité. A bientôt, madame Lochard.

— Je suis pas malade, docteur, vieille, seulement, et fatiguée, mais pas malade. Des prises de sang, j'en ai jamais eu besoin, moi.

Le docteur sourit. Ce genre de patients, il connaît, il ne faut pas les brusquer, mais les apprivoiser, comme des enfants, petit à petit, pour leur faire avouer les faiblesses qui les amènent ici, parfois à des âges pas trop avancés. Soixante-neuf ans, pour cette madame Lochard, on ne peut pas dire que ce soit le grand âge. Mais dans quelles conditions a-t-elle vécu ? Tout est là.

Odile s'est emparée doucement du bras d'Armande.

— A quoi que ça sert de me piquer ? Je le connais mon sang, il est bon !

— Ne bougez pas, voilà, comme ça... C'est déjà fini. Restez un peu allongée.

— C'est toi qui vas t'occuper de moi ? Y a qu'une infirmière ici ?

— Non, on est deux.

— Alors pourquoi que c'est toi ?

— Parce que c'est tombé comme ça dans le service. Reposez-vous, madame Lochard, quelqu'un va venir vous aider à ranger vos affaires. Si vous avez besoin de quelque chose, sonnez.

Etendue sur son lit, Armande réfléchit. La Louise, quel âge ça lui fait ?... Elle a plus que moi, sûr, mais combien ? Elle a dû dépasser les soixante-dix, largement... Et moi je suis déjà ici comme une indigente... Ils ont eu des malheurs, les Chauvy, on peut pas dire le contraire, mais la Louise et la p'tiote s'y retrouvent bien maintenant. J'dis la p'tiote, la v'là infirmière, en blouse blanche comme les docteurs. La maison de retraite c'est pas pour la Louise, elle aura son infirmière à domicile. Est-ce qu'elle avait seulement besoin de travailler, la gamine, maintenant qu'elle s'appelle Solari... Ah, ils aiment l'argent, les Solari, autant qu'ils sont, et ils aiment que ça se voie ! Les belles maisons, les voitures, les toilettes... Et pourtant

l'Odile Solari, comme elle s'appelle maintenant, elle sort d'où, de qui ? D'un inconnu, d'un pas-grand-chose, d'un maquisard...

Elle savait, Armande, qu'Odile travaillait comme infirmière à la maison de retraite, donc qu'elle risquait d'avoir affaire à elle. Simone le lui avait dit, ajoutant même qu'on n'entendait parler d'elle qu'en bien. Les « histoires » des années passées, du temps de l'école, les bagarres entre Bouboule et Luigi, le choc de Dilette apprenant ses origines, Simone, comme tout le monde, les croyait, sinon totalement oubliées, du moins absorbées, apaisées. Armande elle-même n'y faisait plus guère allusion. Mais elle n'avait rien oublié, et le temps avait fait son œuvre à l'envers. Chaque déconvenue, de quelque ordre qu'elle soit, difficultés physiques, contrariétés diverses, même dans des domaines totalement étrangers, comme dans son jardin, ou ses clapiers, ravivait ses rancunes, ses aigreurs, et la persuadait que chez les autres, et surtout les Solari, tout allait toujours mieux que chez elle.

Elle s'attendait à se trouver en présence d'Odile, mais quand elle l'a vue apparaître au côté du docteur Etienne, elle a senti le fiel lui remonter à la bouche.

Quelle patiente serait-elle devenue sans cela ? Combien de femmes et d'hommes, au caractère affirmé, et même davantage, des forts en gueule, voire des dictateurs en famille, soudain plongés dans un univers où ils n'étaient plus rien que des assistés, perdaient leur audace et leur assurance, devenaient semblables à des moutons, soumis et obéissants, et ne tardaient pas à tomber dans une douce hébétude, au point parfois de perdre la notion du temps et d'oublier ce qu'ils avaient été. Odile, bien malgré elle, allait participer à en

préservé Armande, que l'adversité avait toujours tenue debout et stimulée.

Armande, c'était à prévoir, apprécie très modérément ses deux voisines de chambre. L'une parce qu'elle est trop discrète, donc supposée fière et méfiante à la fois, voire cachottière, l'autre parce qu'elle ne l'est pas assez... C'est une ancienne paysanne d'un village proche de Villiers, elle aussi veuve et partiellement handicapée, de dix ans plus âgée qu'Armande, qui connaît bien les familles Lochard et Souret, et par conséquent leurs déboires, plus nombreux que leurs réussites. Elle ne croit pas mal faire à en parler avec sa voisine, en donnant au passage son avis.

— Vot' mari, madame Lochard, l'Edouard, c'était un brave garçon, mais pas un vrai paysan, il ne savait guère s'y prendre... De là à aller travailler chez les autres quand on a son propre bien. Et vous qui avez eu trois gamines de suite... pas de chance... mais dites voir, vot' gamin, qu'est venu trop tard, qu'est-ce qu'il devient ? Toujours chez les Duvier ? Le v'là tout seul maintenant dans la maison. Il paraît qu'il est un peu sauvage, vot' fils, un peu ours, comme on dit... C'est vrai ce qui s'est raconté jusque par chez nous, qu'une fois il s'est battu avec le fils du maçon italien, quand ils étaient encore à l'école, à cause de la petite-fille de madame Chauvy ? Une famille qu'a pas eu de chance, vraiment. Elle a l'air bien gentille, la petite, et bien mariée avec ça, parce que ces Italiens-là, ils sont très bien, paraît-il.

Armande répond à peine, hausse les épaules, mais commence à perdre patience.

— J'suis v'nue ici pour me reposer, pas pour rabâcher le passé.

Rabâcher le passé, pourtant, ne lui déplairait pas, et ferait passer le temps, mais si c'était celui des autres, pas le sien. Parce que le sien, elle le connaît assez, elle n'a pas besoin qu'on le lui rappelle. Vot' fils,

un peu ours... les Solari, des gens très bien... la petite bien mariée...
Mon pauvre Bouboule !

Le personnel de la maison de retraite, comme Bouboule au temps de la toilette dans la bassine et de la boule à zéro, a vite appris à reconnaître le pas de madame Lochard, Clac Pchch Clac Pchch, dans les couloirs où elle déambule souvent. Elle se dirige parfois vers l'infirmierie dont la porte n'est que rarement fermée. Elle s'arrête, jette un coup d'œil. Si Dilette est là, seule, elle avance jusqu'au seuil.

— Ah, madame Lochard ! J'ai reconnu le bruit de votre canne. Vous avez besoin de quelque chose ?

— Non, je passe comme ça, j'me dégourdis un peu.

Elle s'enhardit de jour en jour, entre carrément dans l'infirmierie, essaie d'entamer la conversation.

— J't'ai tutoyée, quand je suis arrivée ici, j'aurais p't-être pas dû.

— C'est normal, je suis une enfant de votre village.

— Mais t'es d'venue quelqu'un, maintenant. Une infirmière, c'est pas rien.

Un autre jour après la même entrée en matière elle va plus loin :

— Et t'es mariée, en plus. T'es une madame.

Odile ne répond pas, elle continue à travailler, ranger des produits dans les placards. Armande ne bouge pas. Odile la sent derrière elle, elle se retourne. Armande sort lentement de l'infirmierie, Clac Pchch Clac Pchch... La prochaine fois, elle s'y prendra autrement. Plus sec.

— Je voulais te dire, tu t'es trompée pour mes médicaments.

— Comment ça, trompée, madame Lochard ?

— Mes cachets, le matin, ceux pour la tension, c'est des blancs qu'y m'faut, pas des bleus.

— Je le sais, je vous en ai mis des blancs, deux, comme les autres matins.

— Non, tu m'en as mis des bleus, j'vois clair quand même.

Odile pose les instruments qu'elle s'apprêtait à nettoyer et s'approche d'Armande.

— Madame Lochard, je suis infirmière, je connais mes responsabilités, je suis sûre de moi, j'ai déposé deux comprimés blancs ce matin sur votre table de nuit. Si je m'étais trompée, comme vous le prétendez, vous n'auriez pas attendu cette heure-ci pour me le faire savoir. Qu'est-ce que vous voulez, madame Lochard ?

Armande, visiblement, hésite, face au regard droit de l'infirmière.

Mais elle ne sait pas capituler, elle ne l'a jamais fait. Et elle ne sait répliquer que par le mépris.

— T'es bien d'venue une Solari, depuis que t'as épousé ton Luigi, arrogante comme eux !

— Ah je comprends, madame Lochard ! Vous ne m'avez jamais pardonné ce qui s'est passé à l'école, entre votre fils, Luigi et moi, alors que nous étions encore des enfants. Qui a fait ces révélations sur ma famille ? Qui en a le plus souffert ?

— Et mon gamin, tu crois qu'il a pas souffert aussi, lui ? Deux années en pension, mené à la dure.

— Je n'en suis pas responsable, madame Lochard, Luigi non plus.

— Tu sais pourquoi il ne vient pas me voir ici, le Claude ? C'est parce qu'il a peur de tomber sur toi, c'est la Simone qui me l'a dit.

— Peur de quoi ? Je suis ici pour travailler, pour donner des soins à ceux qui en ont besoin, comme vous. Pour rien d'autre. Alors rassurez-vous. Ce qui vient de se dire restera entre nous. Et faites savoir à votre fils qu'il peut venir vous rendre visite en toute tranquillité.

Elles ne parlent plus. Elles se regardent. Armande baisse les yeux la première. Elle comprend qu'elle a perdu, qu'elle n'est pas la plus forte, qu'elle ne le sera plus. Dilette réalise que cet affrontement a fait remonter à la surface toutes ses blessures, ses émotions, tout ce qui est resté sensible en elle, mais que maintenant elle peut, elle sait les dominer. Elle se calme. Elle a gagné. Sur Armande, mais elle n'a aucune satisfaction à cela. C'est sur elle-même qu'elle a gagné.

Bouboule est venu à la maison de retraite, avec sa mobylette, un dimanche après-midi, à l'heure où les infirmières disposent de leur temps entre les soins du matin et ceux du soir à dispenser à leurs patients, il a pensé : Comme les commis de culture aux animaux de ferme. Il avait peur, peut-être de rencontrer Dilette, mais aussi de découvrir où et comment vivait sa mère. Premier étage, chambre 6. La porte entrouverte, et là, sur le lit le plus proche, sa mère, étendue tout habillée. Jamais il ne l'avait vue dans un lit, à plus forte raison en plein jour ! Jamais ! Même quand elle souffrait, elle mettait un point d'honneur à rester debout, ou à la rigueur assise. Le blanc des draps, la propreté du sol, la vague odeur de médicaments, et surtout le fait de voir sa mère allongée l'ont saisi et cloué sur le seuil.

— Ah, c'est toi, mon garçon !

Comme prise en faute, Armande s'est redressée dans son lit.

— Ben entre !

Il est entré, s'est avancé vers elle, ils se sont embrassés, à leur façon, approximative et rapide. La vieille dame du lit voisin s'est réveillée, et sans doute curieuse s'est tournée vers eux.

— On va descendre dans le jardin, on sera plus tranquilles pour parler, a dit Armande.

Parler de quoi ? De la maison. Tu te fais à manger le soir ? Du travail. Vous faites quoi ces jours-ci ?

Et puis il s'est lancé.

— La Dilette, elle s'occupe de toi ? Elle te cause ?

— Un peu, pas beaucoup. Elle est d'venue fière, tu verrais ça... Et toi, le Luigi, tu le vois des fois ?

— Pareil, pas beaucoup. C'est comme avant, on s'évite. Vaut mieux.

Un long silence a suivi. Ils ne savaient pas quoi se dire, ou alors trop bien.

— Si y avait pas eu toutes ces histoires-là, t'aurais p't-être pu la marier, toi, la Dilette.

— Parle pas de ça, j'suis pas venu pour ça.

— Qui que c'est qu'en a parlé le premier ? C'est bien toi, non !

Oui, c'était lui, mais maintenant que la conversation était lancée sur un sujet si sensible, si douloureux, il faisait marche arrière.

Ils sont restés une petite demi-heure encore dans le jardin, sans se parler, à regarder droit devant eux, ou à faire semblant de s'intéresser, à un oiseau, à un pensionnaire qui passait avec sa canne...

Puis Claude s'est levé, Armande aussi.

— C'est pas la peine que tu me remmènes dans ma chambre, je connais le chemin.

Il reviendrait, pas très souvent, parfois avec l'une ou l'autre de ses sœurs, il reverrait Dilette, ils se salueraient, sans plus. Bonjour, Dilette. Bonjour, Claude.

— Il était froid son bonjour. Elle attendait p't-être que tu l'appelles madame !

Il ne répondait jamais à ce genre de remarque.

Marier la Dilette ! Elle avait cru au père Noël, la mère...

Bouboule dans sa solitude revenait pourtant toujours là-dessus.

Il n'y pensait pas, bien sûr, au temps de l'école. Ce n'était pas de l'amour qu'il éprouvait pour elle, à cet âge-là. L'amour, il ne savait même pas ce que ça voulait dire. Il était jaloux, tout simplement. Jaloux de ce crâneur de Luigi qui se prenait pour le protecteur et le défenseur de Dilette.

Mais au fil des années il avait deviné, compris, ressenti, ce que pouvait être l'amour. Cependant, il avait compris aussi qu'il n'y aurait jamais d'amour entre lui et Dilette, parce qu'il était gros, et laid, et qu'il avait de drôles de parents, alors qu'elle était belle, et douce, et fragile. Il avait agi comme un imbécile, et pour l'éloigner de Luigi il lui avait fait du mal. Sa connerie, il l'avait payée cher.

Armande avait sa part de responsabilité, mais lui expliquer tout ça, maintenant, ça servirait à quoi ? Dilette s'appelait désormais Solari. Point final.

Il avait cru, pourtant, longtemps, pendant des années, qu'après tout ce qui s'était passé, Dilette ne reviendrait jamais vers Luigi.

Et pourtant si. Ils sont mariés. Et chaque fois qu'il va rendre visite à sa mère, celle-ci remet le sujet sur le tapis. Elle est pas aimable... Elle me regarde de travers... Faut qu'je surveille et qu'je compte mes cachets... Et toi elle te regarde de haut, elle te prend pour un rien du tout...

La brouille entre ceux que Maria considérait avec légèreté et amusement comme des petits amoureux a duré longtemps. Six années.

Une curieuse brouille, faite de colère, de regrets, d'indifférence feinte mais de gêne et d'émotion forte quand le hasard les mettait en

présence l'un de l'autre. Le hasard seulement, parce qu'ils s'efforçaient de se voir le moins possible, parce qu'au contraire ils se fuyaient, aidés en cela par leurs études. Mais quand ils étaient au village, pour les vacances, ils n'échappaient pas à des rencontres.

A l'église, par exemple. Dilette accompagnait Louise pour les messes, pour lesquelles Maria, à défaut d'y entraîner régulièrement Aldo, réquisitionnait Luigi, qui ne pouvait guère se défilier, surtout pour les fêtes, Pâques, Noël, ou les communions. La plupart des garçons, quand ils avaient fait la fameuse communion, à l'imitation de leurs pères se dispensaient volontiers des offices. Mais Maria avait ses principes, et la présence à la messe n'était pas seulement pour elle une manifestation de foi, mais aussi une forme de civilité et de savoir-vivre, avec une petite pointe de fierté, car elle se savait admirée, toujours nette et élégante.

Louise avait son banc attitré et toujours un bon quart d'heure d'avance, qu'elle mettait à profit pour prier pour ses défunts, son homme, sa fille, son gendre. Elle savait qu'assise près d'elle sa petiote ne priait pas, mais pensait fortement aux disparus, y compris André, l'inconnu.

Dilette reconnaissait le pas de Maria, qui portait des talons hauts. Quand Luigi l'accompagnait, il jetait un coup d'œil vers le banc de Louise, et elle sentait le regard du garçon sur elle. A la fin de l'office, Louise sortait la dernière et se dirigeait vers le cimetière. Maria discutait avec d'autres femmes, et Luigi regardait encore Dilette qui faisait semblant de l'ignorer.

Ce manège, qui pouvait aussi se révéler dans d'autres situations, toujours banales, n'échappait ni à Louise ni à Maria. Elles se saluaient à l'occasion, par exemple quand elles se trouvaient ensemble à s'approvisionner auprès du boulanger ou de l'épicier qui desservaient le village, mais Maria sentait chez la grand-mère de Dilette un peu de

réticence, de fraîcheur, et leurs paroles se limitaient à quelques mots banals de politesse.

Elles n'avaient pas tout à fait le même point de vue sur la situation.

Ce sont encore des enfants, pensait Maria, ça passera. Elle comprenait la froideur de Louise, et aussi l'indifférence, qu'à juste titre elle jugeait feinte, de Dilette dont elle connaissait les épreuves, mais elle souffrait de voir les yeux de chien battu que son Gigi avait pour elle. Oui, il s'était mal conduit, mais enfin il n'avait pas quinze ans, un enfant encore... Allons, un peu de patience, ça s'arrangera.

Des enfants, se disait de son côté Louise, oui, par l'âge, bien sûr. Mais Dilette n'était plus une enfant, elle n'en avait jamais été une, avec tous ces chocs. Après tout, c'est pas un crime ce qu'il a fait le petit Solari, il n'est pas le premier. Il s'en remettra, lui. Elle aussi, je l'espère, mais chat échaudé craint l'eau froide, il lui faudra du temps.

Chacun de son côté, cependant, Luigi et Dilette avançaient dans la vie, préparaient leur avenir, tous les deux encouragés, soutenus, lui par toute une famille que le doute n'effleurait pas, elle par une grand-mère qui ne pouvait lui apporter, mais c'était essentiel, que sa confiance et sa fierté.

Maria avait vu juste, la brouille entre les deux « petits amoureux » s'était apparemment arrangée. Mais pas comme elle l'avait espéré, c'est-à-dire par une réconciliation. Ils semblaient au contraire totalement indifférents l'un à l'autre, et les occasions de se croiser étaient devenues plus rares. Dommage, se disait Maria, ils auraient fait un beau couple... Elle parvenait cependant à éviter toute envie d'intervenir, d'essayer de relancer cette amourette qui l'amusait et l'attendrissait. Incorrigible mère orgueilleuse, elle se disait que le dommage serait surtout pour Dilette, parce que Luigi serait un beau parti, à tous points de vue, et qu'il aurait à cœur de donner à ses parents une belle-fille de qualité.

A dix-huit ans tout juste, Luigi a obtenu son diplôme de mécanique. Cette année-là, il a pris le train seul pour l'Italie, où vivaient encore la mère d'Aldo et les grands-parents Canaletto, vieux, très vieux, toujours vifs d'esprit mais devenus trop fragiles pour envisager désormais un grand voyage. Leur famille française s'était bien agrandie depuis leur premier voyage en France, puisque à la

suite des mariages de Pierrino et de Rosana ils étaient devenus arrière-grands-parents, de cinq petits déjà. Aldo, en fonction du travail qui passait avant tout, ne pouvait pas aller leur rendre visite chaque année, et jamais Maria n'aurait pensé à faire ce voyage seule. Mais les jeunes couples s'y rendaient volontiers pour leurs vacances, les « pièces rapportées » s'étant partiellement italianisées au contact de leurs conjoints, et plus encore de leur belle-mère, en ce qui concernait la cuisine notamment.

C'est à cela que pensait Luigi dans le train qui filait vers son pays d'origine. Il était français, se sentait français, mais par respect et tendresse pour ses grands-parents et ses parents, et aussi par un instinct naturel, il était content, et fier, d'être le fils et le petit-fils d'immigrés italiens, et quand il était là-bas il buvait les paroles de son grand-père qui lui racontait sa vie. Il pensait à l'Italie, et à Dilette à laquelle il aimerait tellement la faire connaître. Les deux grand-mères et le grand-père l'accueilleraient à bras ouverts, seraient charmés de sa beauté, de sa simplicité, de sa réserve. Elle leur confierait les peines de sa vie, ils seraient bouleversés d'apprendre qu'elle avait tant souffert, et ne l'en aimeraient que plus fort. Ils diraient à leur petit-fils de prendre bien soin d'elle, de la protéger, de la rendre heureuse enfin.

Mais Dilette fuyait, ce qui l'obligeait à la fuir aussi. Pourrait-elle un jour lui pardonner, revenir vers lui ? Affalé sur le siège dans le train, il était entre veille et sommeil, entre rêve et réalité.

Cependant l'accueil à Vercelli, les gâteries de ses grand-mères, la fierté d'annoncer sa réussite et son entrée prochaine dans la vie des adultes, l'enveloppe contenant une liasse de billets glissée dans son sac par le grand-père Canaletto (tu diras à tes parents qu'ils aillent faire pour toi le change à la banque), sans oublier ses dix-huit ans, avaient réussi à lui remonter le moral.

Au retour de ce voyage, il avait pris sa place dans l'entreprise paternelle. Salopette et casquette bleues, outils en main, comme les grands, comme les hommes. Aldo était comblé, ses deux fils travaillaient avec lui. Luigi s'occupait de l'entretien du matériel, les camions, les machines, tantôt seul à l'atelier, tantôt avec Aldo et Pierrino sur les chantiers quand il y avait un problème. Le soir, Maria exigeait que ses hommes se débarrassent de leurs vêtements souvent tachés de cambouis, de graisse ou de poussière, et se lavent une première fois les mains « en bas » avant d'avoir accès « en haut » à la salle de bains dont elle allait vérifier l'état quand ils en sortaient. Quand ils venaient ensuite s'asseoir à table, elle les regardait avec fierté. Aldo, son homme, au visage buriné par le travail en plein air, par tous les temps ou presque, aux cheveux grisonnants, mais toujours beau, dynamique, aimant. Luigi, son Gigi, son petit, dont le corps changeait, se musclait, qui prenait une allure d'homme, mais ses yeux bleus, ses boucles brunes, et surtout son sourire charmeur étaient toujours ceux de son petit.

L'enveloppe du grand-père Canaletto avait rempli d'émotion le cœur de Maria et d'Aldo. La somme était coquette. Personne n'avait encore évoqué la façon de l'utiliser, même pas Luigi qui travaillait alors depuis six mois avec son père totalement satisfait et n'osait pas exprimer, ni même envisager des souhaits de dépenses.

— Tu devrais passer ton permis, lui dit Aldo un soir. On te trouvera une voiture d'occasion, pour commencer. Je mettrai au bout de l'argent du grand-père, s'il le faut, pour que tu aies quelque chose de convenable.

Luigi se débrouillait déjà pas mal en conduite, grâce à son instinct de mécanicien et à la complicité d'Aldo qui lui passait souvent le volant quand ils se déplaçaient ensemble.

C'est en 1922 que l'âge requis pour passer le permis de conduire avait été abaissé à dix-huit ans. Depuis ce temps-là, la circulation s'était considérablement développée, mais les leçons de conduite n'étaient pas encore obligatoires, on pouvait se présenter en candidat libre. Ce que fit, et réussit, Luigi.

Aldo avait une grosse Peugeot, Luigi se contenta avec bonheur d'une petite Dauphine. Posséder une voiture à dix-huit ans et quelques mois, c'était plutôt rare, inespéré. Il fallait une belle confiance de la part des parents. Aldo l'avait, Maria aussi, ce qui ne l'empêchait pas de faire toutes les recommandations possibles quand Gigi se mettait au volant de sa Dauphine.

Un métier, une voiture, un peu d'argent dans les poches, nourri logé gâté, la vie était belle...

Bouboule en était encore à la mobylette quand il avait vu passer devant chez les Duvier une Dauphine bleue au volant de laquelle il avait reconnu Luigi. Il en était resté baba. Et ulcéré. Une bagnole ? A dix-huit ans ! Un fils de macaroni ! Ah ils avaient l'argent facile, les Solari ! Dilette allait sûrement se rabibocher avec le crâneur pour se pavaner dans la voiture et narguer celles qui devaient encore se contenter d'un vélo.

Non. La Dauphine ne changeait rien aux relations entre Dilette et Luigi. En revanche, elle servait le prestige du garçon aux yeux de ses copains, et comme ceux qui le disaient frimeur ne se trompaient guère, il en jouait. Arriver en voiture dans une fête de village, tiré à quatre épingles toujours parce que Maria ne lui donnait l'autorisation de sortie qu'à certaines conditions, la prudence, l'interdiction de boire de l'alcool, et la présentation, sur laquelle elle insistait

particulièrement, lui valait aussi bien des regards et des sourires féminins...

En digne fils d'Aldo et de Maria, il prenait goût à la danse. Il n'invitait jamais une fille sans une pensée pour Dilette. Il jetait un regard circulaire sur les places et les salles de bal pour voir si par hasard elle ne se décidait pas elle aussi à sortir, à s'amuser, mais c'était toujours en vain.

Alors il se résignait. Façon de penser... Sa jeunesse, l'ambiance des bals, son charme dont il constatait les effets, les filles dans ses bras, tout cela avait vite raison de lui. Il découvrait les émotions amoureuses un peu plus, un peu mieux, qu'au temps de la « quique ». Mais toujours retenu par une sorte de gêne, parce qu'à chaque fois il repensait à la colère froide de Dilette, le jour de l'invitation à goûter, et au claquement sec de la porte, comme une gifle définitive.

Il venait d'avoir dix-neuf ans, il avait passé le conseil de révision, donc il était presque un « vrai homme », quand une femme d'une bonne trentaine d'années, à la vie conjugale chaotique et au comportement osé, avait jeté son dévolu sur lui pour lui faire découvrir l'aspect charnel de l'amour.

Il en était resté à la fois ébloui et honteux. Il connaîtrait quelques autres aventures, passagères, en particulier quand il serait à l'armée, avec toujours le même goût amer, et la vision au fond de ses yeux fermés d'un fin visage et d'une chevelure flamboyante.

Dilette n'allait pas au bal et cela ne semblait nullement lui manquer.

Elle étudiait avec ardeur à l'école d'infirmières et partageait son temps entre les cours, les travaux pratiques et les stages, et sa vie d'internat avec quelques autres jeunes filles.

Quand elle revenait chez Louise, plus ou moins longtemps, plus ou moins régulièrement en fonction de sa formation, elle prenait le

car de Verdun jusqu'au bourg, où elle retrouvait son vélo que gardait dans sa remise une amie de Louise.

Les retrouvailles de la grand-mère et de la petite-fille étaient toujours chaleureuses. Louise voyait changer sa « p'tiote », plus encore dans son esprit que dans son corps. Elle la trouvait moins fragile, moins craintive, pour tout dire plus adulte.

C'était en grande partie grâce à tout ce que découvrait Dilette, et à l'obligation qui lui était faite de supporter, d'accepter, de s'endurcir. Voir des enfants malades, des blessés graves, entendre leurs cris, leurs pleurs, apprendre à leur parler, à les apaiser. Voir des morts. Cela lui était arrivé déjà. Réussir à repousser, non pas des images mais des pensées parce qu'elle avait peu de souvenirs précis de sa mère et de Gabriel, et aucun de son père André. Elle n'était plus à fleur de peau, elle savait gérer ses émotions.

Louise la questionnait peu, devinant ce travail qui s'opérait en elle, soucieuse de ne pas raviver des plaies qui ne seraient jamais complètement cicatrisées.

Pendant les congés, Dilette voyait Jeannette, sa copine du cours complémentaire, une bonne fille, simple et rieuse, devenue employée à la poste avec son brevet. Elle fréquentait les bals. Elle lui proposa plusieurs fois de l'accompagner.

— A vélo, comme quand on allait au CC, ça te dirait ?

Dilette répondait par une moue que Jeannette ne savait comment interpréter. Son amie n'avait-elle vraiment pas envie de s'initier à la danse et aux plaisirs qui s'y ajoutent, ou craignait-elle de revoir Luigi, ce qui signifierait qu'elle l'aimait encore ? Elle penchait pour cette seconde éventualité.

Luigi avait un soir invité Jeannette à danser. Comme il choisissait toujours ses cavalières parmi les plus jolies filles, elle s'était d'abord sentie flattée, mais, elle n'en avait pas été étonnée, c'est de Dilette

qu'il lui avait parlé, sous forme de questions. Tu la vois de temps en temps ? Elle fait quoi comme études ? Elle vit toujours chez sa grand-mère ? Comme s'il ne le savait pas... A la fin de la danse, il avait ajouté tout bêtement : Tu lui donneras le bonjour de ma part.

Qu'est-ce que cela signifiait ? Qu'il ne la considérait plus que comme une simple copine d'école ? Ou qu'il n'avait pas su, ou voulu, dire autre chose, de plus personnel peut-être ?

Elle ne dirait rien à son amie.

OceanofPDF.com

Quand en 1950 Pierrino avait été appelé sous les drapeaux, le gamin que Luigi était alors aurait aimé grandir vite vite pour lui aussi « aller soldat ». Ce que son grand frère racontait à l'occasion des permissions renforçait son intérêt pour l'armée, même si celui-ci, dans les premiers mois, avouait « en baver » un peu parfois. Puis, sans excès de zèle, Pierrino avait pris du galon, première classe, caporal, certains allaient jusqu'à sergent. Quand il revenait en permission, Luigi admirait son uniforme, ses modestes galons, lui empruntait son calot, lui demandait de lui apprendre à marcher au pas, à manier un fusil, en l'occurrence un bâton bien droit. Pierrino questionnait toujours Aldo sur les chantiers en cours, preuve de son goût pour son travail. Mais il subissait sans trop d'impatience les dix-huit mois de son devoir civique qui comportait aussi une part d'expériences diverses. De plus, avantage important, ces années-là étaient des années de paix.

Mais la guerre d'Algérie n'allait pas tarder à changer la donne pour bon nombre de jeunes gens, non seulement pour ceux qui avaient l'armée comme métier, mais aussi, en raison du développement du conflit, pour de nombreux appelés, et même pour des rappelés.

La chance des Solari, déjà, toujours...

Pierrino avait terminé depuis plus de deux ans son service militaire quand la guerre avait commencé, en novembre 1954, et sa « classe » n'avait pas fait partie de celles qui avaient été rappelées.

Fier d'avoir été jugé apte au service, Luigi en revanche voyait approcher la date de son incorporation avec inquiétude. Maria déjà se lamentait sur l'éventuelle participation de son Gigi à une guerre, et celle dont il était question lui apparaissait tout naturellement comme la plus tragique et la plus dangereuse. Elle priait pour qu'enfin ces grands messieurs, militaires ou civils haut placés, en particulier le président de la République, Aldo comme beaucoup disait « le grand Charles », réussissent à s'entendre pour y mettre fin. A la télévision il était souvent question de pourparlers, mais ils semblaient bien difficiles. On arrivait en 1962, l'année des vingt ans de Luigi, et de son incorporation. Le conflit prendrait-il fin à temps pour lui ?

Il y en avait un que ces lenteurs ne contrariaient pas. Bouboule, qui vivait alors encore avec Armande. Parfois, entre eux, à l'heure des repas, il était question de la guerre, surtout quand Armande avait lu dans les avis de décès du journal la mort d'un jeune dont elle connaissait la famille, parfois seulement de nom.

— Ils annoncent quand même que ça va finir bientôt, dit-elle un soir. Tu vois, t'iras pas te faire tuer en Algérie, toi, au moins tu seras jamais sur le journal comme tous ces pauv' gars-là.

Un peu plus tard elle lui demanda quel âge avait au juste « le dernier des Solari ».

Bouboule n'avait pas répondu. Que signifiait cette allusion à Luigi, sinon que sa mère pensait à la même chose que lui, sans l'exprimer clairement ? Que la guerre dure encore assez longtemps pour que « le dernier des Solari » y soit appelé ? Allait-elle jusqu'à penser : Et qu'il y reste ?... ce qui bien des fois lui venait à l'esprit lui aussi...

C'est à l'hôpital que Dilette apprit la nouvelle. Elle sortait du bloc opératoire où elle avait assisté le chirurgien, et arrivait pour se changer dans la salle où se trouvaient déjà deux autres élèves comme elle, en formation. Elles parlaient de l'Algérie. Elle s'approcha.

— Il s'est passé quelque chose de spécial là-bas ?

Malgré les apparences, elle ne cessait de penser à Luigi, elle savait qu'il allait être appelé bientôt, en Algérie peut-être, ce qu'elle redoutait par-dessus tout.

— Oui, de spécial et de bienheureux, la guerre en Algérie va s'arrêter, enfin.

Dilette tomba sur une chaise et éclata en sanglots.

— Eh bien, en voilà une réaction ! Les bonnes nouvelles te font un drôle d'effet !

— Mais... je suis contente... heureuse... soulagée...

Une fois ses pleurs contenus, elle répéta plusieurs fois : Luigi ! Luigi !

— Ah ! Il s'appelle Luigi ! Dis donc, Odile, tu es une belle cachottière ! On finissait par se demander si tu n'allais pas te faire nonne au lieu d'infirmière, les amourettes ne semblaient pas t'intéresser ! Alors, il est en Algérie, ton Luigi ?

— Non, mais comme il va bientôt partir à l'armée, je craignais qu'il y soit appelé.

— Luigi, c'est pas français comme prénom, italien plutôt ?

Volubile comme elle ne l'avait jamais été avec ses copines d'études et de travail, elle se laissa aller à leur expliquer ses relations avec ce fils d'immigrés italiens, depuis l'école primaire jusqu'à cette brouille qui les avait séparés, sans toutefois tout révéler, en particulier la cause exacte de cette affaire. L'euphorie dans laquelle elle flottait l'amena même à présenter Luigi comme une sorte de Zorro, et le portrait qu'elle traça de son ennemi Bouboule fit bien rire ses copines.

Puis le sérieux revint entre elles.

— C'est bête, ce qui vous est arrivé...

— Oui, surtout qu'il n'y avait pas de quoi, des mots de travers, des bêtises de gamins, et moi sottement j'ai pris la mouche trop vite.

Dilette semblait de nouveau émue.

— Tu penses encore à ce Luigi, tu l'aimes encore, c'est ça ? Et lui ?

— Je crois que lui aussi m'aime encore, je le devine quand on se rencontre, à sa façon de me regarder.

— Alors qu'est-ce que tu attends ? Tu es en congé la semaine prochaine ? File vite dans ta campagne et retrouve ton Luigi !

En février 62, les fameux pourparlers avaient cédé la place à des négociations entre les dirigeants français et algériens, et le 16 mars avaient été signés les accords d'Evian, qui seraient rapidement suivis d'un référendum dans chacun des deux pays. Il y aurait encore des dissensions, la paix, cette paix-là, n'étant pas du goût de tous, d'un côté comme de l'autre, mais la volonté d'apaisement et la sagesse finiraient par s'imposer. Quelques jours plus tard serait enfin annoncée et proclamée l'issue tant attendue, la plus réjouissante, le « cessez-le-feu », qui transformerait l'angoisse en soulagement pour bien des parents, des épouses, des fiancées, des enfants, et en espoir pour les filles qui comme Dilette étaient encore dans l'incertitude de leurs amours.

Quand elles avaient accumulé un certain nombre d'heures et de services, les futures infirmières bénéficiaient de quelques jours de congé et pouvaient rejoindre leurs familles si elles le souhaitaient.

Quelques jours après avoir appris la bonne nouvelle, Dilette pédalait donc allègrement dans la montée vers son village, après avoir tenté en vain d'écourter la conversation avec l'amie de Louise, qui croyait bien faire en lui racontant les potins du bourg.

— Attends ! avait-elle crié alors que Dilette enfourchait son vélo, j'ai oublié de te dire, en Algérie c'est fini, tu le sais ?

Le car l'ayant déposée à quatorze heures trente, on était donc en plein après-midi quand Dilette allait atteindre le haut de la côte et arriver au village. Dans le dernier virage, pas très loin de la bordure de la route, elle vit un paysan sur son tracteur qui creusait des sillons, et derrière lui un gars, panier au bras, qui se baissait à chaque pas. Ils plantaient des pommes de terre. Elle les reconnut. C'était le père Duvier, et Bouboule. Est-ce qu'il l'avait vue, et reconnue, lui aussi ? Elle en fut un peu contrariée. Mais après tout quelle importance ? Un seul nom, un seul espoir, scandait chacun de ses coups de pédale. Luigi. Luigi.

Quand, comment allait-elle le revoir ? Sauraient-ils l'un comme l'autre trouver les mots pour effacer ce qui les avait éloignés et s'avouer enfin leur amour ?

En passant devant la maison des Solari, elle jeta un coup d'œil vers le balcon. Maria n'y était pas, elle l'aurait saluée de bon cœur. Mais c'est à sa grand-mère qu'elle se devait d'abord. Celle-ci, au courant de ses congés et des horaires du car, l'attendait selon son habitude sur le banc dans son jardin, où à la faveur d'un beau rayon de soleil printanier elles restèrent un moment toutes les deux avant d'entrer dans la maison.

Après les questions rituelles, t'es pas trop fatiguée, as-tu mangé avant de partir, ton prochain examen c'est pour quand, Louise en vint aux accords d'Evian. Elle n'était pas concernée directement, mais tout ce qui touchait aux guerres la renvoyait à son passé et la bouleversait.

— Les guerres, dit-elle après un moment de silence et en se tournant vers Dilette, c'est ce qu'y a de pire pour ceux qui s'aiment.

— Tu dis ça en pensant à maman et à André, grand-mère ?

— Oui, bien sûr. Mais à toi aussi. Et à Luigi. Qu'est-ce que tu crois ? Que je n'ai pas vu clair après votre dispute ? Que tu faisais semblant de ne plus t'intéresser à lui, et lui à toi ? Tiens, tu veux que

je te dise ? Depuis ces trois jours-ci qu'on a appris pour l'Algérie, comme il ne sait jamais au juste quand tu reviens, je le vois passer tous les matins et tous les soirs devant chez moi, de ma fenêtre ou de mon jardin, comme s'il se promenait. Il n'ose pas s'approcher pour me parler, mais je vois bien qu'il regarde si ton vélo est là, ou toi. Il t'attend. Tu vas voir, ce soir, dans les sept heures à peu près, une fois revenu de son travail, il passera devant chez nous, c'est certain.

Dilette était toute rose de surprise, de gêne, d'émotion, elle n'osait pas regarder Louise qui souriait.

— Allez, va, petite cachottière, vous avez maintenant la chance de votre côté, ne la laissez pas passer. Ce soir on soupera de bonne heure et t'iras t'asseoir sur mon banc. Tu ne tarderas pas à le voir rappliquer, crois-moi.

A sept heures Dilette était assise sur le banc, d'où elle pouvait avoir la vue vers la rue. Elle avait laissé son vélo contre le portail entrouvert. Elle n'attendit pas longtemps, dix minutes tout au plus. Elle vit arriver Luigi, qui n'était plus en tenue de travail. A la vue du vélo il s'arrêta, puis il s'approcha, entra dans le jardin. Dilette se leva, et d'un même élan ils s'élancèrent et tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Louise guettait discrètement derrière le rideau de sa fenêtre. Et si le garçon ce soir-là avait un contretemps ?... Non. Elle les vit enlacés. Elle repoussa le rideau. Elle sentit couler des larmes. Elle égrena trois prénoms. Margot. Gabriel. André. Puis en bonne paroissienne elle fit le signe de croix et murmura : Merci, mon Dieu, je pourrai mourir tranquille.

Depuis que Luigi et Dilette s'étaient retrouvés, Bouboule ne décolérait pas intérieurement, et il s'isolait de plus en plus. Il savait. Armande n'avait pas pu tenir sa langue.

— J'ai été jusqu'à la camionnette du boulanger, tu sais de qui que ça parlait ? Du fils des Solari et de la gamine de la Louise. Y s'ont rabibochés, manquerait p'us que ça qu'y se marient.

Il travaillait, de préférence seul, au contact des animaux, les vaches et les deux chevaux que le père Duvier avait gardés après l'achat du tracteur, ou avec le patron qui s'accommodait de son caractère renfermé, savait lui faire confiance et évitait les allusions ou les plaisanteries susceptibles de le braquer. Il ne fréquentait plus ses anciens copains. Il avait compris qu'ils n'étaient pas vraiment méchants, mais qu'ils s'amusaient de lui, de ses frustrations, de ses échecs, de ses espoirs secrets.

Le « macaroni », lui, avait toutes les veines. Il avait échappé à l'Algérie, reconquis Dilette. Ils ne se cachaient pas, se promenaient ensemble, maintenant, le soir, main dans la main. Peut-être même qu'ils faisaient autre chose aussi. Il avait vingt ans, le Gigi, c'était plus un gamin. Et pour son service militaire il avait été envoyé à Toul, pas trop loin, il y allait et en revenait pour les perms avec sa Dauphine. Ah, c'était pas l'Algérie, non !

Ses rancœurs, sa souffrance, car c'en était une, Bouboule les gardait pour lui. Ceux qui souffrent éprouvent souvent le besoin d'un bouc émissaire, sur qui déverser le trop-plein de leur malaise. Il était de ceux-là, le sien était Luigi, mais quelque chose le retenait de l'affronter, de le provoquer. Pas la peur, non. Plutôt la honte, un fond de dignité qui lui imposait de se taire malgré sa haine. Il savait bien que jamais il n'aurait pu envisager d'épouser Dilette. Même si, par un miracle, elle s'était intéressée à lui, il n'aurait pas osé, il ne se serait pas autorisé à lui faire la moindre proposition. Elle était beaucoup trop bien pour lui.

Bientôt, il avait appris, toujours par Armande qui semblait prendre plaisir à lui retourner le couteau dans la plaie, que Luigi et Dilette s'étaient fiancés, à l'occasion d'une permission.

— Normalement ça se fait chez les parents de la fille, mais tu penses bien que la Louise toute seule n'aurait pas pu faire du tralala...

Si c'était avec un autre que Dilette s'était fiancée, il l'aurait compris, admis. Tiens, quand elle se serait mariée, il serait même allé à la messe de mariage, il l'aurait félicitée comme on le fait à la sortie de l'église, il lui aurait souhaité beaucoup de bonheur. Peut-être même que ça lui aurait permis de mettre fin à cette colère qui le dévorait.

Mais avec le « macaroni », non, ça ne passait pas.

Il oubliait le mal qu'il avait fait à Dilette, ce qu'il avait pensé et dit d'elle, qu'elle faisait la fière, il en arrivait à se persuader que Luigi, le frimeur, le dévergondé, le coureur, ne la rendrait pas heureuse.

L'amour retrouvé et les fiançailles redonnaient à Dilette une joie de vivre qui réjouissait Louise. Vingt ans, pensait-elle souvent, on dit que c'est le plus bel âge de la vie, moi qui me demandais comment elle allait vivre ses vingt ans, la pauvrete, me voilà rassurée.

L'exubérance de la famille Solari, sous toutes ses formes, la décontençait bien un peu, elle qui avait toujours vécu dans la simplicité, la discrétion, la modestie. Mais elle avait vite compris que les manifestations de leur réussite n'étaient pas motivées par l'orgueil, comme certains le pensaient, mais par la fierté légitime de l'avoir osée et construite, et qu'elle n'excluait pas chez eux la générosité et le cœur. S'y ajoutaient leur gaieté, leur langage coloré et une familiarité naturelle à laquelle elle avait été associée d'office. Tous l'embrassaient et l'appelaient par son prénom, avec des

variantes selon leur âge, qui allaient du « madame Louise » à la fois respectueux et chaleureux d'Aldo au « mémé Louise » de leurs petits-enfants que personne ne leur avait soufflé.

Luigi avait réussi un exploit, celui d'entraîner sa belle dans les fêtes et les bals de villages, les dimanches de permissions, et il avait su si bien y faire qu'elle y avait pris goût. Quand il dansait avec elle, si jolie, légère et souple dans ses bras, le roi n'était pas son cousin. Il pensait à ses parents, qu'enfant il regardait valser, que tout le monde admirait, et se disait que le couple qu'il formait avec Dilette serait aussi beau, aussi fort et aimant que le leur.

Ils ne passaient pas inaperçus, Luigi avait sa réputation de beau garçon, de bon danseur, voire davantage. Ils suscitaient des commentaires, quelques jalousies. Ils s'en doutaient. Ils s'en fichaient. Ils étaient heureux.

Il y avait des bals de jour, les après-midi, mais aussi, moins fréquents, des bals de nuit.

C'était un dimanche de la fin d'automne 62. Il n'était pas tout à fait minuit et le bal battait son plein. Mais les amoureux étaient convenus de ne pas trop s'y attarder. Luigi devait être présent à la caserne le lendemain dès six heures du matin et Dilette à l'hôpital guère plus tard. Ils quittèrent la salle et main dans la main se dirigèrent vers la place qui servait de parking pour les amateurs de danse, dans une obscurité presque totale, puisque l'unique réverbère ne dispensait pas sa lumière jusque-là. Il y avait des voitures, quelques motos, et même encore quelques vélos. Ils s'approchaient de la Dauphine, Luigi cherchait la clé dans sa poche quand Dilette s'arrêta net.

— Il y a quelqu'un près de la voiture qui vient de se baisser, souffla-t-elle, quelqu'un qui se cache... Tiens, regarde, il se sauve ! Tu

vois ?

— C'est Bouboule !

Luigi s'élança, mais Dilette le retint.

— Ce n'est peut-être pas lui, il fait si noir, comment le reconnaître...

La silhouette avait disparu.

— Je donnerais ma main à couper que c'est lui. Qu'est-ce qu'il faisait près de la Dauphine ?

Il ouvrit la portière, prit la lampe de poche qui se trouvait dans la boîte à gants, scruta les alentours à cette faible lumière, puis se pencha vers les pneus pour en vérifier l'état.

— Il a filé comme un trouillard, ou alors il est planqué quelque part.

Bouboule, c'était bien lui, rôdait sur les traces de Dilette et Luigi. Ce n'était pas la première fois. Quand c'était en plein jour, il les suivait de loin. Ils l'avaient aperçu quelquefois dans des fêtes de villages. Dès qu'il les voyait il s'éloignait, son manège énervait Luigi, Dilette le calmait.

— Ne fais pas attention, du moment qu'il ne nous agresse pas.

— Où que tu vas ? demandait Armande à son fils, quand elle le voyait sortir sa mobylette.

Il ne répondait pas, il poussait sa machine en courant et sautait en selle quand elle démarrait.

Elle l'avait entendu partir à la nuit tombée, deux fois.

Où est-ce qu'y va ? Pas au bal, y ne s'est pas « habillé », y ne sait pas danser. Voir une fille ?

Dubitative, elle secouait la tête. Elle ne le « voyait » pas avec une fille, ou alors avec une pauvrese quelconque qui se laisserait ramasser par n'importe qui.

Ce dimanche soir-là, après avoir soupé avec Armande, il était allé chez les Duvier voir à la télévision un match de foot qui avait duré longtemps.

— Paraît qu'il y a un beau bal musette à la salle des fêtes, tu devrais y aller faire un tour, lui avait suggéré son patron, ça te changerait un peu les idées.

— Non, ça ne m'intéresse pas, j'avais me mettre sous l'édredon pour être d'attaque demain matin. Vous avez vu l'heure ? Pas loin de minuit !

Le temps d'aller chercher sa mobylette, et il roulait vers le bourg. Il avait garé sa monture sur le parking, s'était approché de la salle, avait entrebâillé la porte, pour voir si Luigi et Dilette s'y trouvaient.

L'orchestre donnait toute sa mesure et les valseurs occupaient toute la piste. Avec ses yeux de fouine, Bouboule scrutait les danseurs, et il les avait vus, les amoureux, en pleine action. Ils étaient bien loin de penser à lui. Il avait tourné les talons et s'était empressé d'aller planquer sa mobylette dans un fouillis de buissons derrière le parking, et dans le noir il avait cherché et repéré la Dauphine. Il était resté accroupi contre la voiture, le temps de souffler un peu. C'est alors qu'il avait entendu des pas et des voix. Il y a quelqu'un... Bouboule... Plié en deux, en rasant les voitures, il avait filé. Il avait reconnu les voix, c'étaient eux. Il s'était jeté dans un buisson épais et il avait entendu et vu la Dauphine, tous phares allumés, faire lentement le tour du parking, puis s'en aller.

Raté ! Ce soir-là Bouboule avait glissé un couteau dans la sacoche de sa mobylette, puis dans la jambe de son pantalon, le couteau avec lequel il saignait les lapins et les volailles. Pour crever les pneus de la Dauphine bleue, et peut-être en supplément tracer quelques belles rayures sur la carrosserie. Raté.

Raté, mais il pouvait se dire une chose, que le « macaroni » qui faisait le fanfaron était finalement un dégonflé, qui n'avait même pas cherché à le poursuivre.

OceanofPDF.com

Un beau samedi de juillet 64, les cloches de l'église de Villiers se sont mises à sonner pour appeler à la messe de mariage de deux enfants du village. Sonner plutôt que carillonner, car elles n'étaient que deux. Pour les événements heureux les enfants de chœur étaient sommés de faire preuve d'entrain, et ils s'exécutaient si bien que le curé sortant de la sacristie où il s'était préparé à l'office les voyait parfois s'envoler, agrippés à la corde, presque jusqu'au clocher !

Luigi Solari et Odile Maron. Deux enfants du village, en effet, et pas n'importe lesquels... Un fils d'immigrés qui bien que devenu français ne pouvait pas renier ses origines, et une gamine au passé hors du commun, née de père inconnu, orpheline de mère et de père adoptif, pas banal vraiment. Personne n'avait oublié les « histoires » du temps de monsieur Goblin, auxquelles avait été mêlé le gamin des Lochard. Mais c'était loin tout ça, les mariés du jour avaient su tracer leur chemin, et leurs familles, réduite à Louise du côté Chauvy, plus nombreuse du côté Solari, étaient si bien considérées que personne ne manquerait de leur faire honneur, sauf bien sûr ceux qui en seraient empêchés par les obligations du travail.

Même Armande Lochard, qui pourtant était alors dans un triste état, veuve et seule avec son fils, qu'elle quitterait bientôt pour la maison de retraite, s'était rendue à l'église. Elle avait longuement réfléchi, hésité.

— Faut que j’y aille... Mal en point et grosse comme je suis c’est tout juste si je peux encore marcher... Pour voir les Solari se pavaner... Si j’y vais, ça sera pour la Louise, par respect pour elle.

Elle avait fini par consulter Bouboule.

— Tu crois qu’y faut que j’aille à la messe de noces demain, ça se fait...

— Qu’est-ce que tu veux que ça me fasse, que t’y ailles ou pas ?

Lui n’irait pas. Il l’avait dit aux Duvier. Je resterai à la ferme, vous pourrez aller à la messe.

Le soir du mariage, Armande, qui n’avait que Bouboule à qui parler, n’avait pas pu s’empêcher, pendant qu’ils soupaient, de commenter à haute voix ce qu’elle avait vu et entendu.

— Elle était en robe courte, blanche mais courte... Avec ses grands cheveux rouquins qui lui descendaient jusqu’à moitié du dos, drôle de tenue... Madame Solari, la grande dame, elle portait un de ces chapeaux, à croire qu’elle se prenait pour la reine d’Angleterre ! La Louise à côté, la pauvre, elle n’avait guère bonne mine... Avant qu’on sorte de l’église le père Solari a pris la parole pour inviter toute l’assistance au vin d’honneur, et tu sais pas où ? Dans leur cour ! J’sais bien qu’y a p’us de bistro ici pour les vins d’honneur, mais dans la cour, on n’a jamais vu ça ! Faut en avoir des tables et des verres pour inviter cent personnes au moins !

Bouboule mangeait, la tête dans son assiette comme quand il était gamin et qu’il faisait semblant de ne s’intéresser qu’à son contenu.

— Ah que j’té dise aussi, j’allais oublier la meilleure... Avant le consentement, quand le curé a rappelé de qui les mariés étaient les enfants, comme ça se fait, pour la Dilette il a dit, écoute bien, il a dit fille de Marguerite Chauvy et d’André... Moulin ou Boulon, j’ai pas bien entendu le nom, et fille adoptive de Gabriel Maron. Il a cité les

deux pères le curé, le vrai et le faux, le maquisard et le manchot ! J'me demande même si un curé a le droit de faire ça, en tout cas il l'a fait. Ça d'vait être manigancé avant.

Bouboule s'est levé sans un mot et il est sorti en claquant la porte.

Le curé qui desservait la paroisse de Villiers s'était en effet demandé s'il pouvait accéder au désir de la future mariée quand elle lui avait demandé de citer ses deux pères. Mais il connaissait son histoire. S'il ne l'avait pas baptisée, il lui avait fait faire sa communion. Il comprenait ce qu'elle voulait ainsi affirmer, qu'au lieu de rougir de cette situation elle en était fière. La chose n'était pas passée inaperçue, les coups d'œil échangés dans les travées de l'église disaient l'étonnement, mais il n'y aurait ensuite aucun bavardage malveillant, ou alors seulement quelques chuchotements de commères. De l'admiration plutôt : Faut oser, elle a du cran, la gamine de la Louise Chauvy !

JUSQU'AU DRAME

1968

OceanofPDF.com

Au portail de la maison de retraite, Armande hésite, s'arrête, fait quelques pas dans la cour qui donne sur la rue, regarde à droite, à gauche.

— Vous allez faire un tour, madame Lochard ? Soyez prudente, n'est-ce pas !

L'infirmière qui l'a vue s'apprêter à sortir n'est pas « la Solari la jeune », c'est l'autre, Armande connaît ses nom et prénom, mais pour elle c'est « la bonne », pas la bonniche, la bonne, la gentille.

Il y aura bientôt deux ans qu'elle vit dans l'établissement où elle a su imposer peu à peu sa personnalité, elle dit « se faire respecter ». Tout le monde, le personnel, médical ou autre, ses compagnes de chambre, s'est habitué à son caractère, comme elle, plus lentement et plus modérément, s'est habituée à eux, mais elle n'est pas encore, loin s'en faut, au stade de l'amabilité...

Son état physique n'a pas empiré, au contraire, étant donné qu'elle n'a plus aucune charge de travail. Aussi a-t-elle obtenu la permission d'aller dégourdir ses jambes, un peu plus vaillantes, ailleurs que dans l'enceinte de la maison de retraite, c'est-à-dire sur les trottoirs du bourg. Avec sa canne, Clac Pchch Clac Pchch, elle va jusqu'au pont qui enjambe la Meuse, en s'arrêtant devant les commerces où elle s'approvisionnait au temps lointain où elle pouvait encore se déplacer à vélo, avant d'y envoyer son homme ou ses filles.

Elle constate les changements, s'interroge, bougonne. Elle s'assoit un moment sur le banc devant le monument aux morts, à moins que quelques autres pensionnaires s'y soient déjà installés, auquel cas elle fait demi-tour. Ses filles ? Pierrette et son mari sont allés tenir une boulangerie à Saint-Mihiel, Monique est coiffeuse à Sedan, elles ne viennent que rarement. Si elles lui proposent de l'accueillir chez elles, pour quelques jours, elle refuse. C'est trop loin. J'veux pas gêner. Les gosses me fatigueraient. Seule Simone la dévouée de la première heure est encore sur place, toujours prête à aider sa mère. Viens me voir de temps en temps, dit Armande, j'en demande pas plus.

Si Armande hésite avant de franchir le portail, c'est parce qu'elle a pris une décision audacieuse qui couvait dans sa tête depuis des mois.

Au goûter, tout à l'heure, quelqu'un dira peut-être, selon son statut, membre du personnel ou résident : Tiens, madame Lochard, ou la mère Lochard, ou la rouspéteuse de la chambre 6, elle ne vient pas goûter aujourd'hui ?

Non, elle ne goûtera pas aujourd'hui. A l'heure où les autres vieux s'attableront, elle sera loin. Pas vraiment loin en fait, mais pour elle c'est beaucoup. Elle fait une fugue. Elle s'en va, chez elle. Elle n'a pas l'intention de se réinstaller dans sa maison, elle sait que c'est impossible, et même elle ne le souhaite pas, mais il faut qu'elle y aille.

Depuis presque deux ans, Bouboule vient lui rendre visite avec la même régularité, une fois tous les deux mois, et les choses se passent toujours entre eux de la même façon. Le bonjour. Le silence. Ils ne savent pas de quoi parler. Puis c'est elle qui se décide à aborder le sujet qui les torture tous les deux. Elle harcèle son fils de questions. Ils habitent où, les jeunes mariés ? Chez les Solari ! J'm'en doutais, c'est sûrement mieux que chez la Louise. Le père va pas tarder à leur

construire une maison. Ah ça y est, c'est commencé ? Ils ont acheté le terrain où, à qui ? Les deux gars, ils s'arrangent bien avec le père ? Parce qu'avec le caractère du dernier...

Bouboule répond, jusqu'au moment où il en a assez, où il se ferme, et s'en va. A la prochaine !

La dernière fois qu'il est venu, Armande lui a dit une chose qui sur le coup lui a déplu.

— Les deux autres Solari, le gars et la fille, une fois mariés y n'ont pas tardé à mettre des p'tiots en route. Mais ce coup-ci, le ventre de la bru, y ne pousse guère vite sous la blouse blanche...

— De quoi que tu te mêles, ça regarde personne.

— Elle peut p't-être pas en avoir, elle était chétive quand elle était p'tite. Les Italiens qui aiment bien les grandes familles y doivent commencer à s'poser des questions...

Mais de retour chez lui, il a reconsidéré les propos de sa mère. Et si c'était vrai ? Si Dilette ne pouvait pas avoir d'enfants ? Son mari a beau être français, c'est du sang italien qui coule dans ses veines et qui lui monte facilement à la tête. Il doit attendre de devenir père, une raison de plus d'étaler sa fierté.

Bouboule ne va cependant pas jusqu'à rêver. Que Luigi en vienne à reprocher à Dilette sa stérilité. Qu'ils se séparent. Qu'ils divorcent. Même si les choses tournaient dans ce sens-là, ça ne changerait rien pour lui. Elle l'a toujours détesté, elle ne sera jamais à lui. Mais il aurait au moins la satisfaction de se dire qu'elle ne serait plus à Luigi. Pauvre vengeance, oui, il en a conscience, mais vengeance tout de même.

Armande au sortir de la cour vérifie encore une fois que personne ne la regarde, et au lieu de prendre le trottoir habituel, elle traverse la rue, après s'être assurée des deux côtés qu'aucune voiture ne

s'approchait. Encore quelques pas et elle tourne à gauche, s'arrête quelques secondes pour souffler un peu, déjà, et prend le sentier qui monte doucement vers la colline boisée. Dans ses longues réflexions, elle s'est souvenue de ce sentier au long duquel poussaient autrefois des ronciers où les gens allaient cueillir des mûres, et qui rejoignait à l'orée des bois un autre sentier par lequel on pouvait se rendre jusqu'à Villiers, à pied bien entendu, sans avoir à suivre les méandres de la route. De nombreux villages étaient ainsi reliés entre eux par ce genre de petits chemins qu'empruntaient aux siècles passés les colporteurs, et ensuite les promeneurs, les chasseurs, les enfants, les gens dépourvus de moyens pour se déplacer vers les bourgs.

Armande a demandé à Simone ce qu'il en est de ces sentiers maintenant. Curieuse question...

— J'y ai repensé, comme ça, pour rien. Tu sais, quand on est enfermé on fouille dans sa tête et on se rappelle des choses, même si ça ne sert p'us à rien...

— Oui, je crois, ils existent encore, mais ils ne sont peut-être plus entretenus.

Armande gravit lentement le premier sentier, avec l'aide de sa canne, et des pauses tous les trente pas. Elle compte pour éviter de penser, de se retourner, de douter. Elle arrive au flanc de la colline, cherche l'entrée du second sentier. Ici ? Non. Là ? Elle abat avec sa canne une énorme touffe d'orties et découvre ainsi un petit chemin très étroit qui s'enfonce tout droit dans une masse énorme de verdure. Elle s'y dirige et s'octroie un instant de repos, tiens, sur cette vieille souche, avant de se remettre sur ses jambes et d'avancer, lentement, difficilement, de plus en plus difficilement, avec des arrêts, jusqu'à apercevoir, au bout d'une heure, peut-être deux, une

vague trouée, une faible clarté. La fin du sentier, l'orée de la forêt. Et si j'avais croisé quelqu'un ? Ou un sanglier ? Merci, mon Dieu !

Elle s'assoit sur un tas de bois mort. Elle a soif. Son cœur bat à tout rompre, de fatigue. Elle ne sait pas quelle heure il est, mais le jour a baissé déjà. Elle attendra l'obscurité, le temps de se reposer.

Sa maison est là, pas très loin, il n'y a qu'une chènevière à longer pour atteindre sa terre, son jardin, ses clapiers, son poulailler.

La nuit est tombée, Armande a sommeillé sur le tas de bois. Elle se relève, courbaturée de partout. Elle touche au but.

Si Bouboule n'en a que contre Luigi, elle c'est à l'infirmière Solari qu'elle en veut. Il faut que ça se sache, ce qui se passe là-bas. Elle a tellement ruminé que ce qu'elle a concocté est devenu une réalité.

Comme chaque soir Bouboule soupe tout seul, en regardant la télévision. La mère Duvier lui donne souvent de quoi manger, il ne cuisine donc que rarement, le plus sommairement possible.

— Quelqu'un a frappé ou c'est à la télé le bruit ?

Quelqu'un a frappé, cette fois il a bien entendu, il se lève, ouvre la porte qu'il avait déjà fermée à clé pour la nuit.

— La mère...

Il est tellement ébahi de constater que c'est elle, tellement choqué par son aspect, qu'il en reste figé.

Elle entre, parcourt la pièce du regard, et va jusqu'à la chaise la plus proche où elle s'affaisse. Elle ferme un moment les yeux, elle souffle, elle semble épuisée. Elle ne va pas faire un malaise, ou pire, tomber là raide morte ? Bouboule est encore sous le choc, il n'a même pas refermé la porte.

Armande rouvre les yeux, se redresse un peu.

— Ben, ferme la porte !

Et aussitôt elle ajoute :

— T'as la télé ? Depuis quand ?

— Mais d'où tu viens comme ça, dans la nuit noire ? lui demande Bouboule. Et comment que tu t'es arrangée, t'es toute sale...

En effet la marche sur les sentiers et les pauses sur les souches et le tas de bois mort ont laissé des traces, et la cape de laine qu'elle porte toujours quand elle sort s'est accrochée à des épines et déchirée.

— Tu t'es sauvée ? On ne t'a pas mise à la porte quand même ?

— J'pouvais p'us me taire, faut que ça se sache.

— Que ça se sache quoi ?

Un bruit de moteur, une voiture s'arrête, puis une autre, des portières claquent, la porte s'ouvre, Simone entre, suivie de la directrice de la maison de retraite et de la « bonne » infirmière.

L'absence d'Armande au goûter a été remarquée et la question a été posée : Quelqu'un a vu madame Lochard ? Un résident a dit qu'il l'avait vue monter au premier, avant de s'interroger lui-même, en ajoutant :

— Enfin, j'crois que c'était elle...

— Vous l'avez vue ou pas ?

— Oui, p't-êt... J'suis pas sûr...

La femme de service a haussé les épaules, mais elle est tout de même montée et a constaté l'absence d'Armande dans sa chambre. Elle n'était pas non plus au jardin. Dans la salle commune alors, pour une fois ? Elle la fréquente peu, les amateurs de cartes et autres jeux l'énervent.

Son absence a été signalée au bureau et les investigations ont commencé. En vain. Aucun indice, aucune piste. Fallait-il immédiatement lancer des recherches ? Armande n'était pas une pensionnaire comme les autres, tous ceux qui avaient affaire à elle le

savaient, elle était rouée, pour ne pas dire plus, capable de se cacher pour contrarier le personnel.

La directrice s'est alors rendue chez Simone.

— Je connais bien ma mère, elle a trop de... caractère pour penser à se supprimer. Je pencherais plutôt pour une fugue, pour attirer l'attention, pour faire peur, une façon de se venger de son sort. A mon avis elle s'est cachée quelque part et peut-être qu'elle ne sait plus comment rentrer au bercail. Si à la nuit on ne l'a pas retrouvée il faudra agir. Mais vous verrez, madame, on la retrouvera.

Ce n'est qu'après avoir sillonné en vain les alentours du bourg que Simone est revenue auprès de la directrice pour envisager cette fois des recherches plus sérieuses. La nuit était tombée. Faire appel à la gendarmerie ? Sonder la Meuse et le canal ? Simone hésitait encore.

— Mais que je suis sotte ! s'est-elle soudain exclamée. Je sais où elle est allée, chez elle, là-haut à Villiers !

Elle a alors expliqué le coup des sentiers, les questions d'Armande qui l'avaient un peu étonnée, sans plus. Mais maintenant elle comprenait.

— J'y monte tout de suite !

— Je vais vous suivre, en espérant que vous avez raison, et je vais emmener aussi une infirmière, parce que cette fugue, si c'en est une, aura certainement beaucoup fatigué votre mère, elle aura sans doute besoin de quelques soins.

Ce soir-là, l'infirmière de garde était la « bonne ».

— Maman !

Dans la voix de Simone il y a du soulagement, de l'émotion, du reproche aussi. Elle s'approche d'Armande. Elle ne sait pas si elle doit l'embrasser. Elle lui prend les mains. Dans le regard d'Armande l'émotion est brève. Elle se reprend aussitôt.

— T'avais pas besoin d'ameuter ces dames-là !

Comment entamer le dialogue dans un tel contexte, dans une telle ambiance ? La directrice et l'infirmière découvrent un bien triste lieu de vie, une cuisine en désordre, de la vaisselle sale sur la table, des vêtements entassés sur une chaise.

— Madame Lochard, vous avez fait peur à tout le monde et vous vous êtes mise en danger. Pourquoi ? Si quelque chose n'allait pas, il fallait nous en faire part.

Armande ne répond pas, elle enrage de se trouver en état d'infériorité, de culpabilité, au fond d'elle-même elle n'est pas fière mais elle ne le montre pas. Cramponnée à sa canne elle fixe le sol.

Le silence est pesant, jusqu'à ce que Bouboule, à qui sa mère fait pitié, se décide.

— Il faut que ça se sache ! Voilà ce qu'elle m'a dit en arrivant.

— Maman ! Que veux-tu qui se sache ? Claude, tu le sais, toi ?

— Non. Y a qu'elle qui le sait.

— Alors, madame Lochard, il faut nous le dire, ça nous regarde.

Armande voit tous les regards rivés sur elle, curieux, anxieux. Si elle ne parle pas, elle va être interrogée, encore et encore, et tarabustée. Elle a faim, elle a soif, elle n'en peut plus de fatigue.

— C'est rapport aux médicaments. On me donne pas les bons. On veut me supprimer.

— Qui, on ?

— L'infirmière, pas celle-ci, l'autre.

— Madame Solari ?

L'étonnement est général. Armande se tourne vers Bouboule.

— Tu dis qu'y a que moi qui le sais, c'est pas vrai, tu le sais aussi, j'te l'ai dit, une fois, tu m'as pas crue, tu vois bien maintenant que c'est vrai !

La « bonne » infirmière ne peut alors se retenir d'intervenir.

— Madame Lochard, vous mentez ! Odile m'a parlé de vous, elle m'a dit que vous la détestez ! Vous lui voulez du mal !

La directrice roule des yeux ronds d'incompréhension.

— Madame, dit alors Simone, je comprends maintenant ce qui s'est passé, et ce n'est pas à l'honneur de ma mère, hélas... En raison de son âge et de son état, je vous demande l'autorisation de la garder ici où je vais rester aussi, pour cette nuit, demain je la raccompagnerai, je vous donnerai des explications et nous présenterons des excuses à Odile Solari, je veux dire ma mère et moi.

— Des explications ? Quelles explications ? Y a rien à expliquer ! s'écrie Armande sitôt la porte refermée sur les deux femmes.

Simone ne répond pas. Elle cherche dans le fouillis de la cuisine de quoi donner à sa mère à boire et à manger, puis elle la déshabille, la lave, lui passe un peignoir et la conduit dans sa chambre où rien n'a été changé depuis son départ, ni même depuis celui d'Edouard. Armande souffle, gémit, ferme les yeux, se laisse aller comme un poids mort, mais Simone n'est pas dupe et sans toutefois la rudoyer elle la manipule fermement.

Bouboule est consterné par ce qu'il vient d'entendre, mais tout bourru qu'il est il ressent de la pitié pour sa mère, à la voir ainsi questionnée, humiliée. Oui, elle s'est plainte à lui de Dilette, et il ne pouvait, il ne voulait pas la croire. Si c'était vrai ? Pour se lancer dans une telle expédition, c'en était une pour elle, sa mère devait en avoir vraiment gros sur le cœur.

Mais si c'est vrai, Dilette n'a pas agi d'elle-même, quelqu'un lui en a donné l'idée. Et qui, sinon Luigi ? Armande n'est sûrement pas très aimable avec elle, qui s'est sans doute plainte à son mari. Et celui-ci : Elle t'embête, la mère Lochard ? Je vais te donner un moyen de la calmer... De là à accuser Luigi d'avoir manigancé le coup des erreurs de cachets... Mais contre lui Bouboule a la rage, la haine, qui sont

bien mauvaises conseillères et ignorent les limites de la raison, alors d'une supposition il fait aussitôt une certitude.

Il n'en démordra pas.

Le lendemain matin, ils sont trois autour de la table pour boire le café, sans échanger une seule parole. Dans les yeux d'Armande, quand elle les tourne vers sa fille, il y a de la colère. Elle devine qu'elle ne la croit pas, la traîtresse. Bouboule ne veut plus discuter, entre deux sommes il a arrêté sa décision, un affrontement direct avec Luigi, entre hommes. Quitte à trafiquer la vérité. Mais quelle vérité ? Il ne la connaît pas, alors la sienne sera la vraie.

Sans un mot, ni pour sa mère ni pour sa sœur, il quitte la table et file à grandes enjambées à la ferme des Duvier.

Armande se fait étonnamment docile avec Simone, qui en déduit à juste titre qu'elle cherche à l'amadouer et espère son appui, mais feint de ne rien remarquer. Silence aussi dans la voiture. Elle n'en mène pas large, mais elle réussit à ne rien en laisser paraître.

La directrice qui les attend les introduit dans son bureau et d'un ton neutre invite Armande à s'asseoir, puis elle demande à Simone de la suivre dans une autre pièce pour discuter. Et là elle apprend, dans les grandes lignes, ce qui oppose les familles Lochard et Solari, depuis l'enfance de leurs enfants. Des différences, des jalousies, des coups tordus de garnements, dont l'origine était assez grave pour qu'ils ne s'oublient ni ne se pardonnent jamais, et qui n'ont donc cessé de s'aiguiser.

Vient ensuite le moment redouté par Armande, la confrontation avec Odile Solari, que sa collègue a mise au courant de ce qui s'est passé dans la soirée. Elle semble touchée, mais résolue, quand elle entre dans le bureau. La directrice remarque que madame Lochard fuit le regard droit et profond de l'infirmière. Odile, sûre d'elle,

exprime en quelques mots sa surprise et sa conscience professionnelle.

— Bon, bougonne Armande en tripotant nerveusement sa canne, puisque tout le monde est contre moi, j'ai p'us qu'à dire amen.

Venant d'elle, c'est une véritable capitulation qui a dû lui coûter beaucoup. Il ne servirait à rien, et ce serait contraire aux principes de l'assistance aux personnes en situation précaire, de l'humilier davantage en voulant lui faire dire : Oui, j'ai menti. Elle est encore assez vive d'esprit pour avoir compris la leçon.

Simone se tourne vers Odile et en son nom et celui de sa mère lui présente des excuses. Odile les accepte, remercie Simone et s'approche d'Armande à laquelle elle tend la main. Celle-ci, vaincue, ne bouge pas, le temps est suspendu pendant quelques longues secondes, puis une vieille main ridée se soulève et vient rejoindre la main fine et cependant ferme de l'infirmière. L'étreinte est courte, la vieille main se dégage prestement.

La construction de la maison qu'Aldo destine à Luigi et Dilette a commencé. Bouboule en suit forcément les étapes, puisque le terrain sur lequel elle se bâtit ne se trouve pas loin de la maison Lochard, en haut du village. Il a vu le terrain borné puis délimité, les fondations, les ouvriers en sont maintenant à la maçonnerie.

Sur la pancarte réglementaire figurent en gros la surface, le numéro du permis de construire, le nom du propriétaire, celui du constructeur. Solari ! Solari ! Bouboule, quand il descend à la ferme le matin et qu'il remonte le soir, ça le fait loucher, cette grande pancarte provocante. Et aujourd'hui encore plus que les autres jours, avec ce qui s'est passé hier. Et ce matin, il s'est passé quoi ? Ça s'est terminé comment ? Pas difficile de deviner. Dilette a nié, normal, elle n'a pas osé accuser son mari, il lui avait sans doute fait la leçon : N'avoue jamais. Armande a capitulé, forcément, sa vie maintenant est à la maison de retraite, sinon elle irait où ? Elle va devoir se tenir à carreau.

Plusieurs fois dans la journée le père Duvier et aussi sa femme au moment du repas se sont étonnés de la mine plus que renfrognée de leur commis, et de la nervosité avec laquelle il effectuait son travail. Leurs questions sont restées sans réponse. Il n'allait quand même pas leur raconter cette incroyable soirée qui l'avait mis dans une colère folle.

Sa journée finie, il est tard, mais il ne peut pas aller droit chez lui sans jeter un coup d'œil vers la maison en construction. Personne dans son champ de vision... Tiens ! la pancarte des frimeurs, il va la faire sauter ! D'un coup de pied, vite fait bien fait, ni vu ni connu. Les Solari pourront attribuer la chose à un gamin, il y en a un, justement, dont on dit à Villiers que, pour les coups durs, il est toujours le premier, ou alors à un engin agricole qui l'aurait accrochée au passage. Encore une pauvre vengeance, d'accord, mais il en a besoin, de ce coup de pied vengeur.

La pancarte restera en place. Au moment où Bouboule, après une œillade circulaire, s'avance sur le terrain estampillé Solari, Luigi, venu voir le chantier, surgit. Il sait ce qui s'est passé le matin à la maison de retraite, quand Dilette est rentrée tout à l'heure elle en était encore toute retournée.

Bouboule reste figé de surprise. Son envie d'un affrontement musclé s'est envolée. Il fait quelques pas en arrière quand Luigi s'avance vers lui, mais celui-ci le saisit violemment au col.

— Alors, ma femme veut empoisonner ta mère ? Tu ne lui as pas fait assez de mal, à Dilette, quand elle était petite ? Demande pardon, à genoux, je veux t'entendre dire pardon ! Elle est trop gentille, elle a pardonné à ta mère, elle lui a tendu la main. Mais moi je veux te voir à genoux !

Brusquement secoué, Bouboule tombe à genoux et s'exécute. Pardon.

Il se relève, fait quelques pas de travers, puis se met à courir. Quand il se sent assez loin de Luigi qui n'a pas bougé, il s'arrête, le temps de crier, assez pour se croire entendu :

— Ta femme, macaroni, t'es même pas capable de lui faire un gosse !

L'entreprise Solari continue à prendre de l'ampleur, elle se développe maintenant dans les départements limitrophes, les Ardennes, la Marne. Aldo en est la cheville ouvrière et l'organisateur en chef. Cependant, il ne manque pas de discuter avec ses fils, d'entendre leurs idées, leurs points de vue, et les laisse souvent prendre des initiatives. Deux ouvriers sont venus renforcer l'équipe qui comprend donc cinq hommes, tandis que Rosana, en plus de son propre travail et de sa petite famille, continue à s'occuper de la « paperasse » pour son père.

Le parc de véhicules et d'engins divers, grues, bétonnières, foreuses et autres, s'est également agrandi. Les cinq hommes ne travaillent pas toujours ensemble sur un même chantier, cela dépend de l'avancement des travaux de maçonnerie, de couverture, de peinture, de plomberie. Le soir, le « gros » matériel reste sur place, et les ouvriers regagnent leur domicile en camion ou en voiture, parfois tous ensemble, parfois individuellement ou à deux. Le plus mobile de tous est Luigi. Il lui arrive souvent de se rendre sur plusieurs chantiers le même jour, en fonction des interventions que son père lui a signalées. C'est lui le dépanneur, qu'il faut parfois s'efforcer de joindre quand il s'est produit un incident auquel il faut remédier au plus vite. Il se déplace avec un petit camion qui a été remplacé par un plus important pour les gros travaux. Si Luigi n'est pas loin, son père, ou son frère, va le chercher sur place, sinon il faut s'arranger avec le

téléphone, celui des cabines, des clients, des connaissances, de la maison.

— Allô, Maria ?

— Aldo, c'est toi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu peux prendre ta voiture et aller prévenir Luigi ? Il est à tel endroit, on a besoin de lui, c'est urgent.

Maria est une femme moderne, qui est allée à l'auto-école et a passé son permis de conduire.

A l'automne de 1968, les Solari ouvrent un chantier dans la partie basse du village, il s'agit de la rénovation d'une ancienne ferme rachetée par un jeune paysan, moderne lui aussi, question méthodes de culture et d'élevage, fils d'un « gros » propriétaire marnais.

Le chantier est proche de la ferme des Duvier. Le patron de Bouboule en profite pour tenter de l'intéresser à sa propre ferme, à son avenir.

— T'as quel âge, maintenant ? Vingt-cinq, vingt-six ? Tu ne vas quand même pas rester commis toute ta vie ! Tu pourrais y aller doucement pour commencer, reprendre quelques hectares pour toi, je t'aiderais. Nous, on commence à se faire vieux, dans quelques années on va s'arrêter. Et aussi, tu devrais te marier, te trouver une femme qui aime la culture, tiens, par exemple, je pense à la fille des...

— Pas la peine de chercher, père Duvier, j'veus ai déjà dit que j'me marierai jamais.

— Dis pas ça, garçon, une femme dans une maison même si ça rouspète des fois ça apporte de la vie, et en principe des enfants. Nous, pas de chance, on n'en a pas eu, mais on est plutôt dans l'exception. Ta mère, elle serait p't-être plus tranquille avant de s'en aller si t'avais une femme et des gosses.

— Ma mère, elle les aime pas, les gosses. Moi, elle m'a jamais aimé.

Le père Duvier n'insiste pas, choqué, et peiné, de cet aveu. Il s'en doutait bien qu'entre la mère et le fils Lochard ça ne débordait pas de tendresse, mais le dire de cette façon, tout cru... Pauvre garçon...

En septembre, une fois les pommes de terre arrachées, ramassées et mises en sac, le père Duvier et Bouboule les chargent dans le tombereau. Il ne reste plus qu'un cheval à la ferme, mais comme c'est le dernier, archi-vieux, il bénéficie d'un statut de retraité total, comme pour racheter par ce traitement de faveur ses années de travail et celles de tous ses compagnons. Ce n'est donc pas lui, mais le tracteur, qui tirera le tombereau et ramènera les pommes de terre à la ferme, tous les sacs d'un seul charroi.

Pour sortir du champ et gagner la route, il faut prendre un virage serré. Le père Duvier tourne donc le volant, mais ses deux bras reçoivent une rude secousse, et dans un bruit de ferraille le tracteur va se jeter contre la borne du champ voisin qui le bloque net. Bouboule qui s'était assis sur une aile de l'engin se trouve brusquement éjecté.

— Nom de Dieu qu'est-ce qui se passe ! Ça a claqué par en dessous !

Le père Duvier descend du tracteur, se met à genoux, puis rampe carrément.

— C'est la barre de direction qui a pété !

Bouboule se glisse aussi sous le tracteur.

— Tiens, tu vois, c'est là ! C'est d'ma faute, je savais qu'elle était rouillée, qu'elle était bonne à changer, mais j'ai pensé, un tombereau de patates c'est pas ça qui va l'achever ! Heureusement qu'on n'était pas encore sur la route...

Le père Duvier fait venir le dépanneur d'engins agricoles et Bouboule assiste au démontage de la pièce défectueuse, une barre d'acier sévèrement attaquée par la rouille.

— Tiens, lui dit le patron, va mettre cette ferraille-là dans la remise.

La remise est une petite dépendance de la ferme dans laquelle s'entasse tout ce qui ne servira plus à rien, mais qu'on ne peut quand même pas jeter, et qu'on oublie.

Bouboule inspecte la barre, en particulier l'endroit où elle s'est cassée. Il réfléchit. L'acier se brise rarement tout seul, mais il peut aussi se scier... Un jour, le père Duvier lui a raconté que du temps de son père il y avait à la ferme un taureau devenu furieux parce que sa chaîne le serrait trop fort et s'enfonçait dans sa chair. Il avait fallu quatre hommes pour entraver la bête, et scier la chaîne... A la scie à métaux... Il y avait laissé du sang, le malheureux taureau...

— La scie à métaux je m'en suis jamais resservi, avait ajouté le père Duvier. Je sais même pas où elle est, dans la remise oui mais où... En cas de besoin, j'ai plus vite fait de demander à mon voisin, ses outils sont toujours bien rangés.

La barre de direction. Sur les camions aussi il y en a une...

Une scie à métaux, dans la remise...

Pendant des semaines, ça cogite dans la tête de Bouboule. Il s'agit d'être organisé et prudent, de ne pas vouloir aller trop vite.

Le chantier de rénovation de la vieille ferme va durer longtemps. Luigi n'y travaille pas souvent. Parfois, sans doute quand il a encore à faire le lendemain, il laisse son camion sur place et remonte avec son père, en marquant souvent une halte à « sa » maison. Il faut attendre le moment propice. Le mauvais temps. L'obscurité. Bouboule a retenu la leçon de la pancarte.

La scie à métaux dormait au fond de la remise, dans un vieux tombereau à moitié rempli d'un tas d'autres outils hors d'usage, abîmés ou désuets. Tiens, se dit Bouboule en en découvrant certains, faudra que j'demande au patron à quoi ils servaient...

Il avise un vieux sac à patates échoué, il y glisse la scie à métaux, l'emporte chez lui et la graisse un peu, avec un morceau de lard, faute de graisse spéciale. Il en teste la lame en faisant une entaille dans le bord d'une marmite en fonte que sa mère mettait dans l'âtre, sur les braises, pour griller du lard. Armande ne risque pas de venir lui demander des nouvelles de sa marmite...

Et le moment propice arrive. Le camion de Luigi est resté sur le chantier. Il fait nuit. Les volets de toutes les maisons sont fermés. Il pleut, il vente, un temps à ne pas mettre un chien dehors. Mais un gars qui rumine sa vengeance, si, la pluie, le vent, ça lui convient tout à fait.

Bouboule attend qu'arrive minuit. Minuit, l'heure du crime... murmure-t-il en prenant le sac qui contient la scie. Mais non. Un crime c'est quand on tue soi-même une personne, avec une arme, un pistolet, un sabre, ou un gourdin, ou même sans arme, un étranglement, avec les mains.

Demain, Luigi se mettra au volant de son camion. Tout dépendra de ce qu'il fera après. De la direction qu'il prendra, vers le bas ou le haut du village. Du premier virage qu'il abordera, le plus serré sera le meilleur. Un nerveux comme lui ne doit pas y aller doucement avec le volant. De l'endroit et de la manière dont le camion se plantera. Dans un champ, dans un fossé, contre un arbre, un petit, ou un gros. Tout est dans les mains de Luigi maintenant. Qu'est-ce qu'on dira ? Le fils Solari, le mari de la petite infirmière, il a eu un accident, il est blessé. Ou il est mort. Ou bien il a eu une fameuse chance, il s'en est sorti

indemne. Mort ? Oui, c'est ce que Bouboule voudrait, au fond, ne plus le voir crâner, le macaroni, le beau mec, le charmeur. Blessé, ça suffirait peut-être. Mais indemne, non !

A Luigi de jouer, sans le savoir. C'est lui qui sera au volant...

Tout encapuchonné, son sac sous le bras, Bouboule descend jusqu'au chantier. Le camion de Luigi est garé sur le bord de la route, tant mieux, il n'aura pas à patauger dans la boue, et la pluie aura vite fait d'effacer ses traces de pas. Il se glisse sous le camion, et là seulement il allume sa lampe de poche.

La barre de direction... voyons... La voilà, c'est comme sur le tracteur. En y passant la main, il constate que le métal n'est plus lisse, il sent des aspérités et des sortes d'entailles. Il choisit un endroit et commence à actionner la scie, difficilement, à cause de sa position. La scie grince, dérape, lui échappe même. Puis assez vite elle commence à mordre dans la fonte. Bouboule est obligé de s'arrêter souvent, pour écouter, ce n'est ni l'heure ni le temps pour circuler par ici, mais sait-on jamais... pour dégourdir son bras et sa main malmenés par les vibrations de l'outil. De temps en temps, il secoue la barre pour voir si elle commence à céder. Oui, ça y est, elle bouge, encore un peu, elle ne tient plus guère, c'est bon...

Bouboule n'est pas un assassin. Sinon il aurait prévu de prendre des précautions et surtout de faire disparaître l'arme du crime. Or le lendemain matin, avant de rejoindre les Duvier qui boivent le café, il va tout simplement remettre en place la scie à métaux et le sac dans le bric-à-brac du vieux tombereau.

— Qu'est-ce qu'y a plu la nuit ! dit la mère Duvier, t'as entendu ? Heureusement que nos vaches n'étaient pas dehors. Les ouvriers des Solari ne pourront pas travailler au chantier d'à côté aujourd'hui, c'est plein de boue.

En s'occupant des animaux, Bouboule regarde autant qu'il le peut du côté du chantier, en effet déserté. Et voilà qu'arrive la voiture d'Aldo qui ne s'attarde pas, il dépose son fils et s'éloigne, du côté bas du village. Luigi grimpe dans son camion, de l'étable Bouboule entend le bruit du moteur, à peine moins bruyant que celui d'un tracteur. Parce que c'est un vieux camion, et il y a fort à parier que le père Solari le remplacera bientôt, parce que ça ne doit guère plaire à son fils d'arriver sur les chantiers au volant d'un engin qui ne paie pas de mine... Raison de plus pour avoir agi sans trop tarder. Le camion démarre, s'engage vers le haut du village et prend le premier virage à gauche pour descendre vers le bourg. Bouboule n'a plus à se démancher le cou pour suivre son trajet, la suite des opérations n'est plus son affaire.

La barre a résisté au premier virage, mais au deuxième, Luigi se rend compte que la direction ne répond plus, le camion qui commençait à prendre de la vitesse fonce tout droit dans un fossé assez profond où il se plante, l'avant dans un mélange de boue, de cailloux et d'eau, le cul en l'air. Luigi est un peu sonné, mais il se reprend vite, en pensant qu'il a eu de la chance, qu'au virage suivant le camion se serait à coup sûr fracassé contre un arbre. Il ouvre la portière et patauge dans la boue avant de retrouver le macadam. Il n'y a personne en vue. Ah, si, une voiture monte, il reconnaît celle du boulanger qui fait la tournée de pain dans les petits villages.

— Mais c'est le fils Solari, avec son camion au fossé ! Comment que t'as fait ton compte, la route tu la connais pourtant !

— C'est la direction qui a lâché.

— Ben dis donc, toi qui entretiens le matériel de ton père... C'est pas pour rien qu'on dit que les cordonniers sont toujours les plus mal chaussés ! Je vais aller prévenir ta mère, elle va jeter les hauts cris, même si je lui dis que t'es indemne.

Maria attendait le boulanger, pimpante et accorte comme toujours.

— Qu'est-ce que vous me dites là ? Mon Gigi, un accident ! *Porca Madonna !*

— Mais il n'a rien, madame Solari ! Le camion, si, mais pas lui.

Une demi-heure plus tard, prévenu par téléphone par Maria aussitôt accourue sur les lieux, Aldo arrive. Entre-temps, plusieurs voitures se sont arrêtées pour proposer leur aide, et la nouvelle a commencé à se répandre dans le village par l'intermédiaire du boulanger.

— C'est de ma faute, dit Aldo, j'ai tardé pour changer le camion, ces vieux engins-là ils sont tellement costauds qu'on les croit increvables. Et toi, fils, tu m'as fait confiance. Ça nous servira de leçon, il faut être pour nous aussi minutieux que pour les autres. Tu n'as rien, c'est le principal, tu as donné une belle frousse à ta mère, hein, Maria ? Bon, on va s'arranger pour sortir le camion de là au plus vite.

Le boulanger a continué sa tournée et colporté dans tout le village l'accident du fils Solari.

— T'as entendu, Bouboule, dit le père Duvier, le Luigi a été au fossé avec son camion ! Il n'a rien de grave, mais il a eu chaud. C'est la direction qui aurait lâché. C'est quand même bizarre pour un mécanicien, qu'est-ce que t'en penses ?

— J'en pense rien, j'm'en fous !

En fin de matinée, le véhicule est sorti du fossé et tracté jusqu'au garage de la maison Solari. Luigi va détacher la pièce fautive sous le ventre du camion dont la carcasse a également souffert, il est bon

pour la ferraille. Aldo se penche pour la récupérer et à peine debout il confirme ce qu'il pressentait.

— Regarde ça, c'était rouillé de partout. Comment ils disent les Français ? Les cordonniers sont les plus mal chaussés. C'est de ma faute, mon garçon. Je m'en serais pas remis si tu avais été blessé, ou pire, j'ose même pas dire le mot.

Luigi est touché par l'attitude de son père qui endosse la responsabilité de l'accident. Mais une autre interprétation lui vient à l'esprit. Oui la barre porte des traces d'usure, mais en y regardant de plus près il remarque une entaille un peu plus profonde, un peu plus nette que les autres. Si c'était un sabotage ? Qui d'autre que Bouboule aurait une raison de lui nuire aussi gravement, aussi lâchement ? Mais il n'y a pas de preuve véritable, puisque Aldo lui-même a tout de suite conclu à une défaillance matérielle. Accuser Bouboule pour l'entendre nier et le rendre encore plus agressif ?

Luigi retourne dans le garage pour observer encore une fois la pièce avec l'entaille à son avis un peu spéciale. Que faire ?

— Allez, Luigi, ne fais pas cette tête, on va arranger ça, dit Aldo au cours du repas de midi. C'est bientôt la foire à Sedan. Tu y viendras avec moi et on tâchera de trouver un bon camion, du neuf, tu le mérites bien. En attendant, on s'arrangera pour les déplacements.

Le soir, c'est dans la Dauphine que Luigi attend la sortie de Dilette. La voilà. Aussitôt installée dans la voiture elle se jette sur son mari et l'embrasse fougueusement. Elle aime quand il vient la chercher avec la voiture plutôt qu'avec le camion. Pendant tout le trajet elle le regarde, lui sourit, pose sa main sur la sienne, sur le volant. Elle s'étonne un peu de lui trouver un air soucieux. Un problème au travail, peut-être ?

La porte du garage est ouverte quand ils arrivent à la maison, et Dilette voit le camion accidenté.

— Luigi, qu'est-ce qui s'est passé...

— Une pièce a lâché, je me suis retrouvé au fossé. Mais je n'ai rien, deux ou trois bleus, tout au plus. J'ai eu de la chance. Tu vois dans quel état est le camion.

Malgré ces propos rassurants, Dilette s'inquiète, pose des tas de questions.

— Tu n'as pas fait de malaise ? Tu n'as pas mal à la tête ? Viens vite me montrer si vraiment tu n'as rien de fêlé, ou de cassé, ou seulement des contusions.

— Maman m'a ausculté de partout, je n'ai rien que quelques bleus.

Dilette sort de la voiture, à demi rassurée seulement.

— Luigi, dit-elle, j'ai quelque chose à te dire, Luigi, ce soir, quand on sera tous les deux, dans notre chambre.

— Moi aussi je dois te parler.

Dans la cuisine Maria qui les a entendus rentrer s'impatiente. Dilette monte aussitôt, alors que Luigi s'attarde encore un peu auprès du camion.

— Ah, te voilà ! Alors Luigi t'a expliqué ? C'est un miraculé, quand on voit le camion ! Tu l'as vu le camion, tout écrabouillé ! Grâce à Dieu et à la Madone, il est là, sain et sauf ! Quelle journée, ma fille !

— Je lui trouve la mine un peu sombre, tout de même...

— C'est le choc, il a eu peur, normal. Je l'ai bien regardé tout partout, sois tranquille. Tiens, pour le souper, j'ai préparé des cappelletti, il va retrouver le sourire !

La cuisine de Maria n'a pas complètement remis Luigi, qui semble toujours préoccupé quand avec Dilette il entre dans la chambre.

— Alors, demande-t-il, qu'est-ce que tu veux me dire ?

— Je préfère que tu parles le premier.

— Si tu veux. Alors voilà. Ce qui est arrivé ce matin, je ne suis pas sûr que ce soit un accident. Je me demande si ce n'est pas quelqu'un qui a saboté le camion pour m'envoyer dans le décor.

— Hein ? Mais qui aurait fait ça, et pourquoi ?

— Qui ? Bouboule ! On s'est revus. Il traînait autour de notre future maison, un soir, le jour de l'explication à la maison de retraite, avec sa mère et toi. Je l'ai forcé à se mettre à genoux et à te demander pardon, même si tu n'étais pas là. Je ne t'en ai rien dit, tu avais été assez contrariée par cette histoire. Il m'a crié une saloperie, y a pas d'autre mot, sur nous deux, en croyant que je n'entendrais pas. Il me déteste. Je le crois capable de tout. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il a souhaité ma mort.

Dilette est bouleversée. Elle se blottit contre son mari et lui parle doucement.

— Crois-tu vraiment que Bouboule pourrait aller aussi loin dans sa méchanceté ? Tu te fais des idées, Luigi, ton père a répété tout à l'heure à table que l'accident était dû au mauvais état du camion. Tu dis toi-même que Bouboule est un dégonflé. Ne pense plus à lui, c'est un pauvre garçon, qui a une triste vie...

— Dilette ! Tu ne vas tout de même pas le défendre !

— Comme toi je le déteste, mais on a mieux à faire que de s'énervier sur lui, oublions-le, Luigi.

— Tu es bien généreuse, après ce qu'il t'a fait. Et tu souris, en plus...

— Je souris parce que j'ai quelque chose de bien plus intéressant que la méchanceté de Bouboule à t'annoncer. Je suis enceinte. Pas de

beaucoup mais c'est sûr.

Luigi qui était étendu sur le lit se redresse comme mû par un ressort, plonge ses yeux bleus dans ceux de sa femme, comme pour y lire la preuve que ce qu'elle vient d'annoncer est vrai, puis, en riant, en pleurant, ils se serrent l'un contre l'autre.

OceanofPDF.com

DÉNOUEMENT

Juin 1970

OceanofPDF.com

Tout en bas du village coule un ruisseau qui descend des collines d'Argonne pour aller faire à la Meuse l'offrande de son modeste débit. Il n'a même pas de nom, c'est le petit ruisseau, tout simplement. Les amateurs de pêche vont tenter d'y prendre quelques poissons, parfois des truites, le plus souvent des gardons. Les enfants en ont longtemps fait un lieu de jeux divers, des concours de ricochets à la fabrication de canots avec des joncs tressés, mais ceux de maintenant lui préfèrent le lac Vert tout proche, plus propice à la baignade et agrémenté de pédalos.

Ce petit ruisseau a cependant connu, au début du siècle et jusque dans les années 50, voire même plus tard, sinon ses heures de gloire, du moins une forme d'utilité, en raison de la vaste plaine qui du pied du village s'étend jusqu'aux collines voisines. Dans la région où l'élevage bovin, en particulier celui des vaches pour la production du lait, tenait une grande place, on a longtemps remplacé le mot « plaine » par celui de « prairie », parce que cet espace était majoritairement réservé aux herbages. A la fin du printemps et au début de l'été, c'était la fenaison. Puis quand l'herbe avait repoussé, jusqu'à l'automne, les vaches y étaient emmenées, toutes celles du village regroupées, sous la surveillance de gardiens ou de gardiennes, pour y brouter toute la journée et rentrer ensuite à l'étable pour la traite. C'était la « vaine pâture », une pratique qui n'existe plus maintenant.

L'herbe se devait donc d'être abondante. C'est pour pallier les sécheresses qui parfois donnaient aux prairies des allures de steppes jaunâtres qu'avait été imaginé et réalisé un système d'irrigation au cœur duquel se trouvait le petit ruisseau qui, du fait de son parcours restreint, n'était jamais à sec. Un bief avait été construit sur ses rives, de quelques mètres de longueur seulement, d'environ deux mètres de largeur et de profondeur, et à chaque extrémité de ce bief avaient été installées des vannes principales, qui restaient ouvertes si tout allait bien, et qu'il fallait fermer quand se dessinait l'éventualité d'un besoin d'irriguer pour que soit retenue et stockée une réserve d'eau. Il revenait aux paysans concernés de les surveiller et de venir les actionner, d'abord pour que le bief se remplisse, puis pour ouvrir celles, annexes, qui envoyaient l'eau vers les parcelles de la prairie qu'ils souhaitaient inonder. On disait alors qu'on les « noyait ». Le premier venu n'était pas forcément compétent pour ces manipulations. Il fallait de la force, de la retenue et de l'agilité pour manœuvrer, dans une position qui n'était pas sans danger, sans chuter, que le bief soit vide ou plein. Un homme un jour s'y était noyé, qui n'était autre que le maire du village. Avait-il glissé, ou fait un malaise ? Cet accident avait été longtemps et diversement commenté par la population.

L'utilisation de ce système d'arrosage avait engendré aussi des discordes, des paysans étaient accusés de trop favoriser leurs parcelles, de couper les vannes ouvertes par les autres... si bien qu'il avait fallu désigner un responsable chargé de la surveillance et dépositaire des manivelles.

En raison du développement des cultures, de la plus grande variété de céréales, de l'utilisation d'engrais, la prairie n'est plus exploitée de la même façon. Quelques rares paysans, moins concernés que les autres par l'évolution de l'agriculture, à cause de leur âge, ou

de la taille trop modeste de leur exploitation, ou encore du fait qu'ils n'avaient pas de successeur direct, irriguent encore à l'occasion leur petite part de « prairie ».

Le père Duvier en fait partie. Il pensait pouvoir tenir encore quelques années, mais son corps qu'il n'a guère ménagé se rappelle à lui de plus en plus souvent, de plus en plus douloureusement. Et du côté de sa femme c'est pareil, la voilà qui se voûte et commence à se plaindre, alors qu'elle a toujours secondé son homme sans rechigner. Il est temps pour eux de « quitter », ils ont de quoi vivre le reste de leurs jours et prendre un peu de bon temps. Le jeune paysan aux dents longues leur a déjà fait savoir qu'il était amateur de leurs terres, qu'ils envisagent de les lui louer ou vendre.

Alors le père Duvier est revenu à la charge auprès de Bouboule.

— Ecoute, garçon, la femme et moi on se fait vieux, on va pas attendre qu'il soit trop tard, qu'on ne tienne p'us debout pour s'arrêter de travailler. Disons qu'on va prendre une année pour s'arranger.

— Et moi alors, qu'est-ce que je vais devenir si vous n'avez p'us besoin de moi ?

— C'est pas demain la veille, tu auras le temps de réfléchir. Je vais te donner deux conseils, penses-y bien. D'une, faudrait que tu voies le notaire, parce que « tes » terres, elles sont aussi à ta mère, et à tes sœurs, et quand ta mère s'en ira il y aura un partage, fais-toi expliquer tout ça, pour savoir sur quoi tu pourras compter. Moi, j'te verrais bien refaire un jardin, des lapins, des volailles, comme ta mère, en plus grand pour en faire un peu commerce, et le reste du temps tu serais peinard. Et de deux, tâche de te marier, tu verras, ça changera tout. C'est quand on vit tout seul qu'on devient un ours. J'voudrais pas que ça t'arrive. J'ai travaillé avec ton père, l'Edouard, et après avec toi, on n'est pas en famille mais ça y ressemble un peu.

Ce qui m'autorise à te parler comme je le fais, comme je le ferais avec mon garçon si j'en avais un. Mais j'en ai pas.

Bouboule n'a pas osé répondre, étonné par le ton du père Duvier, qui n'était pas loin de lui mettre la larme à l'œil. Il a tourné le dos, et il est parti, presque en courant.

— T'y penseras, hein ?

Quelques jours après la mort de son père, en 1961, Simone était venue les chercher, sa mère et lui, pour les emmener à l'étude du notaire où les avaient rejoints Pierrette et Monique. Il s'agissait de régler la succession d'Edouard. Mal à l'aise dans un milieu qui ne lui était pas habituel, trop solennel à son goût, impressionné par les liasses de papiers qui couvraient les bureaux et les étagères, Bouboule se tenait raide sur sa chaise, la dernière de la rangée préparée à l'intention de la famille. Il s'était étonné d'entendre sa mère et ses sœurs dire « bonjour, maître » au notaire, alors que « maître », pour lui, ne pouvait désigner que l'instituteur. De la lecture des actes divers il n'avait pratiquement rien compris. Un mot surtout l'avait étonné par sa consonance, « usufruit »... A plusieurs reprises, Armande avait interrompu le « maître » pour lui demander des explications, parce qu'elle non plus ne comprenait pas tout de ce langage de la loi, tellement éloigné de celui de tous les jours...

Le notaire, Bouboule s'en souvenait, avait rappelé l'existence des deux frères du défunt Edouard, dont il avait pris connaissance en consultant les dossiers de son prédécesseur. Ses oncles, donc, dont personne ne parlait plus jamais, dont il ne connaissait même pas les prénoms, et qui peut-être étaient morts sans avoir jamais cherché à renouer avec la famille ni à réclamer leur part d'héritage.

Les recherches menées à plusieurs reprises pour tenter de les joindre s'étaient révélées vaines.

Mais tout cela remontait à presque dix ans et, à part la disparition de son père, rien n'avait changé pour Bouboule. Il avait toujours dépendu pour tout de sa mère qui vivait de la location des terres. Maintenant ce revenu lui permet de payer la maison de retraite et lui se satisfait de ce que lui donnent les Duvier pour son travail. Un peu d'argent, de nourriture pour lui éviter la corvée de cuisine, et des vêtements de travail propres en échange de ceux qui passent dans la machine à laver de la patronne.

Et voilà que le père Duvier lui annonce qu'il va « quitter », qu'il lui parle de quand sa mère mourra, qu'il y aura un partage, et pourquoi pas que les oncles vont réapparaître pendant qu'il y est... Et qu'en plus de tout ça il ferait bien, lui, de prendre femme...

Il ne sait pas qu'en réalité le partage est déjà fait, qu'Armande et Edouard avaient procédé à un contrat de mariage, que leurs enfants de ce fait hériteraient directement des biens de celui ou de celle, ce fut lui, qui partirait le premier. Il ne sait pas que ses sœurs ont renoncé à prendre possession de leur part pour que leur mère puisse vivre sans difficulté et si besoin se faire aider jusqu'à sa mort. Il ne sait pas que lui aussi a signé le même « papier » qu'elles, personne ne l'a forcé, il a écouté la lecture des « avenants », dans son incompréhension des faits il a acquiescé comme ses sœurs et il a signé, plus impressionné par le fait de devoir quitter sa chaise pour aller s'asseoir à un bureau et parapher des pages qui lui étaient tendues que par leur contenu, en s'efforçant d'écrire ses nom et prénom bien lisiblement, comme à l'école, avec monsieur Goblin.

Ce qui a incité les filles, sous la houlette de Simone, à ne pas disposer de leur part tout de suite, c'est ce qu'elles appellent leur chance. Chance d'être trois, proches par l'âge et très liées. Chance d'avoir voulu et pu se sortir d'un milieu difficile. Chance d'avoir trouvé chacune dans la vie une place et un but. Chance d'être

heureuses et sereines. Ce que n'ont pas vécu leurs parents, surtout leur mère. Ni leur jeune frère. Ne pas bousculer leur train-train, ne pas les tracasser par des démarches, telle a été leur intention, au moins jusqu'à ce que leur mère vienne à fermer les yeux.

— Qu'est-ce qu'y a, garçon, j'te trouve bizarre ces temps-ci, répète souvent le père Duvier, c'est à cause de la façon dont je t'ai causé ? J't'ai pas dit ça en mal, au contraire. Faut seulement que tu réfléchisses, mais t'as le temps !

Réfléchir, c'est ce qu'il fait, Bouboule, presque jour et nuit. Mais il n'avance guère parce que les paroles du père Duvier l'ont vraiment ébranlé, si bien que maintenant il hésite entre deux chemins à prendre.

Continuer comme avant, c'est-à-dire n'écouter personne, se buter, se renfermer dans sa solitude. Aller chez le notaire ? Pour quoi faire ? Ne rien comprendre à son charabia ? Et même s'il comprenait, ça ne l'intéresserait pas, la succession, les partages et compagnie, et pire que tout, quand la mère mourra ! Il y pense maintenant quand il va la voir à la maison de retraite. C'est encore pire qu'avant, depuis l'histoire avec Dilette, ils ne se parlent pour ainsi dire plus, ou alors seulement du temps, du manger, des autres vieux qu'elle critique. Mais la regarder et penser à quand elle mourra et à ce qu'il faudra faire le révolte et lui donne des frissons. Cet état d'esprit est celui du jour, où il essaie de ne se consacrer qu'à son travail, les vaches, les champs, d'oublier tout le reste, mais malgré lui ces tracas le poursuivent et finissent par le fatiguer, l'énerver, et c'est pour ça que le père Duvier le trouve bizarre.

En revanche, le soir, quand il est seul dans sa maison, il en arrive à se dire que son patron a peut-être raison avec ses conseils. Aller

chez le notaire, non. Mais l'idée du jardin, des volailles, des lapins, quand il ne travaillera plus à la ferme, ce serait pas mal. Tous les outils de sa mère sont encore là, et le poulailler, et les clapiers. Il pense même à la pancarte qu'il pourrait accrocher au portail, légumes, œufs, volailles et lapins à vendre. L'idée de la femme aussi commence à faire son chemin. Une femme qui s'occuperait de tout, de la maison, de la cuisine, du linge. Il revoit sa mère quand elle étendait le linge sur les fils, il lui tendait les pinces, il aimait bien cette scène, même si Armande le houspillait. Une femme, une vraie, une jeune, qui étendrait du linge, ça lui plairait bien. Et il y aurait le reste aussi, le lit, la nuit... Ces pensées troublent son sommeil, il rêve, bouscule la literie, se réveille en sueur. Une femme... Mais ce qui ne marche pas, c'est que quand il pense ou rêve « femme », c'est toujours avec l'image de Dilette.

Il savait depuis toujours qu'elle ne serait jamais à lui. Une autre, pourtant, ce serait possible ? Pourquoi pas ? Pas une comme elle, belle comme le jour, fine, délicate. Une plus ordinaire, dans son genre à lui. Avant de se rendormir, Bouboule prend la résolution de montrer qu'il n'est pas plus bête que les autres, il va chercher, il va trouver une femme. Et là-dessus, il s'endort pour de bon pour le reste de la nuit.

Mais le lendemain matin, au moment de s'attabler seul devant son bol de café puis de descendre chez les Duvier, il redevient le Bouboule du jour. Des lapins ? Des poules ? Il en a tué assez pour sa mère. Une femme ? Jamais !

Une autre que Dilette, il ne pourrait que la détester, lui trouver tous les défauts possibles et imaginables. Il faut qu'il se mette une chose en tête, dans sa caboche de Bouboule bête et méchant, et en plus facilement dégonflé, c'est que dans sa rivalité avec le macaroni, il a perdu, sur toute la ligne. Pendant des jours et des semaines, il a

vécu dans un état d'esprit étrange, partagé entre le dépit d'avoir raté le coup de la barre de direction et la frousse d'être inquiété et reconnu coupable, auquel cas ce n'est pas au petit séminaire qu'il aurait été enfermé cette fois, mais en prison, en taule... Mais non, il ne s'est rien passé, rien du tout. Résultat, le Luigi va faire ses vérifications et ses dépannages dans un camion tout neuf. La balance penche toujours du même côté. C'est comme ça depuis l'école primaire. Il n'y a rien à faire, rien de rien.

Il a même réussi à faire un gosse à sa femme. Une petite fille, elle s'appelle Clara, elle aura bientôt un an, personne ne peut l'ignorer, puisque Maria Solari qui ne veut pas entendre parler d'une nounou, la promène souvent dans les rues du village pour le plaisir de la montrer. Dilette aussi promène sa gamine quand elle ne travaille pas. Une fois, Bouboule l'a presque croisée, avec la poussette et la petite. Presque, parce qu'il a fait demi-tour. La voir de près lui aurait mis des drôles d'idées dans la tête, des idées de colère, et de tristesse.

— Paraît que la gosse de l'infirmière, elle est déjà rouquine comme sa mère, lui a dit Armande à sa dernière visite. Et comme sa grand-mère, la Margot, tu te rappelles, le coup des maquisards...

S'il s'en souvient...

Bouboule se sent englué dans un piège dont il ne sortira jamais. Il y aurait bien une issue, oui, pour résoudre définitivement le problème. Il commence à y penser. Disparaître. Se foutre à l'eau. Au bief par exemple, un jour où il serait plein. Ce qui lui éviterait bien des crève-cœur et des souffrances. Qu'est-ce qui le retient maintenant dans la vie ? Pas grand-chose.

Si. Sa mère. Après chacune de ses visites il se dit qu'il ne reviendra pas de sitôt, pour l'entendre dire du mal de tout le monde,

le docteur, les infirmières, les résidents... Et pourtant il revient toujours, à intervalles réguliers. C'est plus fort que lui. Et il appréhende le jour où il apprendra qu'elle est morte. Elle ne saurait plus aller bien loin maintenant, elle baisse, elle lutte mais elle baisse.

Quand elle ne sera plus là...

OceanofPDF.com

Les Duvier commencent à préparer leur retraite. Non pas en imaginant une nouvelle vie faite de tous les plaisirs qu'ils n'ont pas ou peu connus, ils ne rêvent ni de voyages ni de distractions. Ils resteront dans leur ferme, et garderont de quoi s'occuper, mais sans se fatiguer. Ils ont entamé « les affaires » avec leur jeune voisin, en lui cédant d'abord la moitié de leurs terres, le reste suivra l'année suivante.

— Votre commis, ça l'arrangerait sûrement de travailler chez moi, comme il a fait chez vous. D'après ce que je vois et ce que j'ai entendu à son sujet, il est spécial, pas très dégourdi ni très sociable, mais travailleur. Je pourrais lui louer ses terres, comme vous, et même pourquoi pas les acheter. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Faudra voir... Y a encore rien qui presse...

Le père Duvier ne veut pas s'engager à la place de Bouboule, d'autant plus que « le Marnais », comme le surnomment les paysans du village un peu étonnés de ses ambitions en matière de terres, semble avoir une personnalité de « patron » différente de la sienne et des paysans du village en général. Bouboule est un gars qu'il faut bien connaître pour travailler en bonne entente avec lui, parce qu'il n'a pas un caractère facile, il ne faut pas le prendre de travers...

Les travaux à la ferme du « Marnais », entre les corps de logis et les bâtiments, demandent du temps, et des finances, ils sont

programmés sur une longue durée, au moins deux ans. L'entreprise Solari ne s'y emploie donc pas à plein temps, Aldo jongle avec son équipe en fonction des besoins et des possibilités et des exigences de chacun de ses clients.

On est à la mi-mai et il fait exceptionnellement beau, mais un peu trop sec pour le développement des céréales. Le « Marnais » est particulièrement concerné, parce qu'il a entrepris de faire un essai de culture de maïs... Depuis quelques années cette culture, d'abord pratiquée dans des régions plus favorables, en particulier le Sud-Ouest, s'est étendue sur d'autres terroirs, avec des variétés mieux adaptées à leurs climats. Il a choisi pour cela une parcelle désormais louée au père Duvier. Son expérience étonne les vieux paysans du village, mais intéresse les plus jeunes qui en attendent les résultats pour l'imiter ou pas.

Le maïs, ça demande de l'eau... Le pionnier, qui connaît l'existence du bief mais ne s'y était encore pas intéressé, le jugeant dérisoire, se décide cependant à envisager de l'utiliser pour abreuver ses jeunes plants qui commencent à souffrir de la soif. Il va donc demander au père Duvier de bien vouloir l'accompagner sur place pour lui expliquer le maniement des vannes. Ils s'y rendent tous les deux et restent un moment à regarder monter l'eau du petit ruisseau.

— Ça sera plein en fin d'après-midi, faudra revenir pour envoyer l'eau. Si vous avez aut' chose à faire, ne vous dérangez pas, j'irai, propose le père Duvier. J'suis à moitié retraité, moi !

Mais voilà qu'à l'heure d'aller ouvrir les vannes annexes, une bétailière arrive dans la cour de sa ferme.

— J'suis en avance, m'sieur Duvier, d'une bonne heure au moins. Ça dérange ?

C'est le marchand de bestiaux qui vient prendre livraison des quatre premières vaches qu'il a achetées aux Duvier pour les revendre

ailleurs, dans une ferme où les animaux sont bien traités, a-t-il affirmé. Les huit autres s'en iront aussi, quatre par quatre. Les voir partir toutes ensemble aurait été trop dur.

— Ça dérange, oui et non, je dois aller « noyer » une parcelle, mais mon commis ira à ma place. Hein, Bouboule, t'es déjà venu avec moi, tu sais comment que ça fonctionne et chez qui il faut aller chercher les manivelles. J'peux pas laisser partir mes vaches comme ça, si c'est pas moi qui les fais monter dans le camion elles auront peur, j'veux surtout pas qu'on les brusque. Tu sauras te débrouiller, hein ? Fais attention à ne pas glisser surtout. Ben qu'est-ce que t'as à me regarder comme ça ? Tu te sens capable d'y aller ou pas ?

— Oui, patron, c'est que... j'm'y attendais pas.

Le bief, l'eau... Voilà Bouboule pris de peur. C'est trop tôt, c'est pas le moment, la mère ne va pas mourir, pas encore... Il l'a vue la semaine dernière, il l'a trouvée un peu requinquée, elle a encore de la ressource.

Arrivé sur place, les manivelles en main, il hésite. Mais il n'y a pas de temps à perdre, le bief est plein, prêt à déborder même, il faut vite « noyer ». Il enjambe la bordure et s'engage sur la planche qui permet d'accéder au mécanisme. Le père Duvier a raison, ça glisse. Il enclenche la manivelle de façon à diriger l'eau vers la parcelle concernée, une manœuvre qui a pour conséquence d'engendrer des remous qui jaillissent jusque sur la planche où il se tient. Il commence à paniquer, il tremble, il se cramponne comme il peut, mais son pied glisse, et il tombe dans l'eau agitée du bief.

On disait que les enfants de la campagne savaient tous nager, parce qu'ils aimaient jouer dans l'eau, barboter, même si leurs parents leur recommandaient de ne pas s'éloigner des bords. Ils fabriquaient

des bouées de joncs, et ne craignaient pas de boire la tasse. Souvent ils rentraient à la maison trempés jusqu'aux os et se faisaient gronder, plus parce qu'ils avaient sali leurs habits qu'à cause de leur imprudence.

Ils savaient nager, oui, presque tous. Bouboule n'en était pas sûr, lui. Il pataugeait, il mettait parfois la tête sous l'eau, il agitait bras et jambes pour faire semblant, il traversait le petit ruisseau avec de l'eau jusqu'au ventre, mais il traînait les pieds au fond. Il ne restait jamais longtemps à la baignade, parce qu'il devenait vite le point de mire des garnements qui se moquaient de lui et avaient tenté plusieurs fois de l'obliger à nager en le poussant brusquement à l'eau. Tout seul, tranquille, il aurait sans doute pu fournir la preuve qu'il en était capable. Plus tard, il était allé voir le fameux lac Vert, avec son plongeur du haut duquel sautaient les plus hardis, Luigi en tête bien sûr, mais jamais il ne s'y était baigné, parce qu'il fallait avoir un caleçon de bain et qu'il n'en avait pas, et que les filles se mélangeaient aux garçons.

Bouboule est tombé dans le bief, il a touché le fond. D'un coup de pied, il remonte à la surface, mais il suffoque. De l'eau, il en a partout, dans les yeux, dans les oreilles, dans la bouche, le nez. Il bat des bras et des jambes et parvient ainsi à rester en surface de cette eau qui bouillonne autour de lui. Il retrouve un peu ses esprits, juste assez pour crier : Au secours ! Au secours ! Il glisse à nouveau vers le fond, redonne un coup de pied. Au secours !

Luigi entend ces cris.

En plus de sa qualification de dépanneur, qui ne lui prend pas tout son temps, sinon ce ne serait pas une référence pour l'entreprise, Aldo le charge aussi d'harmoniser l'avancée des travaux en cours, de manière à satisfaire au mieux les clients et d'employer judicieusement

les ouvriers, sans perte de temps ni négliger personne. Cet après-midi, au volant de la Peugeot de son père, il a rendez-vous avec le « Marnais » pour la mise en route d'une nouvelle tranche de travaux.

Le chemin qui mène à la ferme longe le ruisseau sur une centaine de mètres, avant que celui-ci s'en éloigne. Malgré les grands arbres et les buissons épais qui garnissent la rive, Luigi entend les cris, forts, rauques, haletants, d'un homme en grande difficulté. Il comprend vite. Le bief ! Quelqu'un est en train de se noyer dans le bief ! Il gare la voiture sur le bas-côté du chemin, et court jusqu'à l'endroit par lequel il est facilement accessible.

Bouboule ! C'est Bouboule qui visiblement est à bout de souffle et de force et se débat comme un diable, alors que dans le bief l'eau est encore aux trois quarts de sa hauteur. Un homme qui ne serait pas dans cet état de détresse pourrait y tenir debout et de là s'accrocher aux ferrailles qui consolident les parois, mais pas Bouboule qui patauge, qui panique, disparaît une seconde et revient à la surface et dont la voix s'éraille. Au secours... Au secours...

Luigi réagit en un éclair. Donnant donnant. Il se penche sur le bord du bief. Bouboule a reconnu son ennemi. Il suffoque d'étonnement, de peur aussi, coule une seconde fois, réapparaît. Se... cours... Se...cours...

Luigi se penche davantage et tend une main vers Bouboule, mais pas encore jusqu'à le toucher.

— La barre de direction de mon camion, c'est toi qui l'as sciée ?

Bouboule ne peut plus articuler un seul mot. Les yeux et la bouche grands ouverts d'un geste de la tête il nie.

— C'est toi qui as voulu m'envoyer dans le décor ? Tu vas crever, Bouboule ! Tu peux bien dire la vérité maintenant ! De toi à moi.

Les yeux de Bouboule se fixent à ceux de Luigi, quelques secondes, et tout d'un coup il n'a plus peur, ni mal, ni rien, il va

glisser, couler, partir.

— Oui... c'est moi...

Luigi saisit alors une main du désespéré et s'arc-boute pour ne pas être emporté par son poids.

Il lui parle d'abord.

— C'est bon. Je vais te tirer de là. Doucement. Fais ce que je te dis. Donne-moi ton autre main. N'aie plus peur. Respire.

Il l'attire vers la paroi du bief, se redresse un peu pour avoir plus de force dans les épaules et dans les bras, et lentement, sort de l'eau Bouboule qui éclate en sanglots.

OceanofPDF.com

Epilogue

Armande et Louise sont mortes toutes les deux en 1976, à quelques semaines d'intervalle. Leur fin a été à l'image de leur vie. L'une paisible, l'autre pas. Le personnel de la maison de retraite n'oubliera pas de sitôt les révoltes et les délires d'Armande qui ne reconnaissait plus personne, pas même Simone, pourtant exemplaire auprès d'elle.

Très touchée par la disparition de sa grand-mère qui l'avait si bien aidée à admettre et surmonter l'inadmissible et à laquelle elle rendait visite chaque jour, Dilette a souhaité s'installer dans sa maison avec sa famille. Luigi a compris ce désir. L'entreprise Solari, toujours aussi florissante, a apporté à la vieille demeure de Louise les aménagements nécessaires, sans en effacer l'âme, et des locataires occupent maintenant la maison construite pour les jeunes mariés des années 60. Les enfants, Clara et Gabriel, né deux ans après sa sœur, et dont le second prénom est André, ont investi les dépendances, et obtenu de leurs parents que les clapiers et la basse-cour soient à nouveau occupés.

Bouboule ne s'est jamais remis de son passé d'enfant disgracieux et mal aimé. Luigi a tenté de lui venir en aide en le prenant à l'essai au service de l'entreprise, mais il s'est révélé réfractaire à toute tâche et tout contact, surtout avec son ennemi d'enfance devenu pourtant son sauveur. Il a vivoté comme il a pu, aidé par Simone, et par les Duvier retraités chez qui il descendait souvent. Il n'a pas supporté la mort de sa mère. Il ne s'est pas « foutu à l'eau », le bief étant désaffecté et en voie de démolition. Un soir d'hiver, il s'est « accroché », au fond de la grange.

Aux yeux de toutes les personnes qui la connaissent, aussi bien sa famille que ses collègues, Dilette est une épouse et une mère comblées, une jeune femme heureuse, équilibrée, « bien dans sa peau » en somme, toujours un peu réservée et discrète, mais c'est sa nature. Tous s'accordent aussi à penser qu'elle a bien mérité son bonheur, étant donné son passé riche en drames.

Heureuse, elle l'est en effet, malgré ce passé. Elle a réussi à intégrer ses blessures, même les plus cruelles, la mort de sa mère, de son « papa » Gabriel, et plus récemment de sa grand-mère, tous tellement pleurés.

La perte d'un être cher provoque toujours une sorte de révolte, pourquoi lui, pourquoi elle ? Mais on SAIT que la maladie, l'accident, le grand âge nous guettent tous et frappent le plus souvent sans crier gare, et qu'on doit se plier aux aléas du destin. Seul le suicide résiste au pourquoi. Celui de Bouboule, pauvre garçon privé de tendresse et d'amour, a bouleversé Dilette, elle au moins n'en a jamais manqué, elle a dans la tête et le cœur beaucoup de beaux souvenirs.

Pourtant, il lui reste un vide, un trou, dans le lent et difficile travail de reconstruction, volontaire ou instinctif, naturel, qu'elle a

mené. Un point d'interrogation. Quelque chose qu'elle ne SAIT pas et qu'elle ne saura sans doute jamais. Son père, le vrai, André Houlin, le maquisard, où est-il, que fait-il, est-il encore vivant, si oui comment vit-il, a-t-il fondé une famille, a-t-elle quelque part des frères, des sœurs qui ignorent son existence à elle ? Ou bien est-il mort, quand, comment ? Tant de questions qui depuis qu'elle est elle-même épouse et mère lui reviennent à l'esprit de plus en plus souvent. De son vrai père, elle ne SAIT presque rien, et Louise n'en savait guère non plus. Un beau garçon. Avec ta mère ils se sont aimés. Oui mais maintenant ?...

Le besoin de savoir la travaille. Elle a envie d'en parler, mais à qui ? A Luigi ? A Maria ?

Pour qu'ils s'inquiètent de son souci ? Pour s'entendre dire : Fais-toi une raison, petite, tu ne sauras jamais. Jamais ?

En 1978, un dimanche d'octobre, un homme, au volant d'une voiture immatriculée 08, monte vers Villiers, parcourt lentement le village, et s'arrête devant le premier habitant visible, qui est une habitante, une vieille femme occupée à balayer son devant de porte. Il descend de sa voiture, et l'interpelle :

— S'il vous plaît, madame, je cherche une personne originaire d'ici, Marguerite Chauvy, peut-être y vit-elle encore, pouvez-vous me renseigner ?

La vieille dame regarde cet inconnu, avec un brin de méfiance, mais lui trouvant sans doute une allure rassurante, elle fait quelques pas vers lui et consent à entamer la conversation.

— La Margot Chauvy, vous dites ? Mais mon pauvre monsieur y a longtemps qu'elle est morte !

— Morte ?... mais... y a-t-il encore ici quelqu'un de sa famille ?

— Oui, sa fille, Odile, mais elle s'appelle p'us Chauvy, ç'a été Maron, et maintenant c'est Solari son nom. Si vous voulez la voir, c'est facile, vous prenez en haut à droite et c'est la dernière maison.

L'homme remercie la vieille dame qui reste un moment appuyée sur son balai, à se remémorer la famille Chauvy et à se demander qui peut être celui qu'elle vient de renseigner. Une histoire de maquisard a bien couru... dans les années 1940, ça fait bien longtemps... Elle suit des yeux la voiture jusqu'à ce que celle-ci prenne le virage en haut de la rue. Puis elle retourne à son balayage.

La dernière maison à droite... L'homme se gare, s'approche du portail, le pousse, parcourt des yeux la cour, le jardin. Il voit sortir de la maison une jeune femme, la trentaine, rousse, jolie.

— Vous cherchez quelqu'un, monsieur ?

Il ne répond pas tout de suite, il la regarde, intensément, et semble très ému.

Dilette alors porte ses mains à sa bouche, elle croit comprendre. André ?... Son père ?...

L'homme fait quelques pas vers elle.

— Je m'appelle Bernard Houlin, je suis le frère cadet d'André Houlin.

Il ouvre ses bras, Dilette s'y précipite, il la serre contre lui, ils pleurent tous les deux.

Quelques instants plus tard, une fois passé le moment de la surprise, si forte, si inattendue, à en perdre le souffle et la voix, dans la maison Dilette écoute parler l'homme, le frère de son père, son oncle... Elle va SAVOIR, enfin. Il parle lentement, bouleversé par sa propre émotion et plus encore par celle de la jeune femme, la fille de son frère, sa nièce, qu'il découvre.

Elle apprend qu'André est mort au maquis, en 44, ses camarades et lui ont été dénoncés. Que les parents Houlin, après la guerre, ont reçu une lettre d'une certaine Marguerite Chauvy, qui leur apprenait ses amours avec André, et leur demandait ce qu'ils savaient de leur fils. Ils n'avaient pas répondu. Parce qu'ils n'avaient pas osé lui apprendre qu'André était mort, et qu'ils espéraient que sa jeunesse lui donnerait la possibilité de faire sa vie malgré cet épisode hors du commun. Ils ignoraient que l'amour des deux jeunes gens avait porté un fruit, un enfant. Dans la foison de lettres que Margot avait envoyées dans tout le département des Ardennes, elle ne mentionnait pas l'existence de sa petite Odile. Elle se réservait de ne le faire que si elle réussissait à entrer en contact avec la famille d'André. Quelle aurait été dans ce cas la réaction des parents d'André ? Sans doute auraient-ils voulu connaître la jeune mère et l'enfant, et même davantage.

Bernard révèle à Dilette qu'en effet sa mère, à la fin de sa vie, parlait souvent d'une certaine lettre, soigneusement cachée, et qu'elle regrettait de ne pas y avoir répondu.

— Cette lettre, ma petite Odile, je l'ai trouvée dans les archives de mes parents, après leur décès, et depuis je n'ai pas cessé d'y penser. Cette histoire d'amour, à la fois romantique et tragique, me poursuivait. J'ai alors décidé de venir dans ce village dont la lettre m'a appris le nom pour essayer d'apprendre ce qu'était devenue la petite amoureuse de mon frère. Voilà pourquoi je suis ici aujourd'hui, près de vous. Acceptez-vous de me dire maintenant quand et comment votre maman est morte ? ajoute-t-il après un long silence.

Dilette relate alors le destin de Margot, son union avec Gabriel, « mon papa », l'accident, les conditions dans lesquelles elle a appris qu'elle avait aussi un « vrai père », un jour où à l'école le maître

expliquait aux enfants ce qu’avaient été les maquisards. A Bernard elle confie sans hésitation ses sentiments concernant son passé, cette impression de vide qui surtout depuis qu’elle est mère la poursuit et l’empêche de faire le deuil de ce père inconnu. Elle finit en larmes, mais ces larmes-là ne sont pas amères, parce que maintenant elle SAIT.

— Et vous, Bernard, dit-elle quand elle a retrouvé un peu de calme, vous avez une femme, sans doute, des enfants... parlez-moi d’eux.

— Je n’ai ni femme ni enfants, ça ne s’est pas fait...

Luigi revient d’une petite promenade dans la campagne avec les enfants. Il voit la voiture garée, remarque l’immatriculation, 08, les Ardennes. Un client de l’entreprise, peut-être... Certains n’hésitent pas à venir parler affaires un dimanche, avec son père ou avec lui.

Les enfants restent un instant dehors. Luigi entre. Voit l’homme, un inconnu pour lui. Remarque que Dilette a pleuré, que l’ambiance est lourde d’émotion.

Qui est cet homme ?... Son père ?...

— Bernard, je vous présente mon mari, Luigi. Luigi, je te présente Bernard Houlin, le frère de mon père, mon oncle.

— Et le vôtre aussi, si vous le voulez bien, et celui de vos enfants, ajoute Bernard en tendant la main à Luigi.

Vous souhaitez en savoir plus sur les livres et les auteurs
de la collection Terres de France ?

Retrouvez toutes les informations sur le site
www.collection-terresdefrance.fr
et abonnez-vous à notre lettre d'information.

Suivez-nous également sur notre page Facebook
et sur notre fil Twitter.

Club des Amis de Terres de France
12, avenue d'Italie
75627 Paris cedex 13

OceanofPDF.com

« Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

© Presses de la Cité, 2015

Couverture Liliane Mangavelle ; photo © coco am / Getty images

EAN 978-2-258-11536-1



Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

OceanofPDF.com